BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

N° 67

JUILLET 1985

VOL. XIII – XVIII[e] ANNÉE

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la
SECTION ANDRE GIDE
Centre d'Etudes Littéraires du XXe siècle
UNIVERSITE DE MONTPELLIER III

avec le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES

DIX-HUITIÈME ANNÉE
VOL. XIII
1985

le

BULLETIN DES AMIS D'ANDRE GIDE

revue trimestrielle fondée en 1968 par

Claude MARTIN

publiée par la
SECTION ANDRE GIDE
Centre d'Etudes Littéraires du XXe Siècle
UNIVERSITE DE MONTPELLIER III

paraissant en janvier,avril,juillet,octobre

est principalement diffusée par abonnement annuel ou compris dans les publications servies aux membres de l'Association des Amis d'Andre Gide au titre de leur cotisation pour l'année en cours
Tarifs: voir en dernière page de chaque livraison

REDACTION
composition et mise en page
Daniel MOUTOTE
307,rue de la Croix de Figuerolles
34100 MONTPELLIER
Tél.(67) 75 57 66

Toute correspondance relative au BAAAG doit être envoyée à D.MOUTOTE,directeur responsable de la Revue
-Rubrique "Entre nous...":Alain GOULET,158 rue de la Délivrande F 14000 Caen,tél.(31) 94 58 78
-Rubrique "Lectures gidiennes" et "Gide et la recherche universitaire":Pierre MASSON,92 rue du Grand Douzillé,F 49000 Angers,tél. (41) 66 72 51.

BULLETIN DES AMIS D'ANDRE GIDE

DIX-HUITIEME ANNEE-VOL.XIII,N°67 JUILLET 1985

Le BAAAG continue 4

Jean GUITTON de l'Académie Française — L'éternité dans le temps chez André Gide 7

Marie A.WEGIMONT — Trois oasis dans La Porte étroite de Gide 13

Alain GOULET — Le Voyage en AEF dans L'ILLUSTRATION 31

Zvi H. LEVY — Lettres inédites d'A.Thomas à Gide à propos de Voyage au Congo et Retour du Tchad 59

Roland BARTHES — Notes sur André Gide et son Journal 85

Entre nous 106
Avez-vous lu...? 109
B.Martineau — D.Milhaud évoque Gide 125
B.Métayer — Présence d'André Gide 127
H.Heinemann — Autour d'André Gide 133
Gide,Péguy,Rivière et l'Allemagne 139
Colloque de Duisburg(26-28 septembre 1985) 143
Colloque de Londres(novembre 1985) 143

Hommage à Madame de BONSTETTEN 145

Varia 147
Nouveaux Membres de l'Association 149
Cotisations et abonnements.Tarifs 1985 152

Revue publiée à partir de juillet 1985 par la
SECTION ANDRE GIDE
du Centre d'Etudes du XXème siècle de Montpellier III
1, Place de la Voie Domitienne.34100 MONTPELLIER

Le BAAAG continue...

Chacun aura lu dans la précédente livraison que le BAAAG change (change-t-il?) de rédaction. Qu'il soit bien entendu que le nouveau rédacteur est un "ancien" de Gide et entend poursuivre sur la voie ouverte et si longtemps suivie avec bonheur par notre ami Claude Martin.Si l'on faisait aussi bien ,ce ne serait déjà pas si mal.

Tout de suite,un avertissement:la typographie du nouveau BAAAG ne pourra,provisoirement,rivaliser avec l'ancienne.C'est une question bête de rupture de stock chez le fabricant de machines qui condamne le présent BAAAG à cette pauvreté de caractères.Qu'on veuille bien nous en excuser et nous laisser le temps de nous retourner.Et puis, l'on manque de technique lorsqu'on réapprend à écrire à l'âge où l'on se tourne d'ordinaire vers la méditation.Mais Gide est l'homme des renaissances,et ce devoir nous plaît que nous impose son souvenir.

On devrait lire ici un hommage mérité à l'oeuvre de Claude MARTIN.On se sent un peu impuissant à le dire.Mais cet hommage n'est-il pas là,visible dans cette longue file de ses Bulletins qui en resteront le monument! On a quelque pudeur à faire sortir de l'ombre toute cette abnégation prodiguée en faveur de l'oeuvre du Maître de la réserve qu'est André Gide.Le fameux "génie" est bien ici de "se mettre à sa table de travail tous les matins..." comme le dit plaisamment Valéry.Que de matins studieux ont fait,de cette boule de métal à laquelle est rivé notre travail,le BAAAG que nous admirons et aimons.

Qu'il soit certain cependant que ce transfert peut être l'occasion d'un progrès.Gide l'a bien dit:

> "N'importe quelle marche,fût-ce celle d'une écrevisse,ne peut s'imaginer qu'en avant,et même quand tu tournerais toutes tes faces vers lui,le passé ne s'en irait pas moins dans le passé.Ce qui est fait n'est plus à refaire."

Il nous est donc imposé de continuer en allant de l'avant.Mais cela ne saurait être le fait d'un seul,arbitrairement.Le BAAAG est responsa-

sable de lui-même.Le BAAAG,ce sont les 1200 abonnés qui l'attendent chaque trimestre.Le BAAAG s'efforcera de répondre à leur attente et de leur présenter une face de lumière qui soit l'oeuvre de ses lecteurs.C'est dire que le rédacteur tiendra le plus grand compte des avis qui lui seront donnés,des notes qui lui seront envoyées sur des actualités gidiennes,des suggestions d'activités qui lui seront faites.Il se peut qu'une vie nouvelle s'en dégage dans le BAAAG.Et l'on envisage avec optimisme(encore un mot aimé de Gide!) un avenir qui sera fait de l'appui de chacun et du sens des responsabilités intellectuelles et culturelles que sut manifester Gide lui-même dans la vie la plus riche d'aventure qui fut la sienne au XXème siècle.

Daniel MOUTOTE.

L'ETERNITE DANS LE TEMPS

CHEZ A.GIDE

par Jean GUITTON

de l'ACADEMIE FRANCAISE

Charles Du Bos disait que Goethe était le plus beau de ses étrangers. D' André Gide et de Paul Valéry je pourrais écrire la même chose: car j'aime être instruit par mon contraire qui est une ombre portée par mon essence. Et c'est ainsi que Gide m'a beaucoup appris sur les "rapports de l'éternité et du temps".

*

Le conseil d'Epicure est de donner au moment présent une dimension d'éternité: Carpe diem. Gide est épicurien, mais avec une métaphysique nouvelle, plus profonde, plus subtile. Il ne s'agit pas pour

lui de "cueillir" le plaisir du jour, mais de faire de ce jour furtif une "nourriture", un moyen de connaissance et même de salut, au sens de Spinoza. Et comme la "morale" est un recueil d' interdits, qu'elle est la technique qui empêche la connaissance de l'être, alors Gide se dressera contre "la morale ". Il sera "immoraliste" par amour du vrai bien. Le salut doit être cherché dans le temps lui-même, et dans cerains moments privilégiés chargés de valeur éternelle. L'action à laquelle l'Immoraliste nous appelle est une action prompte, subite, d'autant plus significative qu'elle avait été moins raisonnée. Alors, elle est sincère pleinement, mais cette sincérité réclame une âpre perspicacité. C'est une image de la grâce. Nous la nommons la gratuité. Par elle s'accomplit un premier détachement.

Mais un second détachement va nous arracher à la société des êtres. Aimer quelqu'un, ce serait encore

dépendre, tandis qu'on se délivre en n'aimant que l'amitié, l'affection ou l'amour, et pour mieux se détacher il faudra devenir nomade, s'évader sans cesse du lieu et du moment, de l'occasion et de la rencontre, ce qui ne se pourra sans cette disposition d'accueil pour n'importe quel avenir, la disponibilité.

Allons plus loin. Entrons dans un troisième degré, qu'il est presque impossible d'atteindre et qu'on pourrait nommer une possession du troisième genre. Il s'agit de renoncer à l'exercice de la mémoire, à tout ce qui pourrait amener des regrets et des souvenirs qui transformeraient l'instant en durée. Répudions toute image d'avenir qui serait une corruption du présent, mais à l'intérieur de l'instant obtenons cette soif qui précède la jouissance et qui demeure au sein de la possession. Alors on connaît la présence du présent, la pulsation de l'être; ce serait ce que Gide nom-

me(analogue de l'extase) la ferveur.

Ainsi nous n'avons pas ajourné le moment du bonheur.Nous sommes fidèles à la pensée de Jésus: ET NUNC EST. "L'éternité existe dès le moment présent, dit Gide.Ce qui me retient de croire à la vie éternelle,c'est cette satisfaction quasi-parfaite que je goûte dans l'effort même et dans la réalisation immédiate du bonheur et de l'harmonie".

Par les trois étapes de la gratuité,de la disponibilité et de la ferveur, Gide reproduit (la possession étant substituée à la connaissance)les trois degrés qu'avait définis Spinoza et qui permettaient enfin le salut conçu comme une Eternité dans le temps même et qui rejetait l'espérance chrétienne d'une Eternité après le temps.

Il ne m'appartient pas ici de juger Spinoza ou Gide.Mais je constate que l'un et l'autre ont transposé dans un plan purement humain l'intuition

profonde du Christianisme, et qu'à mes yeux, en la niant, ils l'ont vérifiée(1).

Jean GUITTON

1. Voir mon petit livre Justification du Temps, PUF, 1961.

Le philosophe Jean GUITTON, auteur de la thèse bien connue: Le Temps et l'Eternité chez Plotin et saint Augustin, et l'un des Maîtres de la spiritualité moderne, vient de faire paraître L'absurde et le mystère, chez Desclée de Brouwer. Il a bien voulu accepter d'ouvrir ce numéro du B.A.A.A.G. Qu'il en soit vivement et affectueusement remercié.

De nombreux Membres de l'AAAG
se sont déjà acquittés, spontanément,
de leur cotisation pour l'année 1985...

Pour que votre association continue,
qu'elle poursuive et développe ses activités,
nous prions instamment
ceux de nos Sociétaires qui ne l'ont pas encore fait
d'envoyer à notre Trésorier
le montant de leur cotisation.

(Tarifs inchangés depuis 1983 :
voir en dernière page de ce numéro.)

Trois oasis dans La Porte étroite de Gide: brefs retours dans le jardin d'Eden

par Marie A.Wégimont

Dans La Porte étroite,on trouve trois moments de détente et de douceur qui font tellement contraste avec la tension sèche du reste du conflit que nous les nommons oasis[1]. A première vue ce sont des interludes sans importance,simple moyen technique,destinés à relâcher une tension pénible. Mais pris dans la perspective globale du conflit, ces trois oasis vont contre l'esprit et la logique interne du récit,où le désaccord fondamental est la normale.Ils constituent donc une exception radicale,qui doit nécessairement jeter quelque lumière sur les conditions de ce désaccord.Nous montrerons comment l'auteur,en commençant l'épisode du verger,se détache du point de vue du narrateur:il est distrait par une vision édénique de sa deuxième réalité et mêle sa propre joie à l'angoisse du narrateur;le récit de ce dernier est par conséquent incongru,jusqu'au moment où leurs deux points de vue se rejoignent dans le "climax" de l'illumination et du bonheur parfait,où l'auteur veut bien laisser son narrateur le suivre.Les trois oasis suivant la même structure,nous nous concentrerons sur la première,l'oasis du verger.Notons ici que

n'est pas considéré comme oasis l'été splendide amoureux et harmonieux que Jérôme et Alissa connaissent immédiatement après la mort de la mère de Jérôme,parce qu'à cette époque-là le conflit et la tension n'ont pas encore commencé.

J'errai assez longtemps dans le jardin à la recherche d'Alissa.

Elle était au fond du verger,cueillant au pied d'un mur les premiers chrysanthèmes qui mêlaient leur parfum à celui des feuilles mortes de la hêtraie. L'air était saturé d'automne.Le soleil ne tiédissait plus qu'à peine les espaliers,mais le ciel était orientalement pur.Elle avait le visage encadré,caché presque au fond d'une grande coiffe zélandaise qu'Abel lui avait rapportée de voyage et qu'elle avait mise aussitôt. Elle ne se retourna pas d'abord à mon approche,mais un léger tressaillement qu'elle ne put réprimer m'avertit qu'elle avait reconnu mon pas;et déjà je me raidissais,m'encourageais contre ses reproches et la sévérité qu'allait faire passer sur moi son regard.Mais lorsque je fus assez près,comme craintivement je ralentissais déjà mon allure,elle, sans d'abord tourner le front vers moi, mais le gardant baissé comme fait un enfant boudeur,tendit vers moi,presque en arrière,la main qu'elle avait pleine de fleurs,semblant m'inviter à venir.Et comme,au contraire,par jeu,à ce geste,je m'arrêtais,elle,se retournant enfin,fit vers moi qulques pas,relevant son visage,et je le vis plein de sourire.Eclairé

> par son regard,tout me parut soudain de nouveau simple,ainsi,/.../Et déjà tristesse et difficulté ne m'apparaissaient plus en effet qu'imaginaires,n'existaient plus qu'en mon esprit.)./.../
> En effet,je me sentais heureux auprès d'elle,si parfaitement heureux/.../
> (Ed.Pléiade,525-526)

Dans l'oasis du verger,le lecteur est immédiatement frappé par la phrase: "le ciel était orientalement pur ".Trouvaille superbe,mais insolite.Le sens littéral en est simple:le ciel était bleu sans nuages.Mais le choix des mots ou plutôt leur accouplement,tout en créant une sensation très agréable,intrigue et arrête le lecteur.En y regardant de plus près,celui-ci découvre que ces deuxc mots font chacun métaphore, chacun ambiguité et que leur assemblage rend l'intention stylistique encore plus obscure.Il faut saisir le sens littéraire.Sans doute la pureté dont il s'agit est-elle d'abord celle de la couleur, mais chaque fois que le mot "pur" ne qualifie pas directement et clairement une matière concrète,il offre à l'esprit l'occasion d'une interprétation morale.Le sens de l'ambiguité d' "orientalement pur" ne sera éclairci que plus loin dans une petite phrase qui contient sous un ton léger une signification essentielle,qui en fait le pivot de l'épisode:en effet c'est par celle-ci que se déclenche le bonheur paradisiaque d'un Jérôme jusque là très anxieux: "Eclairé par son regard,tout me parut soudain de nouveau simple".(C'est nous qui soulignons). Chacun de ces sept mots joue un rôle propre,indispensable,ce qui rend cette petite phrase exceptionnelle.Le mot "tout" ouvre un champ infini à la clarté de "éclairé". "Tout" prête un accent de so-

lution absolue à un problème qui pourrait être transcendant,ce qui investirait la clarté d'une auréole de salut. "soudain" indique que la clarté produit son illumination brusquement ,,dramatiquement à la façon d'une révolution."de nouveau" signale le retour d'une condition originelle qui, dans un contexte suggestif d'absolu,d'illumination,de salut et de révolution,pourrait évoquer le paradis perdu,car le résultat en est un bonheur parfait. Sans doute "de nouveau" rappelle-t-il aussi ce paradis que Jérôme a connu l'été après la mort de sa mère,"été splendide et lisse",paradis qu'il a perdu à l'instant de la première de ces propositions de fiançailles qui auront toutes le même sort désastreux .Le mot "regard" dit que la clarté essentielle aurait sa source dans le regard d'une jeune fille d'autant plus mystérieuse qu'elle n'est pas nommée,mais qui est,bien sûr,Alissa. "regard" est le seul mot qui empêche d'attribuer avec certitude une signification symbolique hautement morale à la petite phrase.On se demande en effet comment le regard,même s'il est mystique comme celui d'Alissa,pourrait provoquer une révélation-révolution de la dimension suggérée par la petite phrase.

Au fond la question qui se pose ici est de savoir lequel des deux sens accepter:le littéral ou le littéraire.Si l'on renonçait à chercher le sens littéraire,pour s'en tenir uniquement au sens littéral,tout l'épisode se résumerait à un sourire d'Alissa se réconciliant avec Jérôme après une petite dispute.Si l'on accepte le sens littéraire ,"regard" et non pas "sourire" est le mot clef,et il faut élucider le mystère de cette révélation-révolution.S'en tenir au sens littéral nous paraît inacceptable parce que la dispute des

deux amoureux n'est pas de celles qui peuvent être résolues.Inacceptable ensuite,parce que resterait inexpliquée la raison d'être d'une oasis de concorde qui s'oppose inexplicablement à la discorde fondamentale du récit.Inexplicable enfin serait le fait que les deux ambiguités remarquables:"orientalement pur" et "éclairé" devraient rester inopérantes.

L'ambiguité d'"orientalement pur".Gide n'expédie pas en esprit son lecteur en Orient uniquement pour lui faire voir de quelle couleur il parle."Orientalement pur" nous inonde de toutes parts d'évocations plus ou moins merveilleuses,plus ou moins mystiques.Notre esprit éprouve une espèce d'invitation au voyage qui rappelle celle de Baudelaire, avec ses splendeurs orientales et ce pays où tout parle à l'âme sa langue natale.Aussi lorsque apparait la petite phrase ambiguë avec son regard qui éclaire tout,qui rend"tout simple et aisé" et qui déclenche ce bonheur parfait célébré six fois en quelques lignes,le lecteur fait le raccord avec l'orient baudelairien et dantesque: l'effet poétique se précise ,le sentiment de l'oasis ou de l'Eden s'impose.Techniquement parlant,"orientalement pur" se révèle être un procédé gidien usuel[2].Chaque fois que Gide veut faire prendre à son récit une double signification dont le deuxième niveau sera plus spirituel que le premier,il sème en début de piste des mots propres à conditionner l'esprit du lecteur,qui,endormant l'esprit critique de ce dernier,éveillent son imagination et alertent son sens esthétique.

L'ambiguité d'"éclairé":Ambigu,le mot "éclairé" tient une place privilégiée dans une phrase privilégiée,et l'on sait que Gide aime placer ses am-

biguïtés à l'une de ces deux places d'honneur:la première et la dernière.[3]. "Eclairé" a même deux privilèges de plus :une majuscule et la ponctuation à son service,soit un point devant et une virgule derrière.Ce n'est pas tout."Eclairé" non seulement domine la petite phrase,capitale,mais empiète sur la phrase précédente,bénéficiant ainsi de deux places d'honneur:la dernière dans l'une et la première dans la suivante.Il y a en effet ici une ambiguïté splendide:à une lecture rapide,c'est soit "visage",soit "sourire" qui est"éclairé":sens littéral qui réduit toute la scène au sourire de réconciliation déjà mentionné.Une deuxième lecture plus attentive montre que c'est "tout" qui est éclairé par le regard d'Alissa et que donc le sens littéraire s'impose incontestablement.La petite phrase veut dire alors que le regard d'Alissa éclaire tout,c'est-à-dire le monde de Jérôme,et qu'il le rend simple à tel point que le bonheur parfait,le retour au paradis perdu s'ensuit immédiatement.

Petite phrase d'une puissance extraordinaire donc:révélation-révolution,mais qui soulève une double question.Comment le regard d'Alissa peut-il simplifier le monde intérieur de Jérôme et d'autre part qu'a donc fait Jérôme de si compliqué et de si coupable pour avoir perdu ce paradis qu'il retrouve ici et qu'il va très rapidement perdre de nouveau? La clef de la simplification du monde de Jérôme n'est pas que son amour est à nouveau simple,sans problème:l'amour de Jérôme et Alissa n'ayant jamais changé alors qu'une certaine simplicité ,elle,s'est perdue,il faut en conclure que c'est la simplicité dans la vision de l'amour et de la réalité qui s'est perdue.On découvre en effet que même au milieu de l'épisode,Jérôme a peur.

Marchant à la rencontre d'Alissa dans le verger, Jérôme a peur de son regard:" /.../je m'encourageais contre/.../la sévérité qu'allait faire peser sur moi son regard/.../craintivement je ralentissais/.../". Peu après avoir confessé ce sentiment négatif,Jérôme triomphe brièvement par la suite et en découvre alors la cause: "tristesse et difficulté ne m'apparaissaient plus qu'imaginaires,n'existaient plus qu'en mon esprit."(p.526)Ainsi donc la cause de sa peur était imaginaire.Expliquons ces deux éléments psychologiques qui jouent un rôle capital dans La Porte étroite.

La peur:Jérôme a contracté une peur qui ne le quittera jamais plus,le jour où il a essuyé le refus d'Alissa à qui il avait proposé de se fiancer. Il avait été téméraire sans le savoir,n'ayant pas perçu qu'Alissa n'était si heureuse avec lui pendant cet "été splendide et lisse" que parce qu'ils s'aimaient purement et simplement ,c'est-à-dire sans aucun lien ni obligation.Il n'a pas davantage remarqué le jeu cruel d'Alissa exploitant en vain les sentiments de Juliette.Juste avant cet épisode,il a reçu une lettre d'Alissa invoquant de faux prétextes[4],il s'est affolé et est accouru à Fongueusemare sans prévenir;il a été accueilli froidement et silencieusement par Alissa;il est tombé tête baissé dans l'imbroglio monté par Alissa aux dépens de Juliette;celle-ci l'a rabroué et finalement Jérôme rencontre Alissa ici dans le verger.C'est au cours de trois rencontres,l'une avec Juliette,les deux autres avec Alissa,que Jérôme révèle un état d'esprit qui ne le quittera plus:incertitude extrême,méfiance de la parole ambiguë et trompeuse,confiance grandissantge dans le regard auquel il recourt de plus en plus pour

tenter de percer les apparences.C'est ainsi qu'il décrit beaucoup, observe faits et gestes et soutire des apparences impressions,suppositions,supputations et opinions.Exemple:il vient d'arriver à l'improviste à Fongueusemare:"Si Alissa était troublée,du moins sut-elle n'en rien laisser voir:je pensais/.../que c'était précisément pour s'armer contre moi qu'elle était restée si longtemps sans paraître.L'extrême animation de Juliette faisait paraître encore plus froide sa réserve.Je sentis qu'elle désapprouvait/.../du moins cherchait-elle à montrer dans son air une désapprobation derrière laquelle je n'osais chercher une secrète émotion/.../Assise/.../ dans un coin/.../elle paraissait tout absorbée/.../remuant les lèvres/.../Mon oncle /.../semblait soucieux.Juliette,elle,semblait dans une grande agitation.Je crus distinguer un accent de colère/.../" (523-524).Aux questions de Juliette,il ne peut répondre que: "Je ne sais plus /.../Je sens que j'aurais plus facilement fait d'écrire/.../.Tu comprends ce qu'elle a voulu dire ?/.../Et tu comprends pourquoi elle m'écrit cela? Elle répondit:"Non",si sèchement que,sans du tout pressentir la vérité,du moins me persuadai-je dès cet instant que Juliette n'en était peut-être pas ignorante." (p.525) Incertitude totale,Jérôme tâtonne.Il cherche à deviner la réalité derrière les apparences.Il est dans un labyrinthe.A peine un grand danger menace-t-il leur amour que la fragilité de celui-ci se révèle extrême.La lettre de dérobade d'Alissa ment, Jérôme le sait.Il est bouleversé à juste titr e car il sent la cause profonde de l'échec de leur amour:

qui est bâti sur une illusion.

L'imaginaire à la base des difficultés de Jérôme et d'Alissa:Illusion en effet de Jérôme qui veut épouser sans posséder charnellement, s'abritant derrière l'angélisme.Illusion d'Alissa qui,elle,ne veut ni épouser ni rompre,camouflant sa peur de s'engager sous le mysticisme. Chacun a l'illusion de croire qu'il va pouvoir imposer à l'autre sa volonté.Illusion de chacun d'eux de ne pouvoir pas voir ce que l'autre veut.Lui exige la présence;elle,l'absence.Lui est désespéré loin d'elle;elle,est heureuse ainsi,loin de lui, répétant: "Nous étions heureux ainsi,pourquoi changer ?"

Certains lecteurs ne peuvent accepter le sort de ces deux héros bloqués dans l'impasse.D'autres accusent Jérôme de mollesse,Alissa d'arrogance. Ils ont tort.Jérôme et Alissa ne peuvent changer parce qu'ils ne sont pas libres,Gide les ayant arbitrairement condamnés dès le début à être ce qu'ils sont et à exiger que l'autre soit autrement qu'il n'est.Il est donc absolument impossible à l'un et à l'autre de sortir de leur illusion:lui s'obstine à croire qu'il épousera;elle s'imagine qu'elle pourra le garder tout en le tenant à distance grâce à l'esquive du mysticisme.Une différence cependant dans l'illusion:Alissa ne cherche pas à en sortir;Jérôme au contraire veut y voir clair et s'efforce de saisir à tout prix la réalité en perçant les apparences par le regard.Il échouera sauf pour les trois brèves oasis.C'est pourquoi lorsqu'il entre dans le verger il n'est qu'un regard.Et pourquoi aussi toute l'action de l'épisode est accomplie par le regard:regard qui porte sur le paysage comme sur une toile peinte;regard qui

voit le visage caché au fond de la coiffe;regard qui fait la chasse dans le jeu de cache-cache;regard qui s'amuse au spectacle de mime;regard d'Alissa que Jérôme redoute avant même de l'avoir croisé.L'illumination cruciale de la petite phrase se fait par la rencontre de leurs deux regards et les deux verbes capitaux en sont:" je le vis" et "tout me parut".

Il ressort de cette analyse du texte et des thèmes que seule une lecture littéraire de la petite phrase peut découvrir un lien logique entre la peur de Jérôme,sa quête du regard,sa soudaine révélation-révolution et la rechute prochaine.

Reste la question de savoir comment justifier la brève harmonie de cet épisode dont on vient de démonter la logique alors que la logique du reste du récit repose sur un désaccord qui est fondamental.Pourquoi cette entente merveilleuse, même brève,entre deux amoureux absolument incapables de s'entendre merveilleusement?Nous croyons surprendre dans une anomalie le motif de Gide qui se trahit accidentellement.En effet,dès l'entrée dans le verger,le récit a un ton détaché qui ne correspond pas à l'état d'âme réel de Jérôme à ce moment-là.Il est en effet rempli de crainte. Son bonheur est donc prématuré et résulte clairement d'une anticipation qui ne peut être imputée qu'à l'auteur.Il y a en effet un troisième regard dans cette oasis:celui de Gide qui s'est introduit à la suite de Jérôme dans le verger.C'est bien Gide qui transforme en oasis idyllique ce jardin qu'au début il trouvait "pas très grand,pas très beau,que rien de particulier ne distingue/.../" (p.496)Le jardin n'ayant pas changé,il faut bien que quelque chose ait changé en Gide.

Pour notre part,nous croyons que l'auteur est lui-même dans le labyrinthe.Comme Jérôme il est dans les complications de l'illusion et comme Jérôme,il cherche du regard cette clarté dans laquelle tout devient "simple et aisé".C'est ici que se produit l'anomalie:occupé comme il l'est à fouiller son passé,l'auteur commet une distraction qui lui fait perdre le point de vue de son narrateur et fait prendre à celui-ci le point de vue de l'auteur.En effetl'image de fongueusemare,de son enfance,d'Alissa gamine,de leurs jeux et du jardin qui surgit à cet instant devant ses yeux,déclenche soudain la vision poétique de ce qu'il appelle la deuxième réalité[5],et celle ci lui cause une joie telle qu'oubliant l'état d'esprit de son narrateur,il se met à rêver de paradis,laissant là Jérôme trembler de peur.C'est ainsi que Gide invente les trois oasis disparates de La Porte étroite.

Gide dans le labyrinthe ? Sans aucun doute. Pour prêter à son Jérôme pareil aboulisme et angélisme,et à Alissa une constitution tellement frêle qu'elle a peur de vivre,il faut que l'auteur tâtonne lui-aussi dans un labyrinthe,à la recherche d'une réalité évanescente.Non seulement il fige ses protagonistes dans un moule,leur déniant toute chance de se libérer de leur illusion,mais il somme le lecteur d'accepter sans discuter une obscure prémisse totalement arbitraire.En effet quand Gide fait dire par Jérôme à son lecteur: "je ne cherchai pas à /.../ posséder/.../cela n'était pas possible et ne m'a pas compris jusqu'alors celui qui ne me comprend pas à présent."(p.979),on doit entendre:si,lecteur,tu n'acceptes pas sans comprendre le mystère de Jérôme,tu ne comprends pas ma Porte étroite.

C'est là du dogmatisme.C'est aussi une illusion naïve de croire que le lecteur de roman qui lit justement pour comprendre,ou en tout cas pour en avoir l'occasion,s'inclinera.La preuve en est donnée par cette foison d'hypothèses psychanalytiques,toutes impossibles à prouver puisque fondées sur des bases extrinsèques à l'oeuvre,telles que par exemple la biographie de l'auteur[6].Un bon romancier doit donner un minimum d'indices,laissant au lecteur la possibilité d'élucider le problème psychologique central.

Comment Gide a-t-il été amené à laisser sa vision d'une deuxième réalité évincer brièvement le point de vue de son narrateur ? A peine a-t-il prononcé le pronom "Elle",premier mot de l'oasis, que l'auteur est transporté dans un autre monde:ni fictif,ni illusoire celui-ci est réel,seulement transfiguré par l'imagination.C'est ainsi que le jardin de Fongueusemare est transformé en oasis.Gide mobilise tout son talent pour peindre cette deuxième réalité que le narrateur décrit mais que seul l'auteur voit.L'oasis gidienne a les charmes du paradis terrestre.De nombreux procédés sont mis en oeuvre pour représenter ces charmes par des images qui les font mieux voir et qui les font même goûter par les autres sens:"parfum/.../air saturé/.../le soleil tiédissait/.../orientalement pur/.../ elle avait reconnu mon pas/.../je me raidissais/.../"(p.525) Outre les sensations agréables, le style suscite trois sentiments paradisiaques:le calme de la contemplation,le détachement de la réalité et la joie légère et pure de l'enfance innocente.Voyons comment Gide a obtenu ces trois effets.

L'effet de calme:Après la brusquerie de l'escarmouche avec Juliette,dont l'action est narrée sur

le rythme saccadé du passé simple,voici la trêve et le repos de la description bucolique du verger où la vie coule paresseusement au rythme de l'imparfait de l'indicatif.Ce contraste des rythmes est accentué par un blanc typographique spacieux qui marque une séparation nette entre deux épisodes et souligne leur différence.

L'effet de détachement:Le changement de rythme et de conjugaison ainsi que le blanc typographique créent,outre le calme,un effet de détachement.D'autres procédés concourent à donner au lecteur le sentiment euphorique d'échapper à la réalité ordinaire.C'est d'abord ce pronom "Elle".Bien que remplaçant manifestement Alissa,dont le nom est bien en évidence à la dernière place de la section précédente,le pronom "Elle",placé en première place de la nouvelle section,à bonne distance d'Alissa,donne à celle-ci un petit air de jeune inconnue."Elle" fait inexplicablement insolite, énigmatique et même clandestin.En effet trois personnes:narrateur,auteur et lecteur épient plus ou moins furtivement cette jeune fille anonyme (son nom ne sera pas prononcé une seule fois dans tout le paragraphe) qui,le dos tourné,semble ne pas se sentir observée pendant qu'elle cueille ses chrysanthèmes.Cette clandestinité renforce le sentiment de calme et de douce intimité de l'oasis.

Un autre procédé de détachement de la réalité ordinaire est celui du tableau dans le tableau. Dans le jardin,Jérôme cherche Alissa partout;du jardin il aperçoit finalement le verger;son regard est arrêté par un tableau:un paysage au centre duquel se trouve un personnage,la jeune fille anonyme,"Elle",avec un mur à l'arrière-plan,le

tout surmonté par le soleil et par un ciel pur, enveloppé d'une atmosphère d'automne.Pénétrant dans le verger,Jérôme enjambe le cadre de ce paysage et,tandis qu'il s'approche de le jeune fille anonyme,son regard est frappé par un deuxième tableau.Celui-ci est un portrait:le visage est" encadré,caché presque,au fond d'une grande coiffe zélandaise/.../":un véritable Vermeer de Delft.L'intention de faire un tableau est évidente.Non seulement le verger offre un cadre au personnage et la coiffe en offre un autre au visage,mais Gide souligne explicitement la notion d'encadrement:"Elle était AU FOND du verger","Elle avait le visage ENCADRE" "Caché presque AU FOND d'une grande coiffe."

L'effet de joie légère et pure de l'enfance innocente:Lorsque Alissa se met à faire des gamineries,jouant espièglement à cache-cache,il est claire que Gide anticipe sur le bonheur de l'illumination qu'il prépare à Jérôme et donc qu'il poursuit sa vision de la deuxième réalité jusqu'à sa source, c'est-à-dire jusqu'à son enfance,tandis qu'au même moment le pauvre Jérôme continue dans la peur à chercher le regard d'Alissa:" je m'encourageais contre la sévérité qu'allait faire peser sur moi son regard."Le regard de Gide s'offre même le luxe des plaisirs du théâtre:"Elle" se met à jouer une petite scène de mime,qui à la vérité est une comédie du regard,adorable de fraîcheur,espèce de pièce dans une pièce.Narrateur et auteur observent intensément l'actrice comme deux chats guettant une pelote de laine.Quand l'actrice termine son numéro de mime,quand la mystérieuse "Elle" montre son visage,quand enfin narrateur et auteur saisissent son regard,alors a lieu le climax où les deux acteurs cruciaux sont des regards:"je

le VIS plein de sourire" et "tout me PARUT soudain".C'est le regard 'Alissa qui cause à Jérôme une illumination en lui révélant une réalité redevenue "simple et aisée":parce que Alissa s'est libérée un peu avant Jérôme du marasme de l'illusion et qu'elle s'est donc réconciliée avec la vie,son âme s'illumine,sa vision radieuse de la réalité se projette dans son regard qui éclaire Jérôme et lui révèle le secret de sa simplicité. Aussitôt Jérôme oublie lui aussi son illusion,il renonce à s'approprier Alissa par mariage:"si tu le préfères,nous ne nous fiancerons pas." (p.526) Jérôme comprend qu'en cet instant Alissa se libère de sa peur de vivre avec lui,comme lui se libère de sa peur de vivre sans elle.

Le sésame qui a permis à ces deux protagonistes de s'échapper quelques instants de leur labyrinthe est donc la joie d'un auteur qui,absorbé dans ses souvenirs,perd le fil de la narration lorsqu'au détour d'un sentier de son enfance surgit tout à coup l'image lumineuse d'un moment parfait et qui est alors transporté dans une deuxième réalité.Au temps de leur enfance tout était simple et aisé entre lui et Madeleine,ce qui lui rappelle la parfaite harmonie qu'ils auraient pu si facilement conserver,croit-il,s'il n'y avait pas eu leurs illusions.En fait ce bonheur exceptionnel de Jérôme et d'Alissa n'est possible que parce que l'auteur a forcé ses protagonistes à renoncer brièvement à l'illusion:décision arbitraire puisque l'illusion est devenue leur deuxième nature.

Cette oasis jette une lumière précieuse sur l'ensemble de La Porte étroite.Un thème important est ici prouvé à rebours:le bonheur étant chose

si simple ,si aisée,si naturelle,il s'ensuit que la malheur vient de ce qu'on s'invente des complications: "Et déjà tristesse et difficulté ne m'apparaissaient plus en effet qu'imaginaires,n'existaient plus qu'en mon esprit." Ce thème réapparaîtra,plus explicite,dans les lettres d'Alissa en visite dans le Midi .

Jérôme n'arrivera jamais à sortir définitivement de son illusion,mais il connaîtra un m oment unique de grande lucidité,juste avant la troisième oasis:

> "/.../cette dépoétisation affreuse, devant quoi tout mon coeur se glaçait, n'était rien après tout,que le retour au naturel;lentement si je l'avais surélevée,si je m'étais fait d'elle une idole,l'ornant de tout ce dont j'étais épris,que restait-il de mon travail,que ma fatigue?...Sitôt abandonnée à elle-même,Alissa était revenue à son niveau,médiocre niveau,où je me retrouvais moi-même,mais où je ne la désirais plus." (p.573)

Si l'on aligne sur ce passage capital les trois oasis,on s'aperçoit que dans La Porte étroite il y a,parallèlement à la quête de l'amour,une autre quête sur un deuxième plan:la quête de la réalité pour sortir de l'illusion.Dans ce sens la porte étroite symbolise la difficulté de renouer avec la réalité et de retrouver l'accord originel des coeurs "simples" lorsqu'on a perdu la simplicité.

Gide a bien réusi à donner à son thème de l'harmonie dans la simplicité la forme concrète d'un jardin qui,ordinaire au départ,est devenu merveil-

leux par la poésie du symbole,jardin d'Eden ou oasis,paradis dont Jérôme a été chassé et dans lequel il s'efforce de rentrer et où il ne rentrera jamais sauf à trois brèves occasions et même là,à la troisième oasis,il ne pourra pas franchir la porte étroite au fond du jardin.
De même Gide ne retrouvera pas non plus la simplicité qui lui rouvrirait dans le fond du coeur de Madeleine une porte étroite fermée à jamais.

Notes:

1.Trois moments de détente que nous nommons oasis:
I)L'oasis du verger après la première lettre où Alissa atermoie à cause de son âge.(Pléiade,pp. 525-526)
II)l'oasis du jardin,après la lettre d'Alissa décidant de ne plus écrire à Jérôme.(Pléiade, pp.561-562)
III)l'oasis devant la porte au fond du jardin, dernier revoir avant la mort d'Alissa(Pléiade, pp.576-577)

2.Procédé usuel.Le sermon commence avec la citation complète du verset évangélique sur la porte étroite(Pléiade,p.505).Mais cette porte évangélique devient laminoir(Pléiade,p.505),puis porte de la chambre d'Alissa.De même la perle de la parabole évangélique du marchand devient Alissa en personne.

3.L'exemple le plus spectaculaire dans La Porte étroite est le mot "vertu",dernier mot de la première phrase du deuxième chapitre(Pléiade,p.506). La ponctuation est deux points devant"vertu"et un point final derrière,ce qui fait que du point de vue,tant de la sémantique que de la ponctuation, "vertu" est le dernier mot d'une phrase et aussi le premier de la suivante.

4.Lettre de faux prétextes d'Alissa.Celle-ci annonce qu'elle diffère les fiançailles sous prétexte qu'elle est plus âgée que Jérôme.Or la différence d'âge est minime et d'ailleurs n'est jamais une raison péremptoire entre amoureux éperdus."Je ne parle que pour toi" est grotesque et cruel, car Alissa sait que sa lettre va horrifier Jérôme qui est fixé sur elle à jamais.

5.La deuxième réalité.Gide nous dit dans son Journal(1924,p.799):

> "Je crois que cela vient d'un sens de la réalité qui me manque.Je puis être extrêmement sensible au monde extérieur, mais je ne parviens jamais parfaitement à y croire.Ce que je dis n'a rien de théorique./.../le monde réel me paraît toujours un peu fantastique."

Dans Si le grain ne meurt...,pp.361-62,Gide ajoute:

> "La croyance indistincte,indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre,à côté du réel, du quotidien,je l'avoue m'habita durant nombre d'années;et je ne suis pas sûr de n'en pas retrouver des restes."

6.La critique psychanalytique commence par psychanalyser Gide pour expliquer Jérôme,ce qui est acceptable.Mais ceci entraîne,presqu'inévitablement, à identifier auteur et personnage,ce qui s'écarte de l'analyse probante de l'oeuvre.

7."An que ce qu'on appelle bonheur est chose peu étrangere à l'âme et que les éléments qui semblent le composer du dehors importent peu." (Pléiade,p.552)

LE VOYAGE EN A.E.F. DANS L'ILLUSTRATION

présenté par Alain GOULET

En octobre 1924,Gide et Marc Allégret préparent déjà activement leur voyage en Afrique Equatoriale, et la Petite Dame note:

> Gide nous dit que Marc a eu l'idée de faire du cinéma en voyage.Il lui a acheté un bel appareil et Marc prend des leçons.Il se demande si L'Illustration ne serait pas le meilleur débouché pour des articles avec reproductions?Justement, il se trouve que Martin du Gard connaît très bien un des gros bonnets de la direction,R. de Beauplan,qu'il va aller trouver de ce pas.
>
> (CAG 4,210)

Jusqu'alors,on ne peut dire que l'écrivain et le célèbre"Journal universel hebdomadaire" se soient beaucoup préoccupés l'un de l'autre.Et puis voici que,le 14 mai 1926,alors que le navire l'Asie le ramène vers la France,André Gide se présente "abrité derrière une Illustration"(II,1009) pour mieux écouter la conversation de deux enfants.La revue,devenue écran,alibi,dissimule donc le véritable intérêt de l'écrivain avide de tout ce qui

s'offre à sa curiosité.Cette image qui clôt Le Retour du Tchad me paraît exemplaire du rôle qu'ont pu jouer les deux articles que L'Illustration consacra au périple africain d'André Gide les 18 décembre 1926 et 5 mars 1927.

En décembre 1926,Le Voyage au Congo est en cours de prépublication dans la N.R.F. la livraison de décembre arrête le journal à la date du 9 octobre 1925,avant donc que ne s'engage la dénonciation des cruels sévices exercés par certains colons et notamment par les agents de la sinistre Compagnie forestière.Jusque là,Gide peut apparaître comme un écrivain dilettante,amateur d'exotisme,un Barnabooth moderne avide de renouveler son inspiration,même si au détour de ses notations pointe sa curiosité pour les questions économiques, administratives et humaines concernant la colonisation.Comme il le reconnaît,il n'en est encore qu'au "prologue d'un voyage qui ne commencera vraiment que lorsqu'/il pourra/prendre plus directement contact avec le pays"(II,697).

Or l'article intitulé:La Vie moderne dans le Centre Afrique,qui n'est guère qu'un commentaire non signé de trois photographies,est en décalage complet avec les notes de voyage présentées par Gide.Photos et commentaires proposent quelques aspects officiels d'une colonisation heureuse,apportant la civilisation,la prospérité et la joie à un peuple chez qui tout est fête.Gide apparaît comme le garant d'un système et de valeurs qu'en réalité il est en train de miner.Nous sommes en effet à cent lieues du Voyage au Congo où Gide s'attache scrupuleusement à dévoiler l'envers du décor idyllique présenté par L'Illustration,et il est symptomatique que les trois "scènes de la vie coloniale" qui forment ce décor soient absentes du récit gidien.

La légende de la première photo indique:"A Fort-Archambault,dans l'Oubangui-Chari:le jury d'un con-

cours agricole.Le deuxième personnage,en partant de gauche,entre une dame et une fillette européennes, est M.André Gide,l'écrivain connu,alors en voyage dans l'Afrique équatoriale." Gide est assis au premier rang ,portant le même casque colonial et le même costume de toile blanche que les Européens qui l'entourent.Les deux autres clichés représentent: Une partie de push-ball à cheval par des indigènes de la région de Fort-Archambault" et "Le sport féminin dans l'Oubangui-Chari.La mêlée d'une partie de push-ball à pied jouée par des femmes de Fort-Archambault".Voici le commentaire qui les accompagne:

> Les scènes de la vie coloniale évoquées par ces images sont au moins inattendues.L'une représente M.André Gide,l'écrivain bien connu,assistant à un concours agricole à Fort-Archambault,dans l'Oubangui-Chari.M.André Gide a fait récemment un voyage en Afrique équatoriale française.De Brazzaville,sur le Congo,il remonta jusqu'au lac Tchad,en traversant la colonie de l'Oubangui-Chari.Pendant son séjour à Fort-Archambault,sur le fleuve Chari,affluent du lac Tchad,il lui fut donné de voir un concours agricole organisé dans ce poste à l'occasion de la foire annuelle.La région nord de l'Oubangui-Chari,dont fait partie Fort-Archambault,constitue en effet un centre d'élevage assez important,où vit notamment une race de chevaux de petite taille,mais très robustes.Ces chevaux,appelés kirdis,présentent l'avantage d'être très résistants à la maladie du sommeil,ce qui est une qualité fort appréciable dans ces régions du Centre africain,infestées de mouches tsé-tsé.Notre gravure montre M.André Gide entouré de personnalités coloniales et des membres du jury,devant lesquels défilent les animaux qui viennent d'être primés.

Mais les sportifs goûteront particulièrement nos deux autres images,qui attestent combien le sport est en honneur chez les nègres africains. Le push-ball à cheval est joué par des cavaliers indigènes,qui s'enthousiasment avec une joie enfantine à ce divertissement nouveau pour eux et poussent avec ardeur leurs montures dans le camp adverse,pour faire franchir à l'énorme balle la ligne de touche.Il est superflu d'ajouter que les règles du push-ball ont été,pour la circonstance,assez simplifiées afin de les adapter à la mentalité des joueurs.Les petits chevaux kirdis,quoique non entraînés,n'éprouvent aucune crainte à sentir le ballon rebondir entre leurs pattes.

Après les cavaliers,ce fut le tour des femmes, qui jouent à pied.Elles n'y apportent pas moins d'entrain que les hommes.Notre instantané reproduit une phase intéressante de la partie:la mêlée. A la différence du rugby,le ballon sphérique,au lieu d'être sur le sol,est maintenu en l'air par une quantité de mains noires,toutes prêtes à s'en emparer dès qu'il retombera.Les joueuses de l'Oubangui-Chari ont évidemment réduit à sa plus rudimentaire expression la tenue de sport[1].Mais le groupe de ces corps sombres et musclés ne manque pas de caractère esthétique.Il rappelle un peu le groupe de bronze de Carpeaux,exécuté pour la Fontaine du Luxembourg,Les Quatre Parties du monde,où une sphère,qui est le monde,est soutenue en l'air par des femmes de races différentes, qu'elle entraîne dans son mouvement.

Cette partie de push-ball se déroule sur la grande place de Fort-Archambault où s'élève-on ne le voit pas sur notre gravure- le monument érigé à la mémoire des membres de la mission Gentil,massacrés,lors de la conquête du Tchad,en 1899,à Tog-

bao,sur la rive droite du Chari,par les partisans de Rabah.Mais ces souvenirs guerriers sont aujourd'hui bien loin dans cette région entièrement pacifiée,que les bienfaits de notre colonisation initient à la vie moderne.[2]

Les photos,signées H.Fourastié,ont certainement été remises à la revue sans que Gide en ait été avisé.Celle qui le montre assistant a un "concours agricole"(dont on ne voit rien)pourrait avoir été prise lors des fêtes du 1er janvier 1926 auxquelles Gide fait allusion,mais dont il ne précise rien[3]. Quant aux parties de push-ball,il est douteux que l'écrivain en ait été témoin.On notera en passant le caractère naïvement raciste du commentaire qui présente les noirs comme de grands enfants tout juste capables de se conformer à des règles de jeu"simplifiées".

Incontestablement,cette double page de L'Illustration joue le rôle de contre-feu opposé aux témoignages en forme de réquisitoire que Le Voyage au Congo est en train de dresser.Rappelant les temps prétendument barbares du Sultan noir Rabah,qui n'avait fait somme toute que s'opposer à la progression française sur l'étendue de son empire , elle présente les"bienfaits de notre colonisation" apportant l'ordre , la prospérité par les joies du sport à ce territoire de l'Oubangui-Chari.André Gide,"entouré de personnalités coloniales",est intégré à la bonne cause,représentant notre civilisation,au moment même où il met tous ses efforts à dénoncer les scandales de l'exploitation,des travaux forcés,des sévices et des exécutions sommaires dont il a été le témoin direct ou indirect.

On ne sait ce que Gide pensa de cette présentation de son voyage par L'Illustration,mais le 5 mars suivant,alors que s'achève[4] la prépublication du Voyage au Congo dans la N.R.F.,il fait paraître dans L'Illustration quelques pages encore inédites du Retour du Tchad,accompagnées de trois photos prises par Marc Allégret,sous le titre :Les Villages des tribus Massas[5]. Il s'agit cette fois d'un acte délibéré d'un Gide qui entend se faire écouter[6],et qui utilise la large tribune que lui fournit l'hebdomadaire pour faire reconnaître par le grand public le sérieux de son enquête et de ses descriptions.Selon une manoeuvre indirecte qui lui est familière et qui s'accorde ici à la tradition de l'hebdomadaire,il choisit de présenter non pas le réquisitoire qui lui tient tant à coeur,mais une attitude ethnologique sur une population du sud-ouest du Tchad.L'important est de se faire reconnaître comme un témoin digne de foi avant que ne s'engagent les grands combats publics.Le chapeau de présentation de la revue était ainsi libellé:

> Une de nos photographies du 18 décembre dernier montrait M.André Gide assistant à un concours agricole dans l'Oubangui-Chari.C'est au cours d'un voyage de dix mois en Afrique équatoriale et au Cameroun,qui le conduisit jusqu'aux rives du Tchad, que ce cliché avait été pris,avec beaucoup d'autres,en même temps qu'un film documentaire sur les tribus,les sites et les villages les plus caractéristiques de ces régions.M.André Gide,qui voyageait à ses heures,a rapporté de son séjour là-bas un très captivant carnet de route dont nous donnons aujourd'hui ces pages extraites d'un volume encore inédit,Retour.

Le texte de Gide comportait pour l'essentiel les pages écrites à Moosgoum et qu'on peut lire avec quelques variantes dans l'édition de la Pléiade(II, 880-3),à l'exclusion des commentaires personnels

propres au journal de voyage de la page 882[7].Le paragraphe d'introduction résumait quelques notations qui figureront en tête de l'ouvrage:

> C'est à Fort-Lamy que le Logone et le Chari se rejoignent,à 80 kilomètres environ du lac Tchad,dont ils sont les seuls tributaires. A la saison des pluies,les eaux de ces fleuves se répandent sur une immense contrée sans relief qui reste submergée plus de quatre mois.A la saison sèche,le Logone n'est guère plus large que la Seine;ses eaux limoneuses coulent paresseusement entre de monotones rives basses et des bancs de sable peuplés d'oiseaux.Après douze jours de remontée en baleinière,l'on atteint Moosgoum où nous avions résolu de tourner un film.

Et le tableau se terminait par ces mots:

> Puissent ces quelques photos que nous présentons ici et le film que nous avons rapporté évoquer la sérénité tranquille de ces villages. Leur couleur rappelle celle de certains Corot d'Italie sous le bleu très tendre du ciel,le gris rose des murs des maisons,le peu de vert sombre de quelques arbres énormes,largement étalés sur les places,non loin l'étendue d'eau vert-gris-bleu du Logone aperçu dans l'effondrement des murs d'enceinte,tout concourt au ravissement.

Les trois photos de Marc Allégret illustraient avec bonheur ces descriptions des lieux,présentant successivement:"le village de Mâla,sur les bords du Logone(affluent du Chari)","une ferme indigène",et "un rucher humain sur la terre africaine:cases des indigènes du village de Mâla(Tchad)".

Ainsi Gide revendiquait ici simplement la qualité de peintre attaché à rendre fidèlement son modèle.La double page de la revue fonctionnait à la fois comme masque par rapport aux terribles réalités qui seront présentées dans la Voyage au Congo et Retour du Tchad,et comme la captatio benevolentiae d'un auteur désireux de s'attacher le lecteur à venir.

Après quoi L'Illustration fera silence sur les deux ouvrages africains de Gide et sur les débats qu'ils susciteront.Mais le 7 juillet 1934,un article de G.R. Manue saluera avec lyrisme l'achèvement de la construction du chemin de fer Congo-Océan,reliant Brazzaville à Pointe-Noire.Voici en particulier la manière dont les difficultés de la construction et le régime de travaux forcés auquel elles avaient donné lieu étaient présentés:

> C'est avec des travailleurs recrutés dans le nord de l'Afrique équatoriale française,là où les populations ont une densité relative ,que le Mayombe a été attaqué.L'adaptation de ces hommes des terres sèches à un pays humide,aux horizons limités par la forêt,a exigé des miracles de psychologie.
>
> On n'y est pas parvenu du premier coup.Il fallait à la fois acclimater les travailleurs,recréer autour d'eux l'atmosphère familière,les accoutumer à un travail régulier,à une nourriture prise à heures fixes.Après des tâtonnements et grâce à l'encadrement militaire,expert dans le maniement des noirs,les Saras sont devenus d'excellent terrassiers,des conducteurs de machines adroits.La mortalité,relativement élevée durant la période d'adaptation,était finalement tombée au-dessous des moyennes de la mortalité en brousse.Notons à cet égard que,du point de vue de l'évolution de races de l'Afrique équatoriale française,la présence sur le chantier pendant plusieurs mois

> d'hommes venus de régions très éloignées aura eu le meilleur effet.Tout d'abord,le travail contrôlé,la nourriture saine et réglée auront transformé des êtres sous-alimentés en magnifiques spécimens d'humanité.En outre,ces travailleurs auront acquis sur les chantiers des habitudes de travail,d'ordre,des besoins nouveaux,sans la contre-partie dangereuse d'habitudes et d'exigences qu'on est en droit de reprocher au régiment.[8]

Il est particulièrementr édifiant de comparer ces lignes à celles que Gide avait consacrées à ce chemin de fer,"effroyable consommateur de vies humaines"(II,817).Certes,il reconnaissait que ces "sacrifices cruels" pouvaient être consentis"en vue d'un plus grand bien-être futur"(p.1030),mais du moins ne dissimulait-il pas les terribles méthodes utilisées derrière des alibis de profit pour les travailleurs eux-mêmes.

II

Plus que centenaire,L'Illustration a dû cesser sa publication en 1944 pour cause de collaboration. Mais dès octobre 1945,l'hebdomadaire renaît de ses cendres sous le titre de France-Illustration. Au début de 1950,il projette un numéro spécial sur L'Afrique Equatoriale Française,hier,aujourd'hui, et demande à André Gide un article sur son voyage effectué vingt-cinq ans plus tôt.L'écrivain accepte, et en février 1950,il s'attache à présenter un bilan de son périple en Afrique noire:ce sera son Nouveau " Voyage au Congo",[9] qui devait paraître dans le numéro du 10 juin 1950.

Nous avons retrouvé,dans les archives du Fonds Gide de la Bibliothèque Jacques Doucet,un ensemble

de 32 folios manuscrits portant la mention:"brouillons et reliefs de mon article sur l'A.E.F.pour L'Illustration expédié le 28 février 1950"[10].Cet ensemble de brouillons nous permet de suivre tout du long la genèse d'un des derniers écrits de Gide, avec ses hésitations,ses sinuosités,l'enlisement parfois de la rédaction,ses ruptures et ses reprises.Le plaisir du souvenir se mêle aux considérations morales et politiques,et d'une façon générale le bilan d'ensemble sera retenu au détriment des anecdotes particulières qui reprenaient en partie ces faits déjà consignés dans ses ouvrages.

Nous avons renoncé à donner une véritable édition critique,c'est-à-dire à mentionner toutes les variantes des brouillons.Il ne nous semblait pas important de noter par exemple que"D'immenses troupeaux" a été corrigé par "Des centaines d'animaux",même s'il aurait pu être intéressant de signaler qu'à plusieurs reprises le terme "exploiteur" a été remplacé par celui d'"exploitant".En revanche,nous donnons en note les passages qui ont été supprimés de la rédaction définitive.Pour la transcription du manuscrit,nous avons recouru aux signes conventionnels suivants: les barres obliques/ / signalent les pasages ou mots biffés par Gide,les crochets obliques < > ceux qui ont été visiblement ajoutés au premier jet de plume. L'orthographe a été rétablie chaque fois qu'elle se trouvait défaillante et,pour le texte publié,nous avons corrigé à trois reprises d'évidentes coquilles.

NOUVEAU "VOYAGE AU CONGO"

Force est de le reconnaître:rien n'est plus décevant que le Tchad.Mais cette déception même nous instruit.Immense lac dont on n'aperçoit ni le commencement,ni la fin,ni les bords;aux eaux sans pro-

fondeur et,partant,sans mystère;on s'y enlise;je doute si l'on pourrait vraiment s'y noyer.Des centaines d'animaux peuplent les rives,qui passent de l'une à l'autre selon la sollicitation des saisons.Des cornes creuses démesurées leur servent de flotteurs,sur lesquelles ils prennent appui.Oui,leur aspect semble d'abord mythologique,mais aucun dieu ne vient les paître ni les chevaucher.Le charme,le ravissement est ailleurs, épars sur les rives des fleuves,qui,paradoxalement,tournent le dos à la mer,mais ne parviennent pas à alimenter suffisamment cette trop vaste étendue d'eau que le soleil amincit d'année en année.Les bords des affluents incorrigibles sont peuplés d'oiseaux dont l'abondance et l'étrange diversité maintiennent le voyageur en suspens; comparables à des parterres de fleurs inquiètes que soulève quelques instants le passage du navire...[11]

Il y a certaines difficultés qui donnent du prix et de la saveur à ce que l'on veut obtenir. Le voyage au Congo n'a plus rien aujourd'hui d'une téméraire aventure.Un avion vous dépose en quelques heures au coeur même des ténèbres,et celles-ci sont percées à jour.On sait désormais à quoi s'en tenir.Les questions coloniales,on n'a plus à les découvrir peu à peu en s'y heurtant;à se demander lentement et sans cesse:ceci vaut-il cela? L'oeuvre entreprise là-bas sera-t-elle durable ? Les problèmes moraux et sociaux prennent le pas sur les calculs[12].La formation d'un jeune administrateur des colonies se heurte dès le premier abord à des points d'interrogation qui mettent en jeu ses convictions religieuses et morales[13].Tant qu'il ne s'agissait que de l'exploi-

tation d'une prérogative et d'un faire-valoir,combien tout était simple ! Ces temps sont à jamais révolus[14]

Au retour de mon voyage au Congo,je projetais un grand article scandaleux sous ce titre:Apologie de l'esclavage[15].La thèse que je prétendais soutenir était celle-ci:les esclaves sont la propriété d'un maître;il reste quelque chance encore que ceux-ci soient traités pour le moins aussi bien qu'un bétail. Dès lors que ce matériel humain est,lorsqu'il vient à défaillir,indéfiniment et indiscriminativement relayé par l'administration...il ne reste plus à l'indigène aucune chance d'être traité avec quelque ménagement que ce soit.L'exploitant réclame tant de"têtes de pipes",qui lui sont aussitôt fournies.Aucun contrôle.Il me fut donné d'être témoin des plus effroyables abus.Aucun recours pour l'indigène auprès de qui que ce soit;il a toujours tort,quoi qu'il fasse et quoi qu'il ait fait;il apporte sa charge de latex qu'il a prélevé toujours plus avant dans la forêt;peu importe l'appauvrissement progressif des végétaux laitiers;aucun compte n'était tenu de l'avenir.L'exploitant présidait à la pesée;il me montrait en riant ses faux poids,ou mieux:cette pédale adjointe à la balance qui la force à indiquer le chiffre le plus avantageux pour lui.L'indigène se rendait-il compte qu'il était dupé ? Peut-être.Mais auprès de qui pouvait-il espérer que sa réclamation se fasse entendre ? De plus,ce n'est pas en argent,billets ou monnaie,qu'il est payé,mais en marchandise dont le trafiquant garde le monopole;c'est lui qui fait les prix,c'est lui qui tient les clefs du marché.L'indigène est à sa merci.Mais tout cela est changé,me dit-on;et je prends plaisir à le croire.Oui,je crois volontiers que les bons éléments ont ou auront finalement gain de cause.C'est pour aider à leur triomphe que j'ai moi-même élevé la voix dans le temps. Que l'on m'entende:j'ai rencontré là-bas quelques admi-

nistrateurs admirables;ils ne font que leur devoir me disait-on;il se peut;mais parfois,mais souvent, le simple accomplissement du devoir se heurte à de tels amoncellements d'obstacles qu'il comporte une résolution héroïque.Ces héros sont des gêneurs;la politique s'en mêle;à l'ordinaire ils ont tout contre eux,et leur constance,leur fermeté restait méconnue,bafouée.Ce n'est pas ici le lieu d'en parler[16].

Le sentiment de la propriété n'a jamais été mon fort.J'ai prouvé à l'usage que j'étais un mauvais communiste;c'était,il fallut bien le reconnaître, pour de tout autres raisons que celles qui me paraissaient d'abord les principales:il y eut méprise;mais qui n'entraîna pas les dispositions de mon coeur:posséder m'a presque de tout temps paru moins un avantage qu'une charge,et les jouissances du propriétaire cédèrent vite en moi à la conscience des responsabilités.Pourquoi j'éprouve le besoin d'énoncer cela ? C'est que,me lançant,lorsque je m'embarquai pour Brazzaville,en aventurier,vers un pays mystérieux dont j'ignorais à peu près tout,c'est d'abord par la conscience que je pris de ma dépendance en tant que citoyen français que je pus m'assurer de ma présence là-bas.Tandis que j'espérais goûter sur terre équatoriale une quasi totale indépendance,tout tendait à me rappeler que j'étais "chargé de mission",que j'avais un rôle à remplir,que j'étais Français,sur terre conquise et soumise.Voilà qui comportait à la fois des devoirs et des droits.Il me parut assez péniblement que ceux-ci,que les droits,étaient plus fréquemment et plus aisément compris que les devoirs.

Mais tout cela,n'est-ce pas de l'histoire ancienne ? Et si je retournais dans ce pays(ce qu'à Dieu ne plaise !) je pense que je ne le reconnaîtrais qu'à

peine,tant il est vrai que l'aspect même d'un pays se modèle selon l'esprit que l'on sent de toutes parts l'animer[17].

D'éloquentes statistiques nous renseignent:nombre d'abus qui m'indignaient d'abord ont pris fin.Ce persistant et intelligent effort de l'administration,de quantité d'administrateurs valeureux triomphe lentement de maints abus,des spéculations et des exactions d'éhontés exploiteurs.Il ne m'appartient pas d'en parler;et maints problèmes soulevés par la question même de la mise en valeur des terres échappent à ma compétence.Ce dont je me persuade volontiers,c'est que certains forbans de naguère ne seraient plus possibles là-bas;c'est que d'immenses efforts sont tentés pour amener à mieux la très précaire existence des noirs; c'est,enfin,que ceux-ci sont considérés comme des êtres humains;c'est que les richesses du sol profitent également à la colonie et que celle-ci n'est plus saccagée et saignée à blanc par des rapacités particulières.Bref cet immense continent noir ne peut plus échapper à la surveillance.On le croyait muet;on croyait qu'il n'avait rien à nous dire:on sait aujourd'hui que simplement on ne savait pas l'écouter.

Les Grecs d'autrefois considéraient comme barbares les peuples qui ne parlaient pas leur langue[18].Il est si confortable de prétendre inéducables ceux dont on ne veut pas prendre la peine de s'occuper.Je crois que n'existent plus de nos jours des écoles comme celle où, du temps où je m'attardais à Fort-Archambault,j'entendais avec stupeur un maître imbécile apprendre à de dociles élèves éberlués que"les poèles à combustion lente sont très dangereux" ou que "nos ancêtres les Gaulois vivaient dans des cavernes".La question se pose pourtant tout naturellement:de quels progrès,de quel déve-

loppement les Africains de là-bas sont-ils capables? Ce que je sais par expérience personnelle,c'est que le serviteur dévoué qui m'accompagna de Brazzaville au Tchad se montrait,ainsi que tant d'autres,extraordinairement avide d'instruction.Je n'eus pas trop de peine à lui apprendre à lire et à écrire,ce dont il se montra particulièrement reconnaissant.J'appris, après mon départ,qu'il était allé retrouver ses parents à Abecher,où il devint bientôt infirmier à l'hôpital de cette ville.Les exemples de ce genre sont assez nombreux[19].

Mais les problèmes de même que l'aspect des côtes se transforment au cours d'un voyage.La question n'est plus aujourd'hui de savoir si l'on peut instruire l'autochtone,mais s'il est opportun de l'intéresser et de l'élever à une culture que nous sommes nous-mêmes en passe de cesser de considérer comme le but suprême de l'humanité.En cherchant à instruire les autres,c'est aussi bien soi-même que l'on instruit.On découvre incessamment de nouveaux et plus reculés problèmes et l'on finit par prendre son parti d'une ascension indéfiniment différée.Si l'on agit tout de même,et pour le mieux,c'est souvent avec le sentiment pénible qu'on ne travaille qu'à des solutions provisoires.Mais c'est aussi bien là que je constate le plus remarquable progrès,la place prépondérante accordée à cette science naissante et bourgeonnante:l'ethnologie[20].

NOTES

1. Les femmes sont en effet entièrement nues,à l'exception d'un vague cache-sexe attaché à une ceinture et de bracelets au poignet.

2."La Vie moderne dans le Centre-Afrique",L'Illustration ,n° 4372,18 déc.1926,pp.696-7.

3. Voir VC,II,818.

4. La prépublication du Voyage au Congo dans la N.R.F. s'est étalée du 1er novembre 1926 au 1er avril 1927.Le volume de l'édition originale ne sera publié qu'en juin 1927.

5 André Gide, "Les Villages des tribus Massas",L'Illustration,n° 4383,5 mars 1927,pp.236-7.

6. Cf.sa grande interrogation au moment où il s'est décidé à révéler les scandales qu'on lui rapporte:"Mais comment se faire écouter? Jusqu'à présent,j'ai toujours parlé sans aucun souci qu'on m'entende,toujours écrit pour ceux de demain,avec le seul désir de durer.J'envie ces journalistes dont la voix porte aussitôt,quitte à s'éteindre sitôt ensuite."(II,745)

7. Le texte de L'Illustration reprend exactement,avec de menues variantes,les passages suivants:"La case d'argile des Massas ne ressemble/.../ dans la provision."(RT,880-2) et "La race des Massas/.../disques de métal."(883) Les seules suppressions concernent trois réflexions de Gide,dont la seconde se présentait comme une critique du rôle joué par les "administrateurs trop zélés":"Je suis réellement d'outre-tombe.Et pas de commissions."(p.881);"Ah ! pourvu qu'un administrateur trop zélé ne vienne pas,au nom des principes de l'hygiène,percer ces murs,ouvrir des fenêtres,réduire à je ne sais quel commun diviseur,ces purs nombres premiers!"(p.881);"/.../ ou la matière textile leur manque."(p.883)

8.Georges R.MANUE,"Le Congo-Océan est achevé",L'Illustrationu,n° 4766,7 juillet 1934,pp.326-7.

9.André Gide, "Nouveau Voyage au Congo",France-Illus-

tration.Le Monde illustré,n°243,10 juin 1950,p.579. Le sommaire de ce numéro intitulé L'Afrique Equatoriale Française,hier,aujourd'hui est le suivant:Jacques FOURCADE,"De la coutume à la démocratie";P.-O. LAPIE,"Souvenirs historiques sur l'A.E.F.";R.MALBRANT,"Pour développer les ressources de l'Union Française:un plan";R.PARNAY,R.DARE,J.CARRIERE, "Richesses de l'A.E.F.:de l'agriculture à l'industrie";André Gide,"Nouveau Voyage au Congo";J.P.LEBEUF,"A la recherche des civilisations disparues"; René MARAN,"Pour une littérature africaine";J.AUBAME,"Visage des villes:l'effort d'urbanisme,les villes de demain " ; HETTIER DE BOISLAMBERT,"Grand tourisme,grandes chasses";Médecin-Colonel CECCALDI, "L'Institut Pasteur base de l'effort sanitaire"; R.P.LECOMTE,"Du culte de la mort au culte de l'Esprit";Géraud JOUVE,"Ici,Brazzaville";M.GERARD,"Notre A.E.F.".

10. Bibliothèque littéraire Jacques Doucet,Ms. γ 882.

11.Ce paragraphe se poursuivait ainsi:"L'on met pied à terre pour assurer le repas de midi et du soir. Rien de meilleur qu'un canard tout frais apprêté à la rouennaise selon l'usage de mes parents normands, c'est-à-dire non saigné,cuit dans son sang,presque noir.Entre cinq ou six espèces on n'a que l'embarras du choix.Le difficile vient de ce que le gibier ne se laisse jamais surprendre;qu'il vous fait face quelque détour que l'on hasarde et bien que devançant l'aurore.Et puis un seul canard n'est pas suffisant pour l'escouade des pagayeurs et là commence ce tourment sentimental:c'est un fait que j'ai plusieurs fois observé:le canard n'abandonne jamais son compagnon ou sa compagne:l'autre,mortellement frappé,comme le canard sauvage d'Ibsen,<ou comme le malard de Cléopâtre>,plonge et se retient aux herbes du fond où

l'indigène va le cueillir,averti par le compagnon qui /plutôt que d'abandonner son ami/ se laissera tuer sur place.On ne s'endurcit pas aussitôt."(ff.17-18)

12."/.../calculs.Il ne s'agit plus seulement de savoir seulement si telle entreprise est rentable et si l'on va rentrer dabns ses frais.La formation/.../".(f.19)

13."/.../morales:avons-nous le droit de...Tant/.../". (f.19)

14.Deux paragraphes faisaient suite à celui-ci,dont le premier a été biffé par Gide:

"/Je n'ai pas à aborder ici les questions essentielles:plus je me suis penché sur elles et plus j'ai compris que je n'y comprenais à peu près rien:que l'édifice entier de notre civilisation,de notre culture était à mettre en doute et que de redoutables questions de principe branlaient dans le manche.Ce manche du moins en France le tenait ferme et d'une poigne bien assurée.Il y avait des exploiteurs félons;une administration rigoureuse était là pour mettre au pas les prévaricateurs,ce qui n'était pas toujours facile,en raison des intérêts conjugués de puissances politiques et financières.J'ai rencontré d'inébranlables et incorruptibles bonnes volontés qui,pas toujours reconnues et récompensées,faisaient figure de héros. <C'est accuser les autres que de ne pas faire comme eux.> Je veux croire que tout a changé et que certains abominables abus sont devenus impossibles.Le bon fonctionnement de nos institutions est devenu la norme et l'indigène peut trouver aide et appui auprès de ceux qui,là-bas,savent à la fois défendre ses intérêts et ceux de la métropole,savent les confondre en un idéal commun.Que cet idéal soit aujourd'hui mis en doute,ce n'est pas le moment d'en parler et je ne veux pas me laisser entraîner trop loin.Je me borne à constater que des routes praticables existent sur

d'immenses régions où le portage très abusif restait le seul moyen de transport praticable;que des soins médicaux sont appliqués alors que le service sanitaire criait détresse;que l'instruction ne se borne plus à parler,à chanter aux indigènes les mérites de "nos ancêtres les Gaulois",etc.Enfin nos yeux ont commencé de s'ouvrir et nous avons admis qu'avant de chercher à professer,il n'était pas mauvais de commencer à apprendre soi-même et d'abord de savoir écouter./.../

Les peuplades,dites primitives,vivaient en un contact établi avec la nature et celle-ci pouvait leur avoir enseigné certains secrets très précieux.La sociologie naissante fit beaucoup pour nous persuader que nous n'étions pas seuls,que d'autres civilisations,d'autres cultures,et même pas de culture du tout...,bref qu'on pouvait n'avoir pas lu les Prolégomènes à toute métaphysique future ou Mauriac sans être pour cela nécessairement cru imbécile.Nous en avons beaucoup profité."(ff.19-21)

15. Cette "Apologie de l'esclavage",qui n'a été ni publiée,ni retrouvée,ni sans doute écrite,a été méditée par Gide au cours de sa campagne contre le travail forcé,dans les années 1927-31.A l'intention de Mme.Ray, qui devait composer un livre"sur l'Histoire du Mouvement de l'Abolition de l'Esclavage",il écrit à Dorothy Bussy,le 15 mars 1931:

> Dites-lui que je méditais un article que j'aurais paradoxalement intitulé:Apologie de l'esclavage.Où j'aurais montré que,dans de trop nombreux cas,le régime actuel des"prestations" arbitraires est bien pire que l'esclavage.L'esclave est la propriété d'un maître et peut espérer,pour des raisons d'intérêt de celui-ci,être aussi bien traité qu'un bétail.La mort d'un esclave et même toute...indisposition est,pour son propriétaire,une perte.Quand l'homme n'est que prêté par une administration

complaisante à un exploiteur,celui-ci n'a aucun intérêt à ménager cet homme.S'il meurt,à la suite de mauvais traitements,l'exploiteur sait que sur sa demande l'homme sera remplacé aussitôt.

Ces "prestations" sont considérées par l'administration comme un travail dû,c'est-à-dire: non payé.Leur temps est fixé,par je ne sais quel cahier des charges,et elles sont assimilables à l'impôt.On estime qu'il est juste que l'indigène contribue lui-même au bon état des routes,à la réfection des ponts,etc.Et il n'y aurait là rien à redire si l'administration ne réclamait de l'indigène pas plus que le temps convenu (qui n'est nullement excessif). Mais que penser de celui dont me parle Coppet qui se vante,bien avant la fin de l'année,d'en être pour"ses hommes" au deux centième jour de prestations ! N'est-ce pas là,sous un autre nom,le rétablissement de l'esclavage ? A quoi sont employés ces hommes ? Sans doute nullement au profit général de la colonie, qui n'aurait pas besoin de tant;mais bien à des profits particuliers que l'administrateur,pour telle ou telle raison,favorise.Et que peuvent devenir pendant ce temps les cultures vivrières, les familles,etc.etc ?

Que Ray fasse bien attention:on lui montrera les cahiers des charges;on lui cachera soigneusement les infractions et les abus.Je n'ai rien pu découvrir d'anormal et de blâmable au Congo,que par surprise.(CAG,10,341-2)

Nous avons également retrouvé le brouillon d'une note demeurée inédite,que Gide a rédigé en 1932,portant comme seul titre:"Feuillets",avec la mention:"en appendice au tome des OEuvres Complètes-contenant le Voyage au Congo":

Je me proposais alors d'écrire un article que

j'eusse intitulé:Apologie de l'esclavage.Sous ce titre,paradoxal seulement en apparence, j'eusse montré comment et pourquoi le sort de l'esclave est moins pénible que celui de l'indigéne employé par telle grande compagnie,soit à titre de prestataire,soit même à titre de salarié.Car l'esclave représente pour son possesseur un capital dont le possesseur a tout intérêt à prolonger le plus possible la valeur de rendement(oh ! je sais que je me sers maladroitement de ces termes dont je n'ai pas l'usage;mais si l'on peut discuter sur les mots,je ne pense pas me tromper sur la chose même que j'exprime si imparfaitement ainsi, et que je pense pourtant faire comprendre) tandis que la C^ie^ qui dispose d'un cheptel presque indéfiniment renouvelable s'inquiète fort peu d'exténuer les individus qui composent ce cheptel;cela seul lui importe:faire rendre à chacun des éléments le plus possible, dans le moins de temps possible;et ce,sans tenir compte de l'usure,de la détérioration... toutes choses dont elle n'a pas à souffrir; chaque tête de ce bétail humain,sitôt défaillant,se trouvant sitôt remplacée.Il y a là de quoi soulever le coeur non point seulement d'un philanthrope(car l'on se fait rire au nez,si l'on vient parler ici de sentiments),mais simplement de n'importe quel bon ménager.(Archives particulières).

Signalons enfin ce brouillon non daté(vraisemblablement de 1939)d'une lettre destinée à un correspondant non identifié,dans laquelle Gide réagit à l'exploitation qui est faite dans la presse de ses propos rapportés par Julien Green dans son Journal,à la date du 26 juin 1938(t.II: 1935-1939,Plon,Paris,1939,p.130):

Vous excuserez un léger sursaut en lisant le sous-titre que vous avez mis,dans le dernier F.L.,à un fragment du Journal de mon ami Julien Green;"André Gide esclavagiste".Je sais bien qu'il faut voir là de l'ironie;mais ne craignez-vous pas que des lecteurs superficiels prennent au sérieux cette plaisanterie ? Le texte de Green pourrait ensuite les éclairer;mais combien nombreux les gens qui ne lisent d'un journal que les manchettes et les sous-titres ! Et même les phrases de moi que Green rapporte,débris d'une conversation que nous eûmes ensemble,me paraissent, sur un sujet si grave,exposer imparfaitement ma pensée,qui est celle-ci:la situation des indigènes, sur certains points des colonies où ceux-ci furent cédés avec le terrain à de grandes compagnies concessionnaires,put me paraître misérable au point de me faire souhaiter pour eux un franc esclavage;car,disais-je,un maître d'esclaves,par intérêt du moins sinon par humanité,soigne son cheptel humain comme il soignerait son bétail;mais l'indigène est fort à plaindre,que ne protège même plus des questions d'intérêt,ainsi qu'il advient (je voudrais pouvoir écrire: qu'il en advenait) dans ces entreprises où les travailleurs malades ou mourants sont aussitôt et automatiquement remplacés,sur réquisition,par d'autres "têtes de pipes" comme l'on dit là-bas.

Je voudrais,pendant que j'y suis,apporter quelque élargissement à certaines phrases de cette même conversation que rapporte Green et qui,telles qu'elles sont présentées pourraient laisser supposer de ma part certain mépris pour la race noire qui,certes,est bien loin de mon coeur et de ma pensée.J'avais dit à Green combien/.../

(Archives particulières.Là s'arrête le brouillon retrouvé.)

16.Voici la suite du développement:

"Ah ! de quelle extraordinaire instruction fut ce voyage ! Les difficultés mêmes me forçaient à entrer en rapport direct avec les êtres et les choses.Aujourd'hui on circule en A.E.F. trop aisément.L'avion vous transporte aussitôt en des lieux qu'on avait du mal à atteindre.Je dirai plus:mon vrai voyage ne commença que lorsque, quittant l'auto confortable,je consentis à la lenteur que m'imposait la marche(le tipoye m'accompagnait en cas de détresse,mais je ne m'en servis point);elle seule me permettait un contact direct avec la réalité.D'ordinaire c'est dans un décor que l'on circule;un décor apprêté qui ne présente(comme en U.R.S.S.)que ce que l'on veut bien vous laisser voir.

J'étais d'abord et surtout requis par l'étrange;mais force est de l'avouer aussitôt:ce pays est moins surprenant que l'on ne peut d'abord s'y attendre.Et même je reconnaissais presque tout: les interprètes étaient peut-être différents, mais les rôles restaient les mêmes:balsamines au bord des eaux,equisetum,cresson...(ff.25-26)

17. Ce paragraphe,le premier que Gide ait rédigé, a connu une première version qui permet de suivre le tâtonnement de sa pensée au moment où il se lance dans son travail:

"Le sentiment de la /possession/ propriété n'a jamais été très florissant en moi.J'ai prouvé à l'usage que j'étais un assez mauvais communiste, /mais c'était / ou du moins que je l'étais pour de tout autres raisons que celles qui me paraissaient d'abord les principales.Il y eut méprise mais qui n'entraîna point les dispositions de mon coeur:

posséder m'a toujours moins paru un avantage qu'une charge et /ce sentiment que/ les jouissances du propriétaire en moi cèdent presque aussitôt au sentiment des responsabilités. Pourquoi j'éprouve le besoin d'énoncer cela avant de parler de l'Afrique Equatoriale:c'est que me lançant en aventurier dans ce pays mystérieux c'est aussitôt par le sentiment de ma dépendance en tant que citoyen français que je commençai à le connaître.Alors que j'espérais y trouver une totale indépendance,tout concourait à me rappeler que j'étais sur terre française et soumise.Voici qui comportait assurément à la fois des devoirs et des droits.IL me parut assez péniblement que les droits étaient moins bien compris là-bas et observés que les devoirs .Je parle d'une histoire ancienne:tout me persuade qu'il n'en est plus de même aujourd'hui; de sorte que si je retournais dans ce pays,(ce qu'à Dieu ne plaise !) je /n'y/ne le reconnaîtrais plus /grand chose/ qu'à peine,tant il est vrai que l'aspect même d'un paysage se modifie selon l'esprit qu'on y sent circuler."(ff.26 et 21)

18.Ce paragraphe commençait par cette phrase dont le contenu a finalement été versé dans la phrase de conclusion:"L'interrogation est à la base de bien des sciences;et très particulièrement de l'ethnologie."(f.22)

19.Suivait cette phrase:"Je me hâte d'ajouter qu'il ne faut pas trop vite conclure,pas confondre aussitôt le possible avec le souhaitable."(f.24)

20. Après le paragraphe qui s'arrêtait dans le brouillon par la phrase: "C'est là surtout que je constate un progrès considérable",venait le développement suivant:

"Que des progrès pratiques matériels et moraux,

soient venus modifier l'immense intérieur de l'Afrique,je crois que cela n'est plus contestable; mais j'avoue que m'importe encore davantage/l'esprit/ le changement d'esprit avec lequel ces problèmes épineux sont envisagés.Il me semble que nos yeux ont commencé de s'ouvrir et que nous avons enfin admis qu'avant de chercher à professer il n'était pas mauvais de commencer d'abord à s'instruire,c'est-à-dire d'abord d'interroger.

Je ne me hasarderai point dans des domaines mal défendus,assiégés aujourd'hui et de tous côtés par le doute;mon expérience personnelle seule me permet un peu d'assurance.Lorsque je partis pour le Congo,en / /,c'était assez incertain encore de ce que j'allais y faire;mais aucun voyage précédent, aucun de ceux où je me lançais par la suite ne put m'apporter un aussi riche enseignement.Qu'est-ce qui m'attirait là-bas ? Il m'est difficile de le dire:on est mû par une sorte de fatalité;à laquelle j'ai beau m'efforcer de ne pas croire:je sais pourtant que j'ai raison d'y céder.Pourquoi le Congo ? Tout jeune encore j'avais résolu d'y aller;et rien ne m'enfonçait plus dans cette décision que j'avais prise,que la désapprobation générale;à commencer par celle du Gouverneur Antonetti: Là-bas tout reste à faire
/Tout est mis en doute.Il est bon qu'il en soit ainsi/

Dans ces conditions,le mieux,ou si vous préférez:le plus simple,est de tout mettre en doute. Pour ce qui est de la question coloniale,plus j'ai cessé d'y voir clair,et plus je m'en suis occupé. Je ne connais pas de vie,ou de mort plus tragique, que celle de Brazza.Il avait cette naïveté de croire,apportant le Congo à la France,que tout à la fois France et Congo lui en seraient reconnaissants.

Pour le plus grand bien de l'un et de l'autre.Effusions,on s'acclame;on s'embrasse...Lorsque,quelques années plus tard,il retourne dans ce pays,ses yeux se dessillent:dissensions,querelles,exploitations sordides;rien ne subsiste de son "idéal".Une désolante réalité succède au rêve chimérique...Depuis nous en avons vu d'autres.Les jeunes gens sont avertis par nos déboires:"on ne la leur fait plus." (ff.29,25 et 5)

Deux autres fragments de souvenirs sont restés inédits:

"Sinon peut-être pour faire valoir les qualités morales d'une épouse à l'essai,le lac Tchad ne me paraît pas précisément à recommander pour un voyage de noces.Mais les déceptions sont instructives dès l'instant qu'elles sont bien supportées.Avec une compagne de voyage accidentelle,c'est plus difficile.Rien ne prêtait à la conversation,n'offrait de sujet précisément nous en manquions.Rien à se raconter,presque rien à se dire;rien à se dire parce rien à voir.Le lac n'a pas,à proprement parler,de rives:qu'on prenne à droite ou à gauche,c'est pareil;le vent chasse devant lui des kilomètres,des pèlerinades de papyrus flottants propres à contrarier la navigation car on ne sait plus du tout où le fleuve Logone ou Chari vient indécidément aboutir.Tout reste ad libitum.Si d'abord on a survolé le dit lac en avion,on sait d'abord à quoi s'en tenir; mais il n'en va pas de même quand on a gagné le dit lac après avoir lentement,très lentement et presque constamment à pied les contrées/sic/.J'ai pourtant gardé le souvenir des troupeaux de bovidés aux cor- prodigieusement longues et prodigieusement légères car elles servent,ces cornes,de bouées,de flotteurs, pour traverser,suivant l'appel des saisons les incertains espaces d'eau;que les indigènes,eux,traversent

sur des radeaux de papyrus fort joliment liés ensemble,ou sur des bois plus légers que l'air.L'on dit que les crocodiles ne sont nullement à craindre;mais c'est aussi que,lorsqu'un crocodile en vient à croquer un enfant,on dit alors que c'était un sorcier;la religion trouve toujours le moyen de s'en tirer,même que l'enfant reste croqué."(ff27-28)

"Lorsqu'à l'amusement de la chasse(de ma vie encore je n'avais tenu un fusil,qu'à la foire; mais j'avais la joie de me découvrir bon viseur. Je n'étais au surplus armé que d'une carabine, tandis que mon compagnon,Marc Allégret,avec un excellent Holland and/?/ Holland,pouvait faire face au gros gibier) la question se posait chaque matin:qu'aurons-nous à manger aujourd'hui? Car on tenait à honneur de ne recourir qu'en dernier ressort aux tin-boxes ! -Oh! cela prenait une importance quasi vitale et vous pensez bien que cela n'a plus aucun rapport avec le télégramme qu'on envoie aujourd'hui de Bordeaux: préparez un repas pour dix personnes.Il y avait en plus de mon compagnon et de moi,notre nécessaire escorte de 70 porteurs.Non! Tout cela c'est une ancienne histoire que ne connaîtront plus nos neveux.La fatigue,la tardive arrivée au gite d'étape,l'empressement de la population extasiée. Tout cela tombe à jamais dans le passé.Et lors même qu'on tenterait à nouveau l'aventure...

d'autres repartiront à neuf.Pas nous.

Et lorsque, sans autre raison que l'étrange attrait de la rive,nous fîmes stopper notre esquif, pour nous enfoncer au hasard dans un extraordinaire enchevêtrement de broussailles,le parfum de cage aux fauves nous avertit autant que le cri des porteurs:ne vous éloignez pas ! puis,la curiosité

l'emportant,nous emportait,les quelques pas hasardés dans cette Brocéliande opaque,l'étrangeté;puis soudain le ravissement d'une éclaircie où l'on imagine en fleurs les buissons encore secs sous lesquels viennent se réfugier les pintades... Quelques heures,quelques instants que l'on souhaiterait entre tous revivre,car je ne m'imaginais pas l'Eden autrement;ou du moins j'avais la soudaine révélation de ce que pouvait être l'Eden."(ff.13-15)

Enfin deux autres entrées en matière,dont la place reste indécise,tournent court:

"Ce voyage au Congo,près duquel semblent de simples promenades tous ceux que j'ai pu faire en Europe ou sur les bords méditerranéens de l'Afrique et de l'Asie,ce voyage est vers quoi revient des plus volontiers ma pensée.Sans doute suis-je de nature assez casanier,si j'en juge par l'intense ravissement que je ressens au contact avec l'étrange.Ne sont pas de profond profit les voyages qui ne font que vous instruire;ceux-là qui vous éduquent importent vraiment."(f.8 recto)

"Les problèmes coloniaux sont devenus si poignants / que je/ /oserai-je les oublier un instant pour parler/. Là-bas,qu'on le veuille ou non ils vous assaillent;on est tenu de les affronter." (f. 8 verso)

LETTRES INEDITES D'ALBERT THOMAS A ANDRE GIDE A PROPOS DE VOYAGE AU CONGO ET RETOUR DU TCHAD

présentées par

ZVI H.LEVY

Le dossier "André Gide" qui fait partie des archives privées d'Albert Thomas déposées aux Archives de France,où il est classé sous la cote:AP 94/380,contient quatre lettre de Thomas à Gide se rapportant au Voyage au Congo et au Retour du Tchad. On y trouve encore une brève lettre de Gide à Thomas se rapportant à l'envoi des "bonnes feuilles" de l'Appendice du Retour du Tchad,en mars 1928;ainsi qu'une brève note de Thomas adressée à son cabinet [1]. Les "bonnes feuilles" de l'appendice du Retour du Tchad sont un exemplaire des épreuves et elles portent la mention suivante:"Supplément du VOYAGE AU CONGO CONTENANT LES DOCUMENTS RELATIFS A LA QUESTION DES Grandes Compagnies Concessionnaires";elles sont paginées de /203/ à 252,avec une page:TABLE DES CHAPITRES,portant la mention au crayon:"à faire",et un achevé d'imprimer:"mars 1928,Paillart,Abbeville".Ces documents sont réunis dans une chemise de carton portant les mentions suivantes:Bureau International du Travail - Cabinet - 1928.Objet:M.André Gide - Sur le "Voyage au

Congo"et la question du travail en Afrique.Dossier n° 2.145.Transmis à illisible /peut-être Albert Thomas/.

Albert Thomas(1878-1932),ministre de l'armement pendant la Grande Guerre,était devenu directeur général du BIT,à la création de cet organisme,après la signature du Traité de Versailles.L'une des grandes questions débattues dans les instances internationales avec la participation du BIT,était la question du travail forcé dans les colonies d'Asie et d'Afrique;et cette question se trouve bien être à l'ordre du jour du BIT depuis plusieurs années[2], quand Gide publie le Voyage au Congo;elle avait notamment suscité au BIT la création d'une "Section du travail indigène".

L'étude des archives Albert Thomas au BIT[3],à Genève,ainsi que le relevé des mentions se rapportant au Voyage au Congo et au Retour du Tchad dans les ouvrages de Gide et dans sa correspondance,éclairent bien leurs positions respectives.Pour Thomas,et pour le BIT,en tant qu'institution internationale,les deux ouvrages de Gide constituent un élément de référence parmi beaucoup d'autres dans le débat général sur le travail indigène et sur la nécessité de sa réglementation..Cette préoccupation concerne un espace temporel et géographique beaucoup plus étendu:toutes les colonies françaises,belges,anglaises, néerlandaises,portugaises sont concernées dans les discussions des instances internationales qui se prolongent encore pendant toute la décennie suivante.Cet aspect général du problème,qui n'est pas absent de la relation de Gide,n'y occupe cependant qu'un espace relativement restreint; la narration dans son "Journal de route"porte,presque par sa nature même,sur des cas particuliers;les problèmes

généraux - et la question du travail forcé est bien un de ceux-là -sont "relégués" dans les notes et dans les appendices.

L'important "Feuillet" de l'année 1927[4],où Gide précise sa position sur la question du portage,semble indiquer qu'il a surtout tenté de concentrer son effort sur la question du renouvellement des concessions des grandes compagnies coloniales,où il voit la source esentielle des abus et des exactions qu'il dénonce dans le Voyage.Sa perspective est donc à la fois restreinte dans l'espace,puisque cette question ne concerne que la situation en A.E.F.,et,dans le domaine qu'elle embrasse,n'envisage qu'un problème particulier de l'administration de cette colonie.Elle a le mérite,non négligeable, de poser clairement un problème précis sur lequel une action concrète pouvait être engagée immédiatement ; et c'est bien ce qui a permis de susciter l'important débat qui s'en est suivi en France[5].

Le problème général du travail forcé dans les colonies n'apparaît dans le Voyage qu'en filigrane. Le cas du chemin de fer Congo-Océan,qui est une manifestation exemplaire[6],quoique non unique,des procédures de la mise en oeuvre des règlementations relatives au travail forcé indigène dans les entreprises dites "d'utilité publique",est à peine effleuré dans la narration de Gide.Pourtant au début du Voyage,alors qu'il relate son séjour à Brazzaville,il note:

> /.../ je ne doute pas qu'il y aurait beaucoup à apprendre sur le fonctionnement des rouages de l'administration en particulier;mais pour le bien comprendre,il faudrait connaître déjà le

> pays.Ce qui pourtant commence à m'apparaître, c'est l'extraordinaire complication,l'enchevêtrement de tous les problèmes coloniaux.La question du chemin de fer de Brazzaville à Pointe-Noire serait particulièrement intéressante à étudier,et tous les récits que j'entends se contredisent;ce qui m'amène à me méfier de tous et de chacun.On parle beaucoup de désordre et d'incurie...Comment savoir s'il est vrai que /.../la mortalité a été,comme on nous le dit,consternante? /.../ je suis trop neuf dans le pays[7].

Or,Gide séjourne à Brazzaville pendant près de trois semaines(du 14 août au 15 septembre);on peut donc parler d'une réticence à enquêter sur la question, dont en réalité il ne se désintéresse pas.Dans un passage du Voyage,fragment daté de Fort-Archambault -c'est-à-dire que Gide n'est plus alors au Congo;il est déjà au Tchad- il évoque le recrutement de la main d'oeuvre sara pour la construction de la voie ferrée:

> Le chemin de fer Brazzaville-Océan est un effroyable consommateur de vies humaines.Voici Fort-Archambault tenu d'envoyer de nouveau mille Saras /.../ Les premiers contingents ont eu beaucoup à souffrir tant durant le trajet,à cause du mauvais aménagement des bateaux qui les transportaient, que sur les chantiers mêmes,où les difficultés de logement et surtout de ravitaillement ne semblent pas avoir été préalablement étudiées de manière satisfaisante.La mortalité a dépassé les prévisions les plus pessimistes[9].

La note ajoutée en bas de page précise encore mieux les conséquences de l'incurie ou des négligences de l'organisation.Après avoir crédité le gouverneur Lamblin[10] d'une bonne organisation du transport des hommes jusqu'à Bangui,Gide décrit les conditions de leur

transport jusqu'à Brazzaville,sur des chalands découverts où les hommes s'étendent sur des panneaux bombés d'où il leur arrive de tomber dans le fleuve et où ils sont exposés à une"pluie d'étincelles que lance la cheminée,"aux brouillards et à la pluie."Il n'en faut pas plus pour expliquer les nombreux décès causés par la pneumonie"[11],ajoute-t-il.Cependant la relation de Gide reste assez"neutre" pour lui faire encourir le reproche d'un laxisme excessif qui lui est adressé par Arthur Fontaine[12],alors président du conseil d'administration du BIT.A la lumière des références au Voyage et au Retour dans les lettres de Thomas et de Fontaine à Gide[13],dans celles qu'ils échangent entre eux,et dans les documents se rapportant aux travaux des commissions du BIT ou d'autres instances internationales auxquelles le BIT a accès,le Voyage et le Retour apparaissent comme une source d'informations limitée qui suscite une action ponctuelle dans le cadre d'une stratégie générale et permanente.Leur publication est aussi l'occasion d'affrontements entre les organes du BIT,voire Thomas lui-même,et les représentants des grandes compagnies concessionnaires agissant dans le cadre d'organismes officiels ou privés qui s'occupent des problèmes coloniaux,tels que l'Institut colonial international.[14]

*

Gide s'est intéressé assurément aux échos de la publication de ses deux livres dans l'opinion publique en France[15];on ne trouve cependant que peu d'échos de cette préoccupation dans sa correspondance, et moins encore dans son Journal.La note du Journal datée du 2 octobre 1927 manifeste une sorte de vanité assez inattendue chez Gide à propos de l'"influence" que son témoignage a exercée sur l'administration pa-

risienne.Par contre,s'il a assurément attaché de l'importance[16] à l'action qu'il pouvait exercer par l'entremise du BIT,le cheminement de son témoignage dans les instances internationales semble être resté pour lui dans une brume quasi totale,si tant est qu'il s'y soit réellement intéressé.Si l'on considère le caractère"épisodique" de sa correspondance avec Thomas et le fait qu'il n'a,apparemment,rencontré celui-ci qu'une seule fois,on peut douter de l'intensité de cet intérêt.

Sur la question des concessions,le document le plus notable du BIT est la note rédigée pour Albert Thomas ,datée du 21 novembre 1927,sur la question des concessions en A.E.F.Cette note,longue de treize pages dactylographiées,se réfère au dernier témoignage de Gide qui vient de paraître,c'est-à-dire à l'article de la Revue de Paris,du 15 octobre de cette même année.En revanche,le Voyage au Congo - qui avait été abondamment cité dans le Projet de rapport de 1927 (rédigé à l'intention de la première session de la Commission des experts du Travail indigène de juillet 1927) portant sur la question du travail forcé aux colonies[17] -ne fait plus l'objet de citations, mais il y est fait référence sous le nom de "Journal de route".Toutefois ces références sont supprimées[18] dans le texte définitif publié en 1929[19],et ce à la demande du gouvernement français.

Quoique Albert Thomas ait été en relations très étroites avec Charles Gide,il ne semble pas que ce soit ce dernier qui ait suggéré à Gide d'envoyer ses "documents" à Thomas;il serait plus plausible de croire que c'est par l'entremise d'Arthur Fontaine que ce contact s'est établi.La chose n'est toutefois pas certaine:la lettre de Fontaine à Gide,datée du 3 janvier 1927[20],n'indique pas que Fontaine a eu connaissance des documents que Gide a envoyés à Thomas;

elle ne se réfère qu'au texte du Voyage au Congo; alors qu'il arrivera dans la suite à Gide d'envoyer un document "délicat" à Fontaine pour recevoir son aval avant de l'envoyer à Thomas[21].

Quoi qu'il en soit,les rapports de Gide et de Thomas semblent avoir été très limités.Ils se sont rencontrés au moins une fois,puisque la lettre de Thomas datée du 17 février 1928 contient le souhait qu'ils se rencontrent "à nouveau".Nulle trace ne subsiste cependant d'une telle rencontre,ni dans le Journal de Gide,ni dans ses lettres;nulle trace non plus dans les archives Thomas.Il se pourrait que Gide,n'étant pas en mesure de fournir à Thomas le "supplément d'information" que celui-ci souhaitait obtenir[22] se soit contenté d'être un intermédiaire entre Thomas et ceux qui,comme Coppet par exemple,disposaient de ces informations;Gide lui-même ne semble pas avoir prolongé son action personnelle sur ces questions d'une manière qui aurait justifié une nouvelle concertation avec Thomas[23].

*

L'importance évidemment modeste d'une correspondance de cette dimension témoigne,dans une certaine mesure,de celle qu'elle a pu avoir pour Gide et pour Thomas eux-mêmes;et on peut la considérer comme purement conjoncturelle.On peut y voir également une des raisons de l'obscurité où elle était restée jusqu'ici.Toutefois,cette obscurité,si elle s'explique ainsi aisément,n'est pas entièrement justifiée.En effet,quoiqu'elle ne soit signalée dans aucun des ouvrages et études qui ont jusqu'ici traité des rapports de Gide avec l'Afrique,ni dans les ouvrages bibliographiques qui recensent les correspondances de Gide,l'existence de ces lettres n'en est pas moins signalée dès 1961,dans l'ouvrage de Danielle

Gallet-Guerne:Les Sources de l'histoire littéraire aux Archives nationales[24];et seul le fait que cet ouvrage est,selon toutes apparences,relativement peu fréquenté par les chercheurs qui s'occupent de littérature moderne peut expliquer également,en partie,cette méconnaisance.

Nous n'avons retrouvé aucune des lettres de Gide à Thomas.Elles ne devaient pas être nombreuses;mais même celles qui ont dû nécessairement exister n'ont pas été conservées dans le dossier Gide des Archives d'Albert Thomas.Il se pourrait qu'elles aient été retirées du dossier avant le transfert de celui-ci au bureau parisien du BIT,dirigé à cette époque par Mario Roques.Nous ne pouvons donc procurer que le texte des lettres de Thomas contenues dans le dossier déposé aux Archives de France.

*

Albert Thomas à André Gide

14 décembre 1926

Cher André Gide,

Rassurez-vous.Je n'ai pas oublié vos documents[25]. Je vous les envoie par le même courrier,sous pli recommandé.

Je les ai lus.Il faut que tout cela soit publié, proclamé et maintenu contre toutes attaques.

J'ai parlé récemment avec quelques techniciens sérieux.Ils penent tous qu'une oeuvre de salut doit être reprise pour nos populations de l'Afrique Equatoriale.

J'ai commencé de vous lire dans la Nouvelle Revue Française.Je vous dirai plus tard mes impressions,quand j'aurai lu tout l'ouvrage.Dès mainte-

nant,je veux simplement vous renouveler l'assurance que s'il y a bataille,je m'y lancerai avec vous avec joie.

J'ai retrouvé dans vos notes et dans le mémoire[27] d'Antonetti un certain nombre de forbans contre lesquels j'ai déjà lutté et qu'il y aurait plaisir à achever.

Je n'ai pas lu sans émotion tout le rapport du Gouverneur Général.Il faut de l'héroïsme[29],vraiment,pour poursuivre dans les sentiments de justice et d'humanité un effort de colonisation.

Bon courage.A vous bien amicalement[30],

Monsieur André GIDE
Villa Montmorency,
Paris XVIème

Albert Thomas à André Gide.

17 février 1928

Cher André Gide,

Vous aviez eu la gentillesse de m'envoyer,il y a des mois,votre"voyage au Congo".Je vous avais lu immédiatement,mais je n'avais pu,hélas,vous écrire à loisir comme je l'aurais souhaité.Je ne veux pas, aujourd'hui,classer votre livre sur les rayons de ma bibliothèque sans vous dire avec quel intérêt je l'avais lu.Je vous étais reconnaissant de l'avoir écrit si simplement,si véridiquement,à la manière d'un explorateur qui n'eût pas le souci littéraire[31]?Je vous savais gré,surtout,d'avoir dit courageusement ce que vous aviez vu et discerné.

FONTAINE[32] vous a-t-il conté que certain industriel français avait trouvé déplaisant que nous

fissions usage de vos témoignages dans nos discussions officielles[33]. La vérité est que notre petite Section du Travail indigène, aussi bien nos amis anglais que nos français, vous ont lu avec passion, et que nous sommes décidés, pour notre modeste part, à tout faire pour supprimer les abus que vous avez signalés.

Du côté du Ministère des Colonies, du côté de nos Administrations, avez-vous obtenu quelque chose? J'aimerais bien, un jour prochain, pouvoir vous rencontrer à nouveau et savoir où vous en êtes. Les grands coloniaux[34] ne semblent pas avoir trop hurlé. Ont-ils agi dans la coulisse[35]?

En hâte, bien amicalement à vous

AT[36]

M. André Gide
a.s. Nouvelle Revue Française

André Gide à Albert Thomas

Paris, le 24 février 1928[37]

Mon cher Albert Thomas,

Quel réconfort m'apporte votre excellente lettre Ah, certes j'ai bien besoin de sentir que certains rares, comme vous, restent fidèles à eux-mêmes et aux questions soulevées, et sont toujours "d'attaque". Le problème des grandes concessions d'A.E.F. n'a guère cessé de m'occuper depuis que j'ai eu le plaisir d'en parler avec vous chez Arthur Fontaine[38].

Oui, certes, il y a du nouveau, beaucoup de nouveau. D'ici peu je prendrai la liberté de vous envoyer les bonnes pages de l'Appendice de mon livre Le Retour du Tchad, qui va bientôt paraître. J'y ai versé les

plus importantes pièces du dossier,avec quelques indispensables commentaires,tout en m'effaçant de mon mieux,afin de laisser à tout cela le caractère le plus objectif possible(on a si vite et si facilement fait de m'accuser de "romantisme" et de partialité).

D'autres choses,de caractère plus particulier et plus confidentiel,il ne m'a pas paru prudent de les divulguer,mais bien volontiers je m'en entretiendrais avec vous,répondant au moindre appel,si vous avez un instant à m'accorder,lors d'un de vos passages à Paris , un peu plus tard , après que vous aurez pris connaissance de mon Appendice. Je pestais contre certains accidents qui ont retardé la publication de mon livre,mais doute à présent si sa publication ne sera pas plus opportune dans quelques[39] semaines qu'elle n'eût été au début de l'année.

A bientôt,je l'espère.Veuillez croire à mes sentiments cordialement dévoués.

*

Albert Thomas à André Gide.

6 mars 1928

Cher André Gide,

Reçu votre bonne lettre du 24 février[40].

J'attends donc les bonnes pages de l'Appendice de votre "Retour du Tchad".

Dès que je les aurai lues,nous nous donnerons rendez-vous à Paris[41],et nous verrons pour quelle action utile nous pouvons collaborer.

En hâte,bien amicalement à vous.

Monsieur André Gide
Villa Montmorency
Paris 16ème

*

André Gide à Albert Thomas[42]

André Gide 18 bis,av.des Sycomores
Villa Montmorency

Paris,le 21 mars 1928.

Cher Monsieur,

Ma secrétaire a fait du zèle et vous a envoyé les bonnes feuilles de mon Appendice sans le mot que je m'étais proposé d'y joindre.J'y voulais de nouveau vous assurer de mon meilleur vouloir,et de ma grande reconnaissance pour l'appui du B.I.T. et pour tout ce que vous croirez pouvoir faire en faveur d'une cause qui a terriblement besoin d'être soutenue. Dois-je vous rappeler le plaisir que j'aurais de vous rencontrer et de m'entretenir de vive-voix avec vous de tout ceci ?

Veuillez croire à mes sentiments bien cordiaux.

André Gide[43]

*

Note d'Albert Thomas à son cabinet

AT/GD Genève,le 30 àctobre 1928

LE CABINET[44]

Prière de mettre ces papiers[45] dans le dossier André Gide.Je n'ai pas le temps de les lire.Mais peut-être,si je reprends le problème,après lecture de "Retour du Tchad",aurai-je l'occasion de revoir cette documentation et de voir sur quel point Gide attirait le plus l'attention.

*

*

Albert Thomas à André Gide

Londres[46],3 juillet 1929.

Cher Monsieur[47] André Gide,

Je suis fort en retard avec vous.Fontaine m'avait communiqué votre lettre du 13 juin et je désirais toujours vous écrire.Pendant le temps de ma conférence[48],il me fut vraiment impossible de trouver une minute.

Vous aviez adressé à Fontaine un rapport confidentiel[49] que vous aviez lu avec un intérêt très vif,et vous lui demandiez de m'en faire prendre connaissance.Il avait quelques scrupules à nous voir utiliser un tel document.Il m'avait dit cependant qu'il me le communiquerait.Je ne l'ai pas reçu.Je me suis même demandé avec quelque inquiétude s'il ne l'avait pas égaré.En tout cas,je lui ai récrit[50] à ce sujet.

Vous lui disiez aussi l'intérêt que nous aurions, lui et moi,à voir M.de Coppet .Ce que vous dites de son oeuvre au Tchad est tout à fait impressionnant. Je voudrais connaître votre ami.Sera-t-il à Paris pendant les vacances,soit en juillet,soit surtout en août?[51]

Je suis allé l'autre jour à l'Institut Colonial. J'ai trouvé en face de moi de tels préjugés et de telles obstinations,malgré l'accueil aimable qui m'était fait,que j'ai besoin,pour les batailles prochaines,sinon d'assurer ma conviction,du moins d'augmenter ma documentation.La majorité des gens continue de soutenir avec passion et contre toute évidence que le travail forcé peut être éducateur[52]. Il est ,en fait,démoralisateur.

J'espère donc vous voir un jour prochain.Laissez-moi vous dire,après avoir recueilli l'impression de notre Conférence Internationale du Travail,qu'en dépit de toutes les difficultés,de tous les efforts dépensés pour l'étouffer,votre oeuvre, déjà,porte ses fruits.

Bien sympathiquement à vous

Monsieur André Gide
1 bis,rue Vaneau
Paris,7ème.

*

Notes.

1.Le fonds Thomas aux Archives de Francea été constitué par un don de Mme.Thomas et de M.Mario Roques, ancien directeur du cabinet d'Albert Thomas,à l'époque où celui-ci était ministre,et directeur du bureau de liaison à Paris du BIT.Le dossier"André Gide" du fonds Thomas contenait également une lettre de Thomas à M.Tsunao Miyajima,ancien professeur d'économie politique à l'université Waseda de Tokyo et à l'Université Kansaï d'Osaka,qui était,de 1928 à 1933,conseiller de la délégation permanente du patronat japonais à l'OIT.Dans cette lettre,Thomas parle de la rencontre de Miyajima et du "professeur Gide";il s'agit évidemment de Charles Gide,et cette lettre n'a pas sa place dans le dossier"André Gide".

2.Voir,notamment la lettre de Thomas,datée du 13 mai 1927,à Alexis Léger(alias Saint-John Perse), Directeur du cabinet diplomatique d'Aristide Briand,sur "les conditions du travail forcé sur le chemin de fer du centre dans le Cameroun français"

et à propos de l'action officielle dont il dit qu'elle se montre "d'une lenteur vraiment décourageante"(Voir Archives BIT-"Questions sociales. Problème colonial et travail forcé.2.Correspondance extérieure et conversations sur les problèmes coloniaux.") La question du travail forcé n'est qu'un des aspects du problème général de la législation du travail dans les colonies.Thomas suivait de près l'établissement dans les colonies françaises de ces règlements,notamment en Indochine où le Gouverneur Général Varenne avait promulgué deux arrêtés sur l'Inspection du travail(11.7.27) et la protection de la main-d'oeuvre indigène (25.10.27).Ces dispositions légales restaient cependant d'une efficacité douteuse.Thomas avait reçu(le 5.7.1929) une lettre d'Aubry,ancien député S.F.I.O.,où celui-ci disait notamment:"Varenne a prétendu à la Chambre que l'Inspection du Travail était désormais chose créée.Bluff! Elle existe sur le papier et pas du tout en fait.MM.les inspecteurs étant les créatures de ceux qu'ils doivent surveiller."(Voir ibid. et réponse de Thomas,le 24.7.29,ibid.)

3.Nous tenons à remercier ici pour leur aimable accueil,Mme.Espinasse,du bureau de Paris du BIT, et MM. A.Zoganas,archiviste,et N.Ner,chef du service des Archives,au BIT à Genève,qui ont grandement facilité nos recherches.

4.Journal,I,865-867.

5.Voir notamment le dossier de presse du Voyage et du Retour,à la Bibliothèque Jacques Doucet, ainsi que Durosay.

6.Il fera la matière des derniers chapitres du livre d'Albert Londres:Terred'ébène(Albin Michel, 1929.

7.Voyage au Congo(II,694-695).

8.La question de la rédaction définitive du Voyage se pose ici.Le texte est écrit comme s'il avait été rédigé au jour le jour sans retouche ultérieure;Gide fait donc comme s'il ne connaissait pas ce qu'il écrira plus loin(notamment le passage écrit à Fort-Archambault;v.supra.Sur les raisons personnelle que Gide pouvait avoir de ne pas insister sur cette question,v.Durosay,supra, chap.II.

9.VC,817-818.

10.Gouverneur de l'Oubangui-Chari.

11.VC,817,n.2.Il faut noter ici qu'Albert Londres donne une description quasi identique des conditions de transports des Noirs:"/.../Les chalands avaient le dos rond/.../chaque jour/.../il en glissait un ou deux dans le fleuve/.../Quinze jours sur un toit rond.Le soleil,la pluie,Et comme on chauffait au bois,les escarbilles,traitement préventif,leur faisant sur la peau de salutaires pointes de feu! (Terre d'ébènep.231-132).De même, p.230:"/.../la bronchite guette toujours d'un oeil attentif les hommes nus."

12.V.la letre de Fontaine,3 janvier 1927:"Je vous trouve plutôt indulgent pour certaines choses.Vous acceptez comme un mal nécessaire ces trop nombreuses morts d'hommes qui sont le prix du chemin de fer,des routes,/...des portages/".Fontaine fait allusion ici sans doute à ce que dit Gide dans l'appendice du chapitre III du Voyage(II,859).Ce passage du livre se trouve dans la livraison de janvier 1927 de la NRF;la lettre de Fontaine a donc dû être écrite immédiatement après sa lecture du récit de Gide.Le "Feuillet" du Journal cons-

titue une sorte de réponse et c'est peut-être la lettre de Fontaine qui l'a suscité.

13.La lettre de Fontaine à Gide et celle de Jean Goudal ont été procurées par Daniel Durosay.Jean Goudal est l'auteur de la quasi-totalité des notes rédigées à l'intention de Thomas sur les colonies françaises.

14.Albert Thomas demandera notamment à Goudal, dans une note du 22.10.1929,de lui fournir des détails sur l'Académie Coloniale,"où on a parlé récemment du BIT,et plutôt contre".Il se référait à un exposé de du Vivier,un des dirigeants de l'Union coloniale française(v.Archives BIT,ibid.,1.Correspondance intérieure/.../").La question du Congo-Océan et du travail forcé est évoquée dans le discours du Gouverneur général Antonetti devant le Conseil de gouvernement de l'A.E.F.,à Brazzaville, en décembre 1927.(V. Discours de M...,Imprimerie du Gouvernement général,Brazzaville,1927):"Comme l'écrivait récemment un grand écrivain,la question /.../est devenue une question mondiale/.../"(p.15). Il n'est pas absolument évident qu le"grand écrivain" en question soit Gide,mais les présomptions sont fortes en faveur de cette identification.La question est évoquée également par Me.Xavier Carton de Wiart à la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles,en relation avec la question du chemin de fer du Bas-Congo,au Congo belge(Voir:Le travail forcé aux colonies,Séance solennelle de rentrée de la Section de Droit colonial et maritime,le 11 janvier 1930,p.18-19).

15.Voir CAG 4,p.302.La note datée du 16 décembre 1927:"Gide est trés en forme.Il parle tout l'après-

midi de son Voyage d'Afrique et de la campagne qu'il voudrait voir mener autour des documents qu'il apporte/.../Le soir il nous dit qu'il voudrait retourner au Congo,et ça dès le mois de septembre prochain."

16.En témoignent non seulement l'envoi ultérieur des Appendices du Retour à Thomas,mais encore l'envoi,en apparence non sollicité,du livre à Jean Goudal(v.infra).

17.V. Bureau international du travail,Commission d'experts en travail indigène/CETI/:Projet de rapport sur le travail forcé.Chapitre VI:Opinions exprimées sur la valeur et les effets du travail forcé et sur la nécessité de le règlementer. (CETI,n°11,1927).Il est fait plusieurs fois référence au Voyage(Ibid.,passim).

18.V. Conférence internationale du travail.Douzième Session,Genève,BIT,1929.

19.Voir la lettre d'A.Fontaine à A.Thomas,du 6 décembre 1928(Archives BIT,Correspondance Thomas-Fontaine).Les experts français du CETI,qui avaient participé à la rédaction du "Projet...",avaient formulé "des réserves";et c'est le Gouvernement français qui avait demandé la suppression des réréférences au témoignage de Gide:"la place donnée à ces textes dans le rapport semble/.../conférer à ces opinions/exposées dans des ouvrages d'ordre privé/ un caractère d'information officielle sur la situation existant dans l'Afrique équatoriale française,que le Gouvernement français ne saurait admettre."Fontaine cite,avec celui de Gide,le nom de Raymond Leslie Buell,research director à la Foreign Policy Association,à New York,auteur d'un ouvrage intitulé:The Native Problem in Africa,1928;son témoignage est récusé également.

20. Voir "Documents".

21.Voir la lettre de Thomas à Gide du 3 juillet 1929:Vous aviez adressé à Fontaine un rapport confidentiel/.../et vous lui demandiez de m'en faire prendre connaissance/.../".

22.Ibid.

23.Voir la lettre de Thomas à Gide du 6 mars 1928: "/.../nous verrons pour quelle action nous pouvons collaborer."

24.Paris,Imprimerie nationale,1961;v. p.136.L'ouvrage est signalé dans Klapp,Bibliograpie d'histoire littéraire française,t.III,1961-62,),p.4.

25.Gide a sans doute envoyé le rapport "confidentiel"qu'il avait reçu d'Antonetti(V.Durosay,ch.II). Il a pu s'agir aussi des documents officiels dont Gide fera état dans l'Appendice du Retour(notamment le rapport de M.de N.,Procureur Général,chef du Service Judiciaire de l'A.E.F.";mais sont-ce là des documents qu'il faille "publier,proclamer et maintenir contre toutes attaques" ?Quant au rapport confidentiel d'Antonetti,pouvait-il le faire également sans compromettre Antonetti? Quant à publier des faits sans pouvoir étayer leur publication par la citation des sources,ce n'était pas dans la manière de Gide.

26.Plutôt que celle du Voyage,dont il n'a sans doute lu que la première livraison dans la NRF de novembre 1926,c'est probablement la lecture des documents de Gide qui a convaincu Thomas.

27.Il pourrait s'agir du rapport dont Thomas parle deux lignes plus loin.

Quand Thomas écrit à Gide qu'il a "parlé récemment avec quelques techniciens sérieux",il doit

s'agir de personnes qui ont pu avoir connaissance des rapports d'Antonetti par d'autres sources que Gide;Thomas par conséquent en connaissait peut-être déjà la teneur.La mention de la lutte de Thomas contre les "forbans" indique que les problèmes de l'A.E.F. étaient déjà à l'ordre du jour du BIT;sans préjuger de l'usage que le BIT pourrait en faire,usage relativement limité comme on l'a vu déjà,il semble que Thomas ait vu dans le Voyage un document qui pouvait susciter un mouvement d'opinion;ce qui n'a pas manqué de se produire.

28.Gouverneur général de l'A.E.F. de 1924 à 1934.

29.Peut-on voir ici une ironie? Albert Thomas devait connaître assez les administrations ministérielles pour n'avoir pas trop d'illusions sur un éventuel "héroïsme" des gouverneurs de colonie. On discerne une attitude analogue chez Londres. Dans Terre d'ébène,il présente Antonetti comme un homme "de la meilleure sorte,vifd'intelligence, rapide en décision,stimulé et non pas écrasé par la grandeur d'une tâche.Il arrivait précédé et suivi de sa réussite en Côte d'Ivoire/.../".C'est sur une autre image d'Antonetti que se termine l'ouvrage:"Il appelait,il ordonnait,il parlait clair, mais le désert l'entourait,personne ne lui répondait:l'Afrique Equatoriale Française dormait toujours".(Op.cit.,p.239).Plus grave est la responsabilité d'Antonetti dans l'affaire du Congo-Océan: "Il faut accepter le sacrifice de six à huit mille homme,disait M.Antonetti,ou renoncer au chemin de fer".(Ibid.,p.236).L'ancien gouverneur général de l'A.E.F.,Victor Augagneur,sera beaucoup plus sévère(v.L'OEuvre,10 juin 1927) dans une brochure anonyme:La grande misère des Noirs du Congo et la mort de l'Afrique Equatoriale(s.l.n.d.),où le fragment

du Voyage cité ci-dessus(supra,p.3) est cité en entier(v.op.cit.,p.9)

30.Les lettres de Thomas dans les archives de France sont des doubles;elles ne sont donc pas signées.

31.C'est pourtant un reproche fréquent dans les articles parus dans la presse de l'époque;en particulier dans L'Humanité.

32.Arthur Fontaine était président du conseil d'administration du BIT.Il était un ami de longue date de Gide.Son nom apparaît plusieurs fois dans le Journal,jusqu'à la note datée du 7 août 1914(qui est la dernière où son nom apparaît).Fontaine avait des contacts très étendus avec les milieux intellectuels et artistiques de l'époque;on retrouve dans son salon les "grands noms" de l'époque, comme en témoigne Paul Valéry dans son discours lors des obsèques de Fontaine,à Paris,le 5 septembre 1931:"Il avait pour intimes,les premiers écrivains et les premiers artistes de notre temps. Claudel et Francis Jammes étaient des familiers de sa maison.André Gide y paraissait aussi/.../". (Voir la brochure:Arthur Fontaine,1860-1931,Genève,BIT/?/,1931,p.20).L'énumération de Valéry nomme encore Paul Adam,Charles-Louis Philippe,Ernest Chausson,Claude Debussy,Eugène Carrière,Edouard Vuillard,Henri Lerolle,Besnard,Maurice Redon,Lacoste;et enfin,Paul Desjardins,représentant de la philosophie.

33.Il ne s'agit aparemment pas du Rapport du Directeur,première partie,présenté à la onzième session de la Conférence internationale du travail,à Genève,en 1928(BIT,Genève,1928),où il est fait allusion au Voyage au Congo:"La publication du ré-

cit d'un voyage fait par M.André Gide au Congo a attiré l'attention/.../sur les inconvénients du régime des concessions tel qu'il existe actuellement."(op.cit.,p.243).Il n'y avait aucune raison pour que "certain industriel français" ait eu connaissance de cette référence avant que le rapport ait été lu devant la conférence,si tant est qu'il avait déjà été rédigé en février,date de la lettre d'Albert Thomas.

34.Voir,notamment, dans l'Appendice du Retour du Tchad,la lettre ouverte de M.Weber,directeur de la Compagnie Forestière du Sangha-Oubangui(C.F. S.O.)adressée le 12 juillet 1927,à Léon Blum , après la publication dans Le Populaire,des articles de Blum sur le Voyage(Voir:Journal,II,1017-28). Il se peut que Thomas n'ait pas eu connaissance de cette lettre avant d'avoir reçu l'Appendice en mars 1928.Cette lettre de Weber est aparemment une des plus importantes réactions publiques d'un "grand colonial",qui disposait par ailleurs de l'accès à des organes de presse comme Le Temps, ainsi que Gide ne manque pas de le signaler; "QSuoi qu'en dise M.Ed.Julia,son beau-frère,la "légèreté" n'est pas de mon côté"(1017).

35.Thomas sera bientôt fixé pour son propre compte;dans une note rédigée après son retour de Bruxelles,où il a pris part à la XXème session de l'Institut colonial international,du 24 au 29 juin 1929,il parle de l'"hostilité indéniable" manifestée à son égard par les dirigeants de l'Union coloniale française(Du Vivier,Le Neveu) et par les "Portugais";il ajoute encore:"L'U.C.F. 'travaille' les juristes peu au courant"(Archives Thomas,BIT, 2.Corresondance intérieure/.../).

36.Au crayon bleu.

37.Cette lettre ne figure pas dans le fondsThomas des Archives Nationales,mais une copie en a été retrouvée par D.Durosay dans une importante collection particulière.

38.Bien que cette rencontre triangulaire ne puisse être datée avec précision,il est vraisemblable qu'elle a eu lieu dans les premiers mois de 1927, peu après les amorces de correspondance entre les trois hommes,dans la période préparatoire au lancement du Voyage au Congo.Pour Gide,l'année qui s'est écoulée depuis fut en effet fertile en nouveautés,rebondissements et enrichissements:campagne avec la Ligue des Droits de l'Homme,contre-offensive des milieux coloniaux dans Le Temps et le Journal des Débats,débats parlementaires en juillet et novembre 1927,rapports et documents en provenance de Coppet et Antonetti,articles et lettres de Gide,etc...

39.Ces incidents(la perte par l'imprimeur des épreuves corrigées,et la nécessité pour l'auteur de reprendre tout le travail)sont narrés dans une lettre à D.Bussy,du 27 février 1928(CAG 10,136). Quant à la date de publication,il est probable que Gide,qui déjà avait publié son article dans La Revue de Paris du 15 octobre 1927 en prévision du débat qu'amènerait à la Chambre le vote du budget des colonies,n'attendait que l'issue de ce débat -il eut lieu le 23 novembre- pour publier Le Retour du Tchad.La preuve en est fournie par le titre des dernières séquences de l'Appendice:"Dernière heure", dont le premier développement traite de la séance parlementaire.A présent,Gide a tout lieu de se consoler du retardement accidentel,car son livre va pouvoir s'accrocher à la nouvelle législature,

issue des élections prévues pour les 22 et 29 avril 1928.Effectivement,le volume sera mis en vente entre les deux tours du scrutin(Voir la "Semaine bibliographique" des Nouvelles Littéraires du 28 avril 1928.

40.Lettre non retrouvée dans les Archives de France.

41.Intention qui ne s'est apparemment pas réalisée (voir supra).

42.Cette lettre porte au verso une inscription indéchiffrable(peut-être en sténographie),ainsi qu'une date au crayon noir,assez inexplicable puisqu'elle est la date de la lettre elle-même.

43.Signature autographe.

44.Le billet porte,à gauche de la mention:LE CABINET, une mention manuscrite::"Mlle Sorel".

45.Les seuls "papiers" subsistant dans le dossier sont l'Appendice du Retour envoyé par Gide au mois de mars.Thomas ne semble pas faire allusion à autre chose.

46.Les trois lettres précédentes ne portent pas de mention de lieu.La mention "Londres" vient peut-être justifier le retard de la lettre de Thomas. Thomas s'est rendu à Londres pour rencontrer les membres du gouvernement Macdonald,pour la première fois depuis leur accession au pouvoir,le 24 janvier 1929.C'est le motif qu'il donne pour ce déplacement dans sa réponse à la lettre d'Aubry v.supra,n.2).Thomas devait à cette occasion soulever diverses questions relevant de l'action du BIT,notamment la question de la règlementation du travail maritime.Il a,effectivement,peu de temps libre:à Londres du 2 au 6 juillet,il est à Bruxelles le 8 et à Amsterdam le 9,à la Chambre de commerce

internationale.Dans une lettre à Fontaine,écrite à son retour à Genève,Thomas ironise sur le compte de ses amis du "Labour Cabinet": "D'abord le voyage anglais.Nos amis du "Labour Cabinet" n'ont qu'une idée,c'est d'apparaître comme des ministres convenables pour Sa Majesté,c'est de bien marquer que le Gouvernement n'est pas le privilège de l'aristocratie ancienne et que le peuple est capable de se tenir.C'est un sentiment assez honorable, mais il conduit une fois de plus à chausser les souliers que le "Civil Service" tient toujours prêt pour n'importe quelle espèce de gouvernement. J.H. Thomas présente à la Chambre des Communes les projets contre le chômage qu'aurait sans doute présentés un Gouvernement conservateur.Sidney Webb, devenu Lord Passfield,est dans l'admiration du travail de ses fonctionnaires.Quant à Miss Bonfield,elle demeure sous le contrôle de notre vieil adversaire Horace Wilson.(Archives BIT."Correspondance Thomas-Fontaine",n°45).

47.Les lettres précédentes ne portent pas la mention:"Monsieur";faut-il y voir un signe de "refroidissement"? Thomas et Gide ne semblent pas avoir repris contact ensuite.

48.La 12ème Conférence Internationale du travail s'est tenue du 30 mai au 21 juin 1929.

49.Il s'agit du rapport communiqué par Richard Brunet à Gide,le 13 mai 1929(Voir:lettre de Thomas à Fontaine,2 juillet 1929,note 3).

50.Voir la lettre de Thomas à Fontaine du 2 juillet 1929(V. infra)

51.Thomas a effectivement rencontré Coppet en juillet 1929 (V.Durosay,ch.III).

52.La publication du Voyage avait suscité des remous dans les colonies comme en France.Les colons semblent avoir toujours considéré que le travail forcé avait une valeur éducative,voire civilisatrice pour les populations indigènes "naturellement paresseuses" et inaptes à apprécier les bienfaits de la civilisation.C'est ce dont l'un d'eux, en 1924,tente de persuader Thomas(V.lettre de M. L.Barbe,membre de la Chambre consultative de Commerce et d'Industrie de la province de Moramarga, à Tananarive,Madagascar).La lettre de Fontaine à Gide,datée du 30 avril 1928(V.infra)montre que la question de la valeur de la civilisation européenne,en particulier dans son action colonisatrice, n'est pas résolue pour des hommes comme Fontaine. Pour Thomas non plus.Dans une note adressée à Secrétan,un des fonctionnaires de la Section du travail indigène,il demande à celui-ci de lui fournir des notes sur la question:"/.../au delà même des problèmes immédiats/.../quelle peut être notre position doctrinale?Fontaine,dans son discours inaugural de la Conférence,a pris quelques formules très générales,heureuses à mon sens,mais qui posent pour moi tout le problème.Il a parlé de l'inégalité d'aptitude des races pour l'organisation de la société moderne,de l'inégalité de l'aptitude au travail.C'est la vérité.Comment cela joue-t-il avec le principe général de l'égalité des races?Comment l'égal respect de la personnalité humaine,dans chaque être humain, peut-il s'adapter à ces conditions réelles,certaines,d'inégalité intellectuelle? Quel est, socialement et politiquement,le minimum au-dessous duquel on ne peut descendre? Quelles modalités positives peuvent-elles permettre de concilier cette constatation des réalités et le principe dont nous ne pouvons nous départir?Voilà le problème".(V. note Secrétan,31 mai 1929).

Roland BARTHES

NOTES SUR ANDRE GIDE ET SON JOURNAL

L'important article que l'on va lire doit sa nouvelle publication à un concours de trois circonstances:d'abord la révélation de ce texte injustement oublié,qui nous a été signalé par le Professeur MICHEL, l'éminent pneumologue,dont le récent ouvrage,Le souffle coupé,est signalé par ailleurs;ensuite au souhait exprimé par Roland BARTHES lui-même dans une lettre à notre Collègue,Alain GOULET;enfin à l'aimable autorisation accordée par M.Daniel DOUADY,Directeur de la Fondation Santé des Etudiants de France,dont le journal,EXISTENCES,avait publié pour la première fois cet article dans son numéro 27,de juillet 1942,p.7-18. Que tous soient ici chaleureusement remerciés.

Retenu par la crainte d'enclore Gide dans un système dont je savais ne pouvoir être jamais satisfait,je cherchais en vain quel lien donner à ces notes.Réflexion faite,il vaut mieux les donner telles quelles,et ne pas chercher à masquer leur discontinu.L'incohérence me paraît préférable à l'ordre qui déforme.

I.LE JOURNAL

Je doute que le Journal ait un grand intérêt,si au préalable,la lecture de l'oeuvre n'a pas éveillé de curiosité sur l'homme.

*

Dans le Journal de Gide,le lecteur trouvera son éthique- la genèse et la vie de ses livres- ses lectures- les fondements d'une critique de ses oeuvres- des silences- des traits exquis d'esprit ou de bonté- de menus aveux qui font de lui l'homme par excellence,comme le fut Montaigne.

*

Beaucoup de propos du Journal irriteront sans doute ceux qui ont quelque dent(secrète ou non) contre Gide.Ces mêmes propos séduiront ceux qui ont quelque raison(secrète ou non) de se croire semblables à Gide.Il en va ainsi de toute personnalité qui se compromet.

*

Les hommes d'éducation protestante se complaisent dans le Journal et l'autobiographie; outre que la nature morale de l'homme les obsède et à leurs yeux les excuse de se mettre en avant,ils trouvent dans la confession publique une sorte d'équivalence de la confession sacramentelle.Ils font aussi cela par la nécessité d'abaisser en grand un orgueil qu'ils ont bien reconnu comme le péché capital;c'est enfin qu'ils croient toujours pouvoir se corriger.Rousseau,Amiel,Gide nous ont donné trois grandes oeuvres confidentes;

la plupart des romans anglais sont des autobiographies(se rappeler le mouvement oxfordien et son système de confessions publiques). Toutefois le Journal de Gide contient une nuance propre;il est plus souvent écrit comme un dialogue que comme un monologue.C'est moins une confession que le récit d'une âme qui se cherche,se répond,s'entretient avec elle-même (à la façon des soliloques de saint Augustin). Je dirais volontiers que dans le Journal de Gide,il y a un élément mystique.

*

Le Journal n'est nullement une oeuvre explicative ,extérieure,si l'on veut;ce n'est point une chronique (encore que dans sa trame,l'actualité transparaisse souvent).Ce n'est ni du Jules Renard,ni du Saint-Simon,et ceux qui y chercheront des jugements importants sur l'oeuvre de tel ou tel contemporain (Valery ou Claudel dont Gide parle souvent) seront déçus.C'est une oeuvre égoïste , même et surtout précisément lorsqu'elle parle des autres.Bien que le trait de Gide soit toujours d'une grande acuité,il n'a de valeur que par sa force de réflexion,de retour de Gide sur lui-même.

*

"Ce qui doit figurer ici,c'est précisément le trop menu pour avoir été retenu par le crible d'aucune oeuvre.J'y dois écrire,et sans apprêt aucun,du détail." (Journal,p.933,an 1929). Il ne faut donc point croire que le Journal s'oppose à l'oeuvre, et ne soit pas lui-même une oeuvre d'art. Il y a des phrases qui sont à mi-chemin entre la confession et la création;elles ne deman-

dent qu'à être insérées dans un roman et sont déjà moins sincères(ou plutôt leur sincérité compte moins qu'autre chose,qui est le plaisir qu'on prend à les lire).Je dirai volontiers ceci:ce n'est pas le Journal d'Edouard qui ressemble au Journal de Gide;au contraire, bien des propos du Journal ont déjà l'autonomie du Journal d'Edouard.Ils ne sont plus tout à fait Gide;ils commencent d'être hors de lui, en route vers quelque oeuvre incertaine où ils ont envie de prendre place,qu'ils appellent.

*

Nietzsche écrit:"Loin d'être superficiel,un grand Français n'en a pas moins sa superficie,une enveloppe naturelle qui entoure son fond et sa profondeur ..."(Aurore 192). L'oeuvre de Gide constitue sa profondeur;mettons que son Journal,c'est sa superficie;il se dessine et juxtapose ses extrêmes ;lectures,réflexions,récits montrent combien lointains sont ces extrêmes,combien vaste est la superficie de Gide.

II.DAS SCHAUDERN.

> Goethe cité par Gide,(p.207):
> "Le tremblement(das Schaudern)
> est le meilleur de l'homme".

Le"das Schaudern" de Goethe ressemble assez à"l'homme merveilleusement ondoyant" de Montaigne.Je ne sais si on a bien accordé d'importance au côté goethéen de Gide.De même que pour ses affinités avec Montaigne(les prédilections de Gide n'indiquent pas une influence mais une identité);ce n'estjamais sans raison que Gide écrit une oeuvre cri-

tique.Sa préface à des Morceaux Choisis de Montaigne,le choix même des textes,nous apprend autant sur Gide que sur Montaigne.

*

Les dialogues.- Rien de plus propre à la littérature française,rien de plus précieux que ces duos qui s'engagent de siècle à siècles,entre écrivains de même classe:Pascal et Montaigne,Rousseau et Molière,Hugo et Voltaire,Valéry et Descartes,Montaigne et Gide. Rien ne prouve mieux la pérennité de cette littérature,,et aussi,justement,son tremblement,son ondoiement,ce par quoi elle échappe à la sclérose des systèmes,ce par quoi son passé le plus lointain se renouvelle au contact d'une intelligence présente. Si les grands classiques sont éternels,c'est parce qu'ils se modifient encore.Le fleuve est plus durable que le marbre.

*

Gide donne envie de lire les classiques. Chaque fois qu'il les cite,ils sont d'une beauté étonnante,tout vivants,tout proches, tout modernes.Bossuet,Fénelon,Montesquieu ne sont jamais si beaux que cités par Gide. On se juge alors criminel de les si mal connaître.

*

Un critique de Gide ne devrait pas prétendre donner un portrait de lui en bien ou en mal comme en sont coutumiers les biographes; son rôle devrait être d'inviter à ne pas le méjuger par ignorance,ou pire,par prétérition

volontaire ou non,de certaines de ses oeuvres ou de ses paroles.Il s'agit d'être à l'égard de Gide " infiniment respectueux de sa personnalité" ,comme lui-même le fut de celle des autres.Précisément le Journal est bien souvent écrit pour redresser l'idée qu'on a pu se faire de Gide,par des citations,des rapports, des mots inexacts.C'est une perpétuelle remise au point de lui-même;comme un opérateur scrupuleux,il accommode sans cesse l'image,à la vision paresseuse ou malveillante du public. "Ils veulent faire de moi un être affreusement inquiet. Je n'ai pas d'autre inquiétude que celle de voir mésinterpréter ma pensée."Journal,p.804,an 1927).

*

Je voudrais que ceux qui reprochent à Gide ses contradictions(son refus de choisir comme tout le monde),se rappellent cette page de Hegel:"Pour le sens commun,l'opposition du vrai et du faux est quelque chose de fixe:il attend que l'on approuve ou bien que l'on rejette en bloc un système existant.Il ne conçoit pas la différence des systèmes philosophiques comme le développement progressif de la vérité;pour lui diversité veut dire uniquement contradiction...L'esprit qui saisit la contradiction ne sait pas la libérer et la conserver dans son unilatéralité et reconnaître dans la forme de ce qui semble se combattre et se contredire, des moments mutuellement nécessaires."

*

Gide est donc un être simultané.A peu de choses près,il a été donné par la Nature,dès l'abord,complet.Il n'a pris ensuite que le

temps d'exposer successivement les différents aspects de soi,mais il faut toujours se rappeler que ces aspects sont en réalité contemporains les uns des autres,comme d'ailleurs ses oeuvres:"il leur reste malaisé d'admettre que ces différents livres ont cohabité,cohabitent encore,dans mon esprit.Ils ne se suivent que sur le papier et par grande impossibilité de se laisser écrire ensemble. Quel que soit le livre que j'écris,je ne m'y donne jamais tout entier,et le sujet qui me réclame le plus instamment,sitôt après,se développe cependant à l'autre extrémité de moi-même."(Journal,p.275,an 1909). D'où:fidélité et contradiction.

Fidélité:Tout Gide est dans André Walter, et André Walter est encore dans le Journal de 1939.Il s'ensuit que Gide n'a pas d'âge: il est toujours jeune,il est toujours mûr, il est toujours sage,il est toujours fervent. A peine si la dernière partie de sa vie a pris,du fait de sa jeunesse,une couleur plus grave,plus grecque,à la façon des Tragiques. Mais certaines tendances de lui-même -ou certains aspects- il a pu les incarner aussi bien dans des jeunes gens que dans des vieillards(les personnages de Gide ne sont jamais objectifs sans être purement lui-même),dans La Pérouse comme dans Lafcadio.Gide est un coeur,une âme fidèle.Il est même curieux à quel point son énorme lecture a peu modifié sa physionomie.Ses découvertes n'ont jamais été des reniements.Lorsqu'il a lu Nietzsche, Dostoïevsky,Whitman,Blake ou Browning (sauf Goethe dont il avoue l'influence),ce furent autant de reconnaissances de lui-même,donc autant de raisons de continuer.La situation de Gide à la croisée de grands courants

contradictoires n'a rien de facile.Sa persévérance est donc admirable ;elle est même sa raison d'être,ce qui le fait grand.Combien eussent fait la fin d'une conversion? Cette fidélité à la vérité de sa vie est héroïque."Comme il est donc plus facile de travailler selon une esthétique et une morale données! les écrivains soumis à une religion reconnue avancent à coups sûrs.Je me dois de tout inventer.Parfois,c'est un immense tâtonnement vers une presque imperceptible lumière.Et parfois,je me dis:à quoi bon?"(Journal, p.1000,an 1930).

Contradictions:Dans quel sens a donc pu se mouvoir cette nature fidèle,dont pourtant chaque oeuvre laisse une impression de chatoiement et de mobilité -au point qu'on a pu l'accuser de se dérober par inconstance? Il faut ici dissiper le préjugé de la raideur: certains esprits arrivent à paraître constants a force d'être toujours d'une seule pièce;ils escamotent leurs revirements(quelque conséquents qu'ils soient) et ne présentent de leur nouvelle opinion que la face durcie,qu'ils solidifient à grand renfort de violences.L'attitude de Gide en face de ceux-là est plus humble et plus mesurée.D'une conscience que la morale ordinaire a pris la singulière habitude d'appeler maladive,il s'explique,se livre,se rétracte délicatement ou bien s'affirme avec courage,mais n'abuse le lecteur sur aucun de ses changements;Gide place tout dans le mouvement de sa pensée et non dans sa brutale profession.Je vois à cette attitude plusieurs raisons:1)les flexions d'une âme sont la marque de son authenticité(tout l'effort de Gide,c'est de rendre soi-même et autrui "authentique");2) le plaisir es-

thétique qu'il prend à faire miroiter lentement les infimes mouvements de sa nature (le mouvement restant pour Gide le meilleur de l'homme);tel un magicien qui se livre à la plus belle de ses opérations;3)la profusion de ses scrupules dans la quête de la vérité, recherchée à travers les nuances les plus fines(la vérité n'est jamais brutale);4)enfin l'importance morale donnée aux états de conflit,peut-être parce qu'ils sont garants d'humilité.

*

Au Japon,où le conflit entre catholicisme et protestantisme ,entre hellénisme et christianisme n'a pas grand sens,Gide est pourtant très lu.Qu'aime-t-on en lui? L'image d'une conscience qui recherche honnêtement la vérité.

*

Le seul point où l'on puisse parler d'une évolution de Gide est celui-ci:à un certain moment,la question sociale a pris pour lui plus d'importance que la question morale.En 1901/En fait:en 1897.Note de l'éditeur/,il écrivait: "Question sociale? -Certes.Mais la question morale est antécédente.L'homme est plus intéressant que les hommes;c'est lui et non pas eux que Dieu a fait à son image.Chacun est plus précieux que tous." (Journal,p.93). Puis ,plus tard,en 1934,alors que les bouleversements du monde l'éloignent de l'oeuvre d'art: ..."Il n'est presque plus rien en moi qui ne compatisse.Où que se portent mes regards, je ne vois autour de moi que détresse.Celui qui demeure contemplatif,aujourd'hui,fait preuve d'une philosophie inhumaine ou d'un aveuglement monstrueux"(Jour-

nal,p.1211). Mais y a-t-il là une véritable évolution? Tout au plus,en lui,une recrudescence du ferment évangélique,auquel il s'abandonne plus librement,n'ayant plus les empêchements de la jeunesse;et aussi le poids de l'actualité qu'il a toujours humainement ressenti.

*

Certains choisissent une voie et la gardent;d'autres en changent,chaque fois avec autant de conviction.Gide,lui,s'est tenu à un carrefour,constamment,fidélement,au carrefour le plus important,le plus battu,le plus croisé qui soit,par où passent les deux plus grandes routes d'Occident,la grecque et la chrétienne;il a préféré cette situation totale,où il pouvait recevoir les deux lumières et les deux souffles.Dans cette situation héroïque,protégé par rien,mais aussi enfermé par rien,il a prêté à toutes les attaques,il s'est offert à tous les amours.Pour qu'il fût durable dans une situation aussi périlleuse,il fallait à cet homme une certaine dureté,dont sont faits les chefs-d'oeuvre.

*

Beaucoup ne savent s'ils doivent davantage reprocher à Gide son paganisme ou son protestantisme.Ils sont comme l'âne de Buridan, entre l'eau et le chardon;or,c'est à son indécision que le chardon doit de continuer à croître et l'eau à couler.

*

Le christianisme de Gide est trop lié à son destin privé(disons pour être plus clair

conjugal)pour qu'on puisse en parler sans dire de grandes bêtises(Voir Journal ,p.747 et 753).

*

On ne peut tout de même cacher ceci: "Celui qui voudra sauver sa vie la perdra".Cette parole du Christ est au fond de toute oeuvre de Gide.Son oeuvre peut être considérée comme une mythologie de l'orgueil.L'orgueil est pour lui le fait moral capital.Tout critique devrait insister sur cela,montrer la place à ce sujet,du "Dostoïevsky" qui rejoint étroitement "Numquid et tu?" et le diptyque de l'Immoraliste et de la Porte Etroite.Il est inutile de prétendre connaître tant soit peu Gide si l'on ne conçoit à vif l'importance de cette parole évangélique.

*

Depuis cent ans,il y a trois homme qui ont eu pour la personne du Christ l'attirance la plus vive,la plus intime -puis-je dire la plus fraternelle ?- j'entends hors d'une connaissance dogmatique ou mystique:Nietzsche(en frère ennemi),Gide et,en Russie,l'écrivain Rozanov.

*

"En face de cet asiatisme, écrit-Gide(il s'agit de Renan,Barrès,Loti,Lemaitre) combien je me sens dorien !"(Journal p.1134,an 1932).L'hellénisme de Gide prend sa plénitude pendant sa vieillesse.Du temps des Nourritures,il gardait quelque chose d'hellénistique:Pierre

Louÿs n'était pas loin.Mais voici que maintenant il est devenu vraiment grec,c'est-à-dire tragique.Dans les dernières années du Journal,il y a des pages admirables,auxquelles sagesse et souffrance donnent un son extraordinaire de pureté et de proximité.Or, le difficile -et qu'avaient réussi les Grecs du Vème siècle- c'est d'être sage sans forcément être raisonnable,c'est d'être heureux sans renoncer à la souffrance.Dans la dernière sagesse de Gide,nulle assurance,toujours ce tremblement (das Schaudern);elle ne glace point les démons,et de sa paupière alourdie par l'âge,ne regarde point Dieu avec une sérénité insultante.Dans les dernières pages du Journal il me semble voir OEdipe,mais OEdipe à Colone,et non plus OEdipe-Roi.

III.L'OEUVRE D'ART.

> "C'est du point de vue de l'art qu'il sied de juger ce que j'écris, point de vue où ne se place jamais, ou presque jamais le critique... C'est du reste le seul point de vue qui ne soit exclusif d'aucun autre." (Journal, p.658,an 1918)

"Je me considérais d'abord comme un simple artiste, et ne me préoccupais guère,à la manière de Flaubert,que de la bonne qualité de mon travail.Sa signification profonde,à proprement parler,m'échappait."(Journal,p.1027, an 1931)Cette signification profonde de son oeuvre,Gide n'en a pris conscience que devant les réactions d'autrui;et il l'a systématisée dans ses oeuvres critiques.Des livres comme les

Nourritures ne seraient pas si beaux,si durables,s'il les avait consciemment chargés d'une intention quelconque,antécédente à l'oeuvre,dont l'oeuvre ne seraitr qu'un cadre commode.Ce sont des livres proprement poétiques,où l'auteur n'est,comme le vates latin, qu'un interprète:son message le dépasse,et d'abord il ne le comprend peut-être pas bien; il vient de plus fort que lui,de qui l'habite,d'un dieu.Une fois créée,son oeuvre presque le surprend;elle n'est déjà plus tellement lui qu'il ne puisse en devenir amoureux, comme Pygmalion de la statue.

*

Le prétexte légitime:Il ne faut pas se méprendre sur les travaux critiques de Gide; c'est là qu'il enclôt le plus profond de luimême.Ce sont ses livres systématiques -en admettant que Gide ait un système;pour les autres ils sont trop des oeuvres d'art,ils sont trop gratuits.Ce n'est qu'en seconde main, éclairés par ces ouvrages critiques,mais pour ainsi dire malgré soi,que les "Nourritures" ou "OEdipe" peuvent prendre figure d'évangiles et leur message d'éthique nouvelle.L'oeuvre de Gide est un réseau dont il ne faut lâcher aucune maille.Je crois tout à fait vain de la découper en tranches chronologiques ou méthodiques.Elle aurait presque besoin d'être lue, comme certaines Bibles,avec un tableau synoptique de références,ou encore comme ces pages de l'Encyclopédie où les notes marginales donnaient au texte sa valeur explosive.Gide est souvent son propre scholiaste.Ceci était nécessaire pour garder à l'oeuvre d'art sa gra-

tuité,sa liberté.L'oeuvre d'art de Gide est volontairement fuyante;elle échappe -grâce à Dieu- à toute main mise des partis ou des dogmes,fussent-ils révolutionnaires.S'il en était autrement,elle ne serait pas oeuvre d'art.Mais de là inférer que la pensée de Gide est fuyante,c'est une erreur.Gide se laisse très bien prendre et définir,dans ses oeuvres critiques,dans son Journal.Lorsqu'on connaît ce Gide là,il se dégage de son oeuvre poétique des résonances nouvelles,une vue courageusement systématique de l'homme.

*

"J'ai voulu indiquer dans cette "Tentative Amoureuse" l'influence du livre sur celui qui l'écrit,et pendant cette écriture même.Car en sortant de nous,il nous change,il modifie la marche de notre vie...Nos actes ont sur nous une rétroaction."(Journal ,p.40,an 1893)J'aime à rapprocher ces paroles de celles de Michelet: "L'Histoire,dans le progrès du temps,fait l'historien bien plus qu'elle n'est faite par lui.Mon livre m'a créé. C'est moi qui fus son oeuvre."(Préface de 1869).Si l'on admet que l'oeuvre est une expression du vouloir de Gide(vie de Lafcadio,de Michel, d'Edouard),le Journal est vraiment l'inverse de l'oeuvre,son complément opposé.L'oeuvre : Gide tel qu'il devrait(voudrait) être.Le Journal:Gide tel qu'il est,ou plus exactement: tel que l'ont fait Edouard,Michel et Lafcadio(maintes citations fort belles dans le Journal ,à ce sujet p.29,730,781).

*

C'est parce que à un certain moment,il a eu le désir d'être quelqu'un qu'il a appelé Ménal-

que,Lafcadio,Michel ou Edouard,que Gide a écrit Les Nourritures,Les Caves,L'Immoraliste et Les Faux-Monnayeurs ."Le désir de peindre des personnages rencontrés,je le crois assez fréquent.Mais la création de nouveaux personnages ne devient un besoin naturel que chez ceux qu'une impérieuse complexité tourmente et que leur propre geste n'épuise pas." (Journal ,p.781,an 1924).

*

Récits et Romans.-L'esthétique de Gide comprend deux courants qui! épuisent,l'un, l'importance qu'il donne à la nature morale de l'homme,l'autre le plaisir organique qu'il prend à s'imaginer dans d'autres peaux que la sienne.

Récits.(André Walter,Symphonie pastorale,,Immoraliste,Porte Etroite) .Mise en fiction -à peine- d'un cas,d'un thème,d'une souffrance.N'était l'art extrême,ce serait presque l'apologue,mais un apologue qui ne se rattacherait à aucune théorie.En somme,tous ces récits,ce sont presque des mythes.Il y a une mythologie gidienne(mythologie prométhéenne et non olympienne),dont chaque personnage ne craint pas de reproduire un peu l'autre,et qui,comme toute mythologie,tend un peu à l'allégorie,au symbole ou tout au moins peut être interprétée comme telle. Chaque héros engage le lecteur,appelle l'exemple ou l'iconoclastie.La mythologie, comme ces récits de Gide,ne prouve rien: c'est une oeuvre où circule beaucoup de foi;c'est une belle fiction à laquelle on s'accorde de croire parce qu'elle explique

la vie et en même temps est un peu plus forte,un peu plus grande qu'elle(donne l'image d'un idéal;toute mythologie est un rêve).Et ces récits de Gide,comme tout mythe,sont une équivalence entre une réalité abstraite et une fiction concrète.Tous ces livres sont des livres chrétiens.

Romans:(Les Caves,Les Faux-Monnayeurs).Le propre de ces romans,c'est leur complète gratuité;ce sont des jeux.(Le jeu par rapport au devoir,c'est ce qui se fait "pour rien").Ils ne prouvent rien et même ne sont psychologiques que dans la mesure où ils présentent un imbroglio et une incohérence bien propres à la vie.Ils sont nés du plaisir supérieur à imaginer des histoires où l'on s'introduit soi-même,sous les aspects les plus nombreux et les plus piquants possible(tout ce qu'on ne peut pas être).C'est un même instinct de fabulation que chez les enfants qui donne tant de légèreté,tant de mousseuse irrévérence aux Caves,et aux Faux-Monnayeurs tant d'invraisemblable complexité.Que Gide ait conçu ses personnages avec un plaisir profond et que ce soit son désir d'être eux qu'en eux il ait incarné,j'en verrais la preuve dans d'humbles détails,mais qui ne trompent pas:la volupté de Lafcadio de porter des habits neufs,minutieusement décrits(comme un enfant détaille le jouet dont il a envie,d'autant mieux qu'il est imaginaire);l'attitude d'Edouard à l'égard d'Olivier.Comme aussi dans les jeux enfantins,la réalité chevauche tout à coup le fantastique:des histoires vécues sont insérées dans le roman,sans que Gi-

de se donne la peine de changer les noms: l'épisode du vieux La Pérouse,le vol de Georges(voir Journal,p.691).

Les Faux-Monnayeurs. "Ce que je voudrais que soit ce roman ? un carrefour - un rendez-vous de problèmes"(Journal,p.760,an 1923).La critique aurait sans doute intérêt à considérer ce livre comme un grand roman russe pensé et écrit par un grand écrivain français.Le ton,l'esprit de l'épisode des garçons dans Les Frères Karamazov se retrouve à peu près intégralement dans la première scène des Faux-Monnayeurs.Comme tout roman de Dostoïevsky(sauf peut-être L'Eternel Mari),les Faux-Monnayeurs sont un noeud d'histoires diverses,dont les liens n'apparaissent pas d'abord.(C'est sur le conseil de R.Martin du Gard que Gide a réuni ces intrigues indépendantes en un seul faisceau).Comme Les Caves, Les Faux-Monnayeurs sont un roman diabolique; je veux dire que l'unicité de l'action y étant sans cesse rompue au profit de perspectives imprévisibles et souvent inexploitées, on y retrouve une fantaisie infernale.Preuve a contrario:les récits de Gide sont des oeuvres évangéliques;ton et intrigue y ont la simplicité des anges.

*

Onomastique des personnages de Gide :Distinguer les héros à prénom et les personnages à nom de famille.Les patronymes sont le plus souvent caractéristiques ou ironiques(mais choisis avec quelle finesse!):Baraglioul,Profitendieu,Fleurissoire.Par leur nom de famille, Gide raille en ces personnages leurs atta-

ches,ce dont le commun est fier,mais qui,aux yeux de Gide,les empêche d'être authentique. Les prénoms au contraire sont toujours vagues,impersonnels:Edouard,Michel,Bernard,Robert.Ce sont des vêtements lâches,qui ne trahissent rien:la personnalité de ces héros est en autre chose que dans leur nom(id est:leur famille,leur société)dont ils ne sont pas responsables .Il y a encore les prénoms mythologiques ou exotiques(choisis aussi tout simplement parce qu'ils sont beaux):Ménalque,Lafcadio,dont l'excentricité historique ou géographique déclasse ou dépayse le héros, prévient qu'on ne le rencontrera point dans notre temps ou notre lieu,et justifie -peut-être ironiquement- l'étrangeté de sa morale ou de ses actes.Ils semblent dire:"Soyez tranquilles,vous ne trouverez point de Ménalque ni de Lafcadio parmi nous;mais c'est peut-être dommage".

Romans de Gide .Noter que le côté habituel du roman(observations,atmosphère,psychologie)est passé sous silence.Tout cela est considéré comme acquis.Le roman a été écrit au-delà,à partir de la trame ordinaire;il fait confiance à la qualité du lecteur.

*

Notre époque, en quelques-uns de ses plus grands écrivains(à vrai dire depuis Edgar Poe) pourrait bien se définir par ceci:que l'artiste y démonte lui-même les procédés de la création et s'intéresse à eux presque autant qu'à son oeuvre.C'est qu'on vient de comprendre que l'art est un jeu,une technique(cela date du jour où les Français inventèrent la

formule de l'Art pour l'Art.Voir Nietzsche: "Par-delà le Bien et le Mal",aph.254).Je ne crois pas mésinterpréter Valéry en disant qu'il s'est fait poète pour pouvoir rendre un compte exact des procédés de la poétique. D'où l'étonnant journal d'Edouard,et aussi, maints passages du Journal.

*

Sciences Naturelles. Le Journal induira le futur critique à considérer longuement le goût de Gide pour les Sciences Naturelles. "...J'ai raté ma vocation;c'est naturaliste que j'aurais voulu,dû être"(Journal ,p.1305,an1938). Ce goût lui a permis de jeter un long regard attentif sur le monde formel.Tout poète,s'il se pousse un peu à fond,doit approcher du naturaliste.Les Sciences Naturelles ont fourni à Gide de nombreuses comparaisons,voire des parties entières de démonstration(dans Corydon,dans ses attaques contre les livres scientifiques de Maeterlinck.C'est que rien,mieux qu'elles ne pose le problème ontologique.Beaucoup de grands esprits se servent de la Science pour rendre ce problème explicite,d'abord à eux-mêmes,ensuite à leurs lecteurs.L'attention accordée par Valéry à l'épistémologie,par Gide aux Sciences Naturelles,devra donner à réfléchir.

*

Lieux communs. Parfois chez Gide,on rencontre l'ombre d'un lieu commun,mais vêtue de ce style toujours admirable,qui peut être à ce moment l'a un peu entraîné,lui a fait il-

lusion.Mais je ne suis pas sûr que cette neutre pensée,il ne l'ait pas voulue,pour mieux faire ressortir la grâce de son expression,ou encore par humilité,plus exactement,par conscience qui lui fait expliquer longuement(dans le Journal) de menus problèmes de traduction. Avec cet homme,on ne sait jamais;il s'est mis en état de vous devancer dans l'appréciation de ses faiblesses,en sorte qu'on puisse difficilement les lui imputer.On n'est pas sûr qu'il ne les livre pas volontairement,mais sans crier gare,sans prévenir s'il en est conscient ou non.

*

Coquetterie de l'uniforme. Elle consiste en ce qu'il y a plus de difficulté à briller là où tout le monde dispose d'armes égales et ordinaires;la victoire n'en a que plus de prix. Pour Gide aussi il y a une certaine coquetterie du lieu commun,de l'uniforme.Avec la même idée et les mêmes mots que tout le monde ,il parvient à dire quelque chose de valable.C'est la règle classique:avoir le courage de bien dire ce qui est évident,en sorte que ce n'est jamais à la première lecture qu'un auteur classique séduit;il séduit plutôt par ce qu'il n'a pas dit,mais qu'on sera amené tout naturellement à découvrir,tant les lignes essentielles sont bien dessinées.Mais aussi les lignes accessoires sont supprimées.C'est le propre de l'art(voir à ce sujet certains dessins significatifs de Picasso).Montesquieu disait:"L'on n'écrit pas bien sans sauter les idées intermédiaires",et Gide ajoute:"Il n'y a pas d'oeuvre d'art sans raccourcis". Cela ne va pas

sans une première obscurité,ou trop grande simplicité,qui fait dire aux gens médiocres "qu'ils ne comprennent pas".En ce sens,les Classiques sont les maîtres de l'obscur, voire de l'équivoque,c'est-à-dire de la prétérition du superflu(ce superflu dont est si friand l'esprit vulgaire),ou si l'on préfère,de l'ombre propice aux méditations et aux découvertes individuelles.Obliger à penser tout seul,voilà une définition possible de la culture classique;dès lors elle n'est plus le monopole d'un siècle,mais de tous les esprits droits,qu'ils s'appellent Racine,Stendhal,Baudelaire ou Gide.

Cet article est extrait de:
EXISTENCES,n°27,juillet 1942,p.7-18.Existences est la Revue interne du Sanatorium "Fondation Santé des Etudiants de France",38720 Saint Hilaire du Touvet.

"Entre Nous"

Une lettre que "Le Nouvel Observateur"n'a pas publiée.

Pour ouvrir l'année Victor Hugo,LE NOUVEL OBSERVATEUR a publié,dans son n°1048,du 7 décembre 1984,les résultats d'une enquête que Katia D.Kaupp et Alain Chouffan avaient réalisée auprès de quelques personnalités du monde politique et littéraire(p.88-90).Le questionnaire qui leur avait été adressé comportait quatre questions,dont la première était ainsi rédigée:"Diriez-vous comme Gide:"Si on me demandait quel est le plus grand poète français,je répondrais:Victor Hugo,hélas!"?".Pour éviter qu'une telle citation fausse ne soit reprise au cours des diverses célébrations du centenaire de la mort du poète,j'avais adressé au Nouvel Observateur,le 17 décembre dernier,la lettre suivante qui n'a malheureusement jamais été publiée, mais qui pourra intéresser quelques gidiens:

> "Une des plaies du journalisme,c'est de susciter le travail hâtif et les approximations.Le problème me paraît particulièrement grave lorsque cette hâte conduit à fabriquer ou à reproduire des citations erronées.
>
> Ainsi il est dommage que Katia D.Kaupp et Alain Chouffan aient lancé leur enquête sur Hugo à partir d'une citation erronée de Gide,qui en fausse la signification.Naturellement aucune des personnalités auxquelles vous vous êtes adressés n'a cru bon de la vérifier,à commencer par Alain Decaux dont c'est pourtant le métier d'historien et qui ironise à bon compte[1].Et J.-F.Kahn de renchérir en qualifiant d'"idiote" une phrase que Gide n'a jamais écrite.Car Gide n'a jamais dit:"Si on me demandait quel est le plus grand poète français,je répondrais:Victor Hugo,hélas !".

1.A.Decaux avait répondu:"Gide,hélas!".

Restituons donc les faits.Dans son numéro 2, de février 1902,la revue L'Ermitage publie le résultat d'une enquête intitulée:"Les Poètes et leur poète".A partir d'une citation de Remy de Gourmont, la revue s'était adressée à deux cents poètes pour leur demander:"Quel est votre Poète?",en précisant: "Il s'agit,bien entendu,du XIXème siècle;et pour éviter un double emploi avec de précédentes consultations/.../,nous demandons qu'on n'indique ici aucun poète vivant."A quoi Gide avait répondu,exaspéré par ce genre d'enquêtes qui proliférait alors: "Hugo, -hélas!"(p.109)

Pour apprécier cette réponse laconique,il conviendrait d'abord de la replacer dans l'ensemble des réponses fournies,qui sont loin de faire l'unanimité sur le nom de Hugo.Il conviendrait également de la replacer dans le contexte littéraire de l'époque,et de ne pas oublier à quel point le Symbolisme,qui avait nourri Gide,s'était élevé contre les grandes orgues de Hugo.Désigner Hugo,c'était déjà faire preuve d'une réelle perspicacité et d'un goût certain à l'époque où le premier prix Nobel de littérature venait de couronner Sully Prudhomme.Reste bien sûr le "hélas!".C'était une manière de regretter que Hugo se soit trop souvent laissé emporter par une poésie discursive ou grandiloquente.A la fin de sa vie,Gide s'est expliqué sur ce point et a corrigé ce jugement en ces termes:

> "Au temps de ma jeunesse ,mon esprit,soumis au conseil de nos Classiques,ne laissait pas de rester péniblement accroché par certaines outrances que je considère ,chez Hugo,comme des fautes de goût intolérables.Aujourd'hui je tiens ces indéniables scories comme la nécessaire rançon d'un génie qui préférait la gibbosité à la platitude, la difformité à la conformité banale;et mes réticences d'antan m'apparaissent,lorsqu'il m'en

souvient,un peu niaises./...//Hugo est/le plus grand assembleur d'images,manieur de sonorités et de rythmes,d'évocations et de symboles,le plus sûr maître de notre syntaxe et des formes de notre langue que la littérature française ait connu."(Préface à l'Anthologie de la poésie française,"Bibliothèque de la Pléiade",p.33)

Voilà qui devait vous permettre de réparer l'erreur commise,afin d'éviter que ne se propage une citation fausse,et d'ajouter un codicille à votre hommage à Victor Hugo." etc...

Alain GOULET

AVEZ-VOUS LU...?

"Des notes, s'écria-t-elle - ô lisez-les! C'est le plus amusant, on y voit ce que l'auteur veut dire bien mieux qu'il ne l'écrira dans la suite." (*Paludes*, p.20)

-Non, chère Angèle. Ce sont ici notes de lectures. Mais enfin, si vous y tenez...

François-Bernard MICHEL, *Le Souffle coupé. Respirer et écrire*. Gallimard, 1984.

Un livre passionnant par le regard que porte ce praticien, spécialiste de pneumologie et d'allergologie, sur le malade, sa souffrance, son symptôme, qu'il tient pour un appel au secours, une sorte de langage au-delà des forces et du langage, une parole qui cherche à se dire quand, le souffle coupé, ne fonctionne plus la parole naturelle. Il cite et adapte à son propos cette pensée de Valéry:

"Il n'y a pas de paroles pour certains états... Alors ce sont les organes dont ce n'est pas la fonction qui sont obligés de recevoir les efforts impuissants d'expression, d'expulsion." (*Cahiers*, Pléiade, II, p.362)

On voit l'application possible de cette attention du spécialiste aux signes du "mal-être".On se souviendra en tout cas des propos "égotistes" de Valéry à Gide convalescent à Biskra:

"*Mais pourquoi es-tu mal portant?Que penses-tu toi-même de ton mal.*"(L.du 16.1.94.Corr.,p.196)

Comme si l'être était le mieux placé pour expliquer ce qu'il n'observe que trop lui-même,parce qu'il l'est. Le médecin se penche alors sur des patients d'autrefois aussi célèbres que Proust,Mallarmé,Laforgue,Camus,Barthes et Gide.Il s'arrête sur les confidences de ces hommes éminents.C'est un commentaire compétent de traits biographiques généralement tenus pour inessentiels,et qui le sont largement en effet,l'oeuvre s'étant développée contre ces maux,par une sorte de distraction esthétique.Mieux encore,un "tousseur" comme Valéry a su faire de la crise respiratoire le substitut d'une parole manquante,dans les cris refoulés de la Parque.De même le spécialiste des allergies rapproche la "mémoire affective" chez Proust et la mémoire immunologique,responsable de la réaction allergique.

Dans le cas de Gide,la maladie de Biskra est étudiée avec une grande précision.Le médecin comprend la séméiologie du mal décrite dans Si le grain ne meurt... mieux que le malade.Ce qui est,en passant,la preuve la meilleure de la valeur "scientifique",pour reprendre une expression de R.Fernandez,de l'investigation poétique gidienne à partir de l'expérience de soi.C'est là un élément fondamental de son authenticité.

Chemin faisant est rencontré l'argument qui justifie l'insistante autorité avec laquelle Gide pose le problème sexuel.L'intérêt porté à la sauvegarde du désir n'a pas de justification plus pertinente que l'état d'"estrangement" dans lequel Gide se sent plongé lors de la redécouverte de la vie avec le souffle au printemps de l'oasis.Explosion suffocante et sensuelle et plénitude de l'éphémère existence!

La réflexion poursuit une écoute de l'existence tout entière située entre le premier souffle et le dernier.L'inspiration retrouve son sens véritable dans la somptuosité du premier cri,premier acte respiratoire et première parole.Le problème fondamental de la sémiotique littéraire se trouve ainsi formulé: ces auteurs,qui ont si génialement exprimé leur vision du monde,ont eu inconsciemment recours au symptôme pour dire l'indicible que cachent fatalement les mots."La langue n'est pas un vocabulaire.Elle est ce qui permet de formuler cela même que voilent les mots." Heureuse reformulation physiologique des problèmes de l'écriture et de l'ineffable.

Plus profondément encore,le symptôme est un langage nécessaire à l'ambiguité fondamentale de l'être,qui mystérieusement refuse parfois ce qu'il désire le plus,comme on l'observe chez Beethoven,Flaubert,Mallarmé,Renoir,Monet,frappés précisément dans l'organe de leur génie.Finalement cette étude renouvelle,dans une perspective pluridisciplinaire, la connaissance que l'on avait du rôle de l'auteur et de tout le physiologique dans la genèse de l'oeuvre littéraire et artistique.

Jean PETITOT-COCORDA,Les Catastrophes de la parole de Roman Jakobson à René Thom.Paris, Maloine,1985.

Ce livre fort abstrait porte sur une recherche très pointue:la formulation,grâce aux équations de la théorie des catastrophes,du passage par lequel s'opère un changement de sens dans le message.On observe le passage insensible d'un phonème à un autre et l'on en dresse la courbe.C'est rendre compte mathématiquement des bases phonétiques de la phonologie.C'est assurer les fondements pluridisciplinaires d'une étude sans dou-

te essentielle aux recherches littéraires:celle qui porte sur la parole.

Il se peut aussi que ces recherches viennent assurer la méthode d'analyse de l'oeuvre gidienne en ce qu'elle a de plus constant.On se souvient sans doute de l'étrange projet qu'évoque un des personnages en apparence les plus déshérités des Faux-Monnayeurs: Armand Vedel.Il expose à Olivier,lors de la visite de ce dernier,dans la IIIème partie du roman,ce qui suit:

"-*Je t'ai dit que je n'avais rien écrit;pourtant ces derniers jours j'avais l'idée d'un traité,que j'aurais intitulé le traité de l'insuffisance.Mais naturellement je suis insuffisant pour l'écrire./.../*

*-J'y aurais cherché,à travers toute la nature,le point limite,en deçà duquel rien n'est.Un exemple va te faire comprendre./*Suit l'exemple de l'ouvrier qui s'est fait électrocuter parce que son corps était en sueur./ *Le corps eût-il été plus sec,l'accident n'aurait pas eu lieu.Mais ajoutons la sueur goutte après goutte...Une goutte encore:ça y est. /.../Un autre:six naufragés sont recueillis dans une barque.Depuis dix jours la tempête les égare. Trois sont morts,on en a sauvé deux.Un sixième était défaillant.On espérait encore le ramener à la vie.Son organisme avait atteint le point limite.*

-Oui,je comprends,dit Olivier;une heure plus tôt on aurait pu le sauver.

-Une heure,comme tu y vas.Je suppute l'instant extrême:On peut encore...On peut encore. On ne peut plus!C'est une arête étroite sur laquelle mon esprit se promèneCette ligne de démarcation entre l'être et le non-être,je m'applique à la tracer partout.La limite de résistance... tiens,par exemple,à ce que mon père appellerait:la tentation.L'on tient encore; la corde est tendue jusqu'à se rompre,sur laquelle le démon tire...Un tout petit peu plus,la corde claque :

on est damné. Comprends-tu maintenant ? Un tout petit peu moins, le non-être. Dieu n'aurait pas créé le monde. Rien n'eût été..."La face du monde eût changé", dit Pascal. Mais il ne suffit pas de penser:"Si le nez de Cléopâtre eût été plus court."J'insiste. Je demande: plus court...de combien ? Car enfin il eût pu raccourcir un tout petit peu, n'est-ce pas ?... Gradation; gradation; puis, saut brusque...Natura non fecit saltus, la bonne blague ! Pour moi, je suis comme l'Arabe à travers le désert, qui va mourir de soif. J'atteins ce point précis, comprends-tu, où une goutte d'eau pourrait encore le sauver...ou une larme..."

(Les Faux-Monnayeurs, Romans, Pléiade, p. 1163)

Cette admirable analyse, suggestion "autodiégétique" du désespoir, d'un homme parvenu à l'extrême limite de son être, n'est pas seulement le cas de ce personnage de raté qu'est Armand. Dans son caractère dérisoire, il nous attendrirait moins qu'il ne nous révolterait. En fait, il doit son importance à ce qu'il figure le propos le plus fréquent du roman gidien. Tous se passent sur la crête qui sépare l'être du non-être, le salut de la damnation, une vision du monde traditionnelle d'une vision nouvelle et originale, rajeunie. Cette supputation de la limite constitue l'essentiel de l'aventure humaine dans les oeuvres de Gide. Aventure aux limites du nihilisme moral que celle de Michel dans L'Immoraliste, aux limites du dénuement héroïque et du renoncement chrétien que celle d'Alissa, aux limites de la folie que celle de Lafcadio, aux limites d'une destinée que le changement d'orient de Numquid et tu...? Gide y passe en effet du Christianisme au Naturisme, de Em. à M., de l'Evangile au Mythe grec, de son passé à son avenir. Aventure vraiment, et non simple création littéraire ! Les catastrophes de cette mise en scène du destin de l'homme ne sont pas chez lui arbitraires, mais calculées, "analysées", et

sans dire que les austères équations de René Thom apportent une explication des lignes retorses,des "courbes" par lesquelles Gide figure notre destin,reste qu'elles les justifient.Elles montrent bien que des lois sont en jeu dans l'existence,,et que l'expérimentation psychologique et morale de l'artiste est,dans son esthétique,l'oeuvre la moins "imaginaire",la plus pertinente qui soit.Il faut sans doute reconnaître une authentique mathématique de notre destin sous les lignes si gracieuses et pures et denses du style de Gide.

Jean-Claude COQUET,Le discours et son sujet.Essai de grammaire modale.Coll.Semiosis.Klincksieck,1984.

Pour situer le sémioticien J.-C. Coquet,rappelons son important ouvrage:Sémiotique littéraire.Contribution à l'analyse sémantique du discours.Encyclopédie Université.Mame,1973 Egalement sa récente contribution aux études valéryennes(Micromegas,Rome,Bulzoni,1983, p.135-144).

Si,plus encore que la raideur claudélienne,la rigueur valéryenne a offert un champ de manœuvre privilégié à l'analyse sémiotique,combien serions-nous attentif à la voir se mesurer avec l'infinie souplesse de la manifestation gidienne.

Pourtant Le discours et son sujet concerne tout particulièrement le texte de Gide,qui est un essentiel discours.Cette grammaire modale devrait contribuer à éclairer mieux qu'une autre le texte littéraire gidien en prise sur les modalités infinies des lecteurs(devoir,pouvoir,savoir...).Elle débarrasserait la critique de cette vieille illusion tenace,contre laquelle Gide s'élevait déjà,que le Je qui parle en ces livres serait un simple substitut de l'auteur,alors qu'il est un être de fiction construit en harmonie avec le lecteur à venir.

Pour un peu l'on dirait que ce n'est pas de Gide qu'il est question dans ses chefs-d'oeuvre,mais de problèmes à notre usage pour l'édification des valeurs sur lesquelles nous vivons,nous autres lecteurs,éternels épigones de l'écrivain.C'est d'ailleurs ce qui fait la permanente jeunesse de ces oeuvres:étant construit,le sujet s'emplit à neuf à chaque page de la ferveuravec laquelle nous le reconstruisons.

Cette sémiotique littéraire commence par formaliser le "méta-vouloir",càd.tout ce qui,dans la vie de l'auteur,conditionne son oeuvre.Puis elle analyse avec la plus grande rigueur logique l'identité du sujet.Tout n'est pas aussi simple que l'élégant "codage" du style le donne à lire.D'abord,toute affirmation se double d'une assertion.Puis cette identité,que le lecteur croit saisir comme un bloc d'évidence avec le nom du personnage,se cherche en vérité dans le jeu des oppositions qu'implique toute assertion et que figure le carré de l'identité pour les grandes catégories des verbes descriptifs:être,avoir,faire...

Je suis tout — Je ne suis rien
Je suis quelqu'un qui — Je suis quelqu'un qui ne...pas...

Figuration qui ne laissera pas indifférent le lecteur des Nourritures terrestres:"*La nécessité de l'option me fut toujours intolérable;choisir ne m'apparaissait non tant élire que repousser ce que je n'élisais pas.*"On se souvient aussi de l'"état de dialogue". Non que ceci représente cela,mais l'oeuvre de Gide semble tendre la main au sémioticien,qui la confirme dans son assertion du moi gidien.

L'introduction des modalités(les grandes catégories sémantiqes du vouloir,pouvoir,savoir,devoir...) conduit à un second carré qu'affinent les suites modales.L'identité en procès y est prise en compte.

Bref,car un tel livre est trop dense pour être résumé,le sémioticien établit avec rigueur l'épure de l'identité du sujet.Il ne cherche pas à dire ce qu'est le sujet(Comment pourrait-il,s'il est vrai que celui-ci n'est qu'une forme linguistque en attente de son contenu?),mais à le décrire en sa forme.On songe alors à cette déclaration bien connue de l'auteur de L'Immoraliste:

"Au demeurant,je n'ai cherché de rien prouver,mais de bien peindre et d'éclairer bien ma peinture."

La sémiotique vise à poser les cadres logiques d'une étude scientifique du sujet littéraire.Son entreprise se fonde sur l'apport de l'épistémologie(B.d'Espagnat,René Thom),philosophie(Nietzsche,Bachelard),linguistique(E.Benvéniste,A.-J. Greimas).Elle est illustrée par l'analyse de textes de Claudel,Camus,Giono,Nerval, Duras,Rimbaud... Pour 1985,est annoncé un tome II,consacré à La Ville,de Claudel.Gide n'est jamais cité.On comprend un peu que le sémioticien se défie de cette oeuvre retorse.Mais la recherche gidienne voit s'ouvrir là un beau champ d'invesigations fécondes et neuves.

LITTERATURE,n°57:Logiques de la représentation.Larousse,février 1985.

Ce numéro important de Littérature présente surtout les recherches de l'Institut Porter de Poétique et Sémiotique(Tel-Aviv).Il repoe le problème de la représentation et tente de formaliser tout ce qui,dans l'oeuvre littéraire,relève de la mimesis(réalisme,nature,sincérité).Il montre comment ces "réalités" premières,sur lesquelles l'oeuvre fonde son message,sont en vérité construites.De là à penser que Gide est peut-être moins "sincère"qu'il ne le croit,et que la fameuse "nature" n'est peut-êre,pour parodier une Pensée célèbre,qu'une

première habitude...Voilà qui doit permettre de saisir les faits littéraires dans leur textualité.

A cet effet le premier article:Présentation et représentation de la fiction littéraire,explique le fonctionnement de la "Sémantique intégrative".Il s'agit d'une technique d'analyse des textes considérant ces derniers comme des systèmes de signification dans lesquels rien n'est qui ne soit codé par l'ensemble signifiant.L'oeuvre littéraire est "un Champ de Référence Interne (CRI)-un réseau entier de référents-que les propositions contribuent à construire,tout en s'y référant en même temps". L'étude de ce champ permet d'analyser et de juger la valeur de vérité des propositions.Tout se passe comme dans les situations réelles soumises à enquête,sauf qu'il ne saurait y être question de recourir au hors-texte.L'utilisation de cette méthode offre le double avantage de créer un lien direct entre le monde du livre et l'analyse du langage,et de rendre superflue l'existence réelle des objets et personnages.

L'analyse renvoie également aux Champs de Référence Externes(CRE),qui incluent tous les champs de référence extérieurs au texte:"le monde réel dans l'espace et dans le temps l'histoire,une philosophie,des idéologies,des conceptions de la nature humaine,d'autres textes."

Cette base référentielle complète place le début du livre dans la suite directe de ses constituants.Entre ces plans parallèles s'établissent des transferts.Il y a donc modelage du C.R.interne sur l'extérieur,et représentation du monde extérieur par le champ interne.Un savoir sur le monde est ainsi nécessaire pour donner un sens à un ouvrage de fiction.Une voie semble ouverte vers l'intégration du hors-texte dans l'oeuvre littéraire.

Le "naturel" et le "conventionnel" dans la critique et la théorie dégage les acceptions des mots "nature" et "convention"et constate,dans la critique actuelle,une réhabilitation du conventionnel et une remise en cause

du naturel."Le naturel est le produit du culturel.On est proche ici des Mythologies de Barthes,où tous les effets de naturel sont présentés comme des produits typiques d'une culture spécifique-à savoir la culture bourgeoise."Ce conventionnalisme radical est remis en cause:"le réalisme artistique exige,pour être analysé à bon escient,la prise en considération des croyances du récepteur quant à l'objet représenté.Il en va là du concret et non du référentiel.La vraisemblance ne peut être établie qu'à l'aide des croyances du lecteur au sujet de la réalité dépeinte.." De même le naturel est la tentative d'adapter toute représentation à la réalité telle qu'on croit la voir ou la vivre.Il doit être élaboré en fonction d'une norme qui ne dérive pas d'un système de conventions artistiques ou littéraires.Ce qui prime,c'est que les réalisations artistiques qu'autorise un système de conventions donné soient évaluées en fonction d'une norme qui n'en est pas le produit... Le comportment le plus naturel n'est pas celui qui se conforme aux conventions traditionnelles,mais à la conduite la plus appropriée,dans une situation donnée,à un but bien défini."

Ajoutons qu'ainsi,dans le cas de Gide,la référence à la nature mérite d'être tenue pour sincère,bien que nature et sincérité soient des notions arbitraires,exprimées dans un ouvrage,Corydon,passablement conventionnel.

Les règles d'insertion des "réalèmes" dans la narration. Parti du caractère conventionnel des informations sur le réel dans une culture donnée,l'auteur se propose d'édifier ce "répertoire des realia ou-en bref et pour plus de commodité et de clarté-des"réalèmes" dans le texte littéraire."

Leur origine est variée et n'est jamais remise en cause:dans le passé,les classes dirigeantes;de nos jours,média et vedettes de la critique,idéologies,ta-

bous et prohibitions.Les textes publicitaires obéissent à des répertoires de réalèmes."On peut alors soutenir que dans une culture donnée,il existe un répertoire des siuations possibles susceptibles d'être narrées ou décrites.La traduction doit en tenir compte en passant d'une culture à l'autre.

Ces répertoires sont compatibles avec la fiction littéraire,mais ils la débordent.Ils peuvent être subvertis par le contexte,adaptés au caractère des personnages,recevoir une motivation psychologique.Ils tendent en s'usant à assumer des fonctions secondaires,ce qui aboutit à la réduction graduelle de leur pouvoir référentiel.Ils peuvent constituer des facteurs d'organisation textuelle,"contribuant à la démarcation des segments ,à l'enchaînement et à d'autres procédures de cohésion textuelle".

Le jeu des contraintes qui pèsent sur eux apparaît bien dans les phrases accompagnant les répliques.Très conventionnelles,ces dernières sont perçues comme naturelles dans le cadre de la situation narrée. Les "accompagnateurs" de répliques ne sont là souvent que pour combler un vide de la représentation ou de la composition.

Il semble que l'étude systématique des "réalèmes" du texte gidien n'ait jamais été faite.Elle permettrait de préciser la part du réel et du conventionnel dans l'authenticité gidienne.

Deutsch-französische Gespräche.1920-1950. Correspondance de Ernst-Robert Curtius avec André Gide,Charles Du Bos et Valery Larbaud.. Ed.par H.et J.M.Dieckmann.Frankfurt am Main, Klostermann,1980.(Das Abendland-Neue Folge II)

Le tout récent colloque de Nanterre :Trois écri-

vains français et l'Allemagne:Gide,Péguy,Rivière est une raison de plus de relire ces Entretiens franco-allemands qui constituent à eux seuls un prestigieux colloque autour d'un grand Européen et de trois écrivains français(et même davantage si l'on compte les échanges plus brefs avec Valéry,Proust,Spender,Desjardins,Anne Heurgon,Schlumberger).Dialogues héroïques,en des temps difficiles à vivre!

E.-R. Curtius confond par son activité,débordante.Ses premiers rapports avec Gide visent à établir des contacts avec les milieux de Paris,la NRF.,avec Pontigny,avec tous ceux qui oeuvrent pour un développement des rapports intellectuels européens.De même il est un excellent introducteur auprès des traducteurs,éditeurs,critiques et du public allemands.Avec Gide du moins,il s'en tient aux questions culturelles(On s'étonne bien un peu que certains problèmes cruciaux ne soient jamais abordés).Le ton a été donné dès le début.à la fin de la première guerre mondiale.Qui a eu tort?Bien vaine question:dans tout conflit,il y a deux victimes.La réserve est sans doute la condition de la paix.En revanche,quelle cure d'humanisme font ces deux grands esprits,Curtius avec un certain mysticisme chrétien,mais avec une approbation passionnée de chaque production nouvelle de Gide, jusqu'à ce supplément de Robert,à lui-même dédié.

L'échange avec Curtius est un des plus significatifs de toute la correspondance de Gide.Avec Valéry:la crise des valeurs symbolistes.Avec Jammes et Claudel:la crise religieuse.Avec R.Martin du Gard,la crise du roman...La Correspondance avec Curtius sculpte un monument à l'esprit nouveau:l'esprit européen.Curtius,interlocuteur exceptionnel,grand ami de la France à travers l'Europe,et d'une grande dignité,créateur exubérant,des Pionniers littéraires de la France nouvelle(1919) à Littérature européenne et Moyen-Age latin(1947).Gide déplore l'incompréhension de l'étranger,imputable à l'éducation.Ces deux éminents esprits ne s'égarent pas en des jeux intellectu-

els,mais s'engagent en faveur des valeurs nouvelles de l'Europe.A Gide en butte aux attaques,Curtius écrit: "Le triomphe définitif de la NRF. serait un événement très important de la "politique intellectuelle" de la France et de l'Europe.Car justement pour les questions de cosmopolitisme littéraire/.../il faudrait que nous autres nous puissions faire accepter l'attitude de la NRF.-et partant,la vôtre,sous tous les rapports-comme l'image authentique de la France et de la meilleure France."Il assume un rôle d'intermédiaire intellectuel entre nos deux pays.Dans une de ses lettres en allemand,il dit son espérance:"J'ai le sentiment qu'une époque nouvelle se lève-une ère de la raison européenne et du bon usage.La NRF. peut et doit sous votre influence y jouer un rôle déterminant-elle deviendra un salon où les "honnêtes gens" d'Europe se rencontrent." Moins romantique et plus politique sans doute apparaît Gide quand son correspondant sollicite son adhésion à la Société Nietzsche,"qui se propose de réunir les "bons Européens" éminents de tous les pays":

"Il est naturel,il est juste,que les représentants de la culture occidentale se rangent sous les auspices de Nietzsche/.../;mais ce comité ne prendra sa pleine signification et sa réelle importance que s'il s'occupe également des grands représentants d'autres nationalités/.../,que s'il travaille à l'établissement et à l'affirmation d'un esprit occidental-et non plus allemand,que français ou qu'anglais."

Un rempart européen autour d'une grande pensée en péril. (Et l'on n'était qu'en 1922 !)

Gide trouve en Curtius,critique d'une rare finesse et d'une culture sans bornes,le témoin le plus fin sans doute de son art.Sur le Journal,il a un jugement qui touche à l'essentiel,quand il y reconnaît l'oeuvre d'un nerveux,affligé périodiquement de breackdowns et

rebondissant le plus gaillardement du monde.Il ajoute: *"Je suis électrisé par votre Journal 1939-1942./.../Ce Journal est un admirable stimulant."*

Parmi les derniers échanges,la question religieuse, où la réserve exemplaire du chrétien qu'est Curtius sur la pensée de Gide provoque une ultime précision:

"/.../prochainement j'espère pouvoir vous envoyer le volume dernier de mon Journal.Je crois bien que je ne rouvrirai pas celui-ci:sujet épuisé.Mais avant de le fermer pour toujours,j'ai cru bon d'y établir plus nettement que je n'avais fait jusqu'alors ma position, dans une sorte de profession de foi(ou le contraire) qui ne permît plus l'incertitude sur mon "Credo"."

Admirable correspondance,à travers deux grandes guerres et une paix chargée d'éclairs,de deux de ces esprits éminents qui,en un demi-siècle,firent l'Europe.

D.M.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

TRADUCTION

André Gide, Stirb und Werde. Übertragung von Ferdinand Hardekopf. München: Deutscher Taschenbuch Verlag, 1985, (Coll. de poche "DTV" n° 10388). Vol. br., 18 x 10,5 cm, 295 pp., DM 9,80.
/Second tirage, identique au premier (paru en juillet 1965), de cette édition en coll. de poche de Si le grain ne meurt, ach. d'imprimer en mars 1985, qui porte le tirage de 17 à 25 000 ex.; couv. ill. par Célestino Platti, légèrement différente de celle de 1965. Cf. n°37 de notre "Inventaire des Traductions"./

C.M.

ARTICLES

Peter Schnyder, "Gide face à Barrès", Orbis Litterarum, 1985, t. XL, pp. 33-43.

Michel Contat, "Le Journal de Gide sous l'éclairage de la phénoménologie". Le Monde, 10 mai 1985, p. 20.
/sur L'écriture du "Journal" /

LIVRES

Josette Borras Dunand, El tiempo en André Gide, Salamanca. Ediciones Universidad de Salamanca, 1984 (LVIII-344 p. et 1 illustr.)/reprographie de la dactyl./

A.G.

Album Gide. Iconographie choisie par Philippe Clerc. Texte de Maurice Nadeau. 256 pp., 311 ill./24ème album de la série, pour la 28ème quinzaine de la Pléiade, 22 mai-8 juin 1985/

Journal de l'Abbé Mugnier(1879-1939).Texte établi par Marcel Billot,préface de Ghislain de Diesbach,notes de Jean d'Hendecourt.Paris:Mercure de France,1985, coll."Le Temps retrouvé",n° XLIII.Vol.br.,20,5 x 14 cm,647 p.,135 F.(ISBN 2.7152.1352.2)
/A l'index,plus de 30 renvois au nom de Gide.Mais les notes de l'abbé,prises au cours de soixante années de dîners en ville,sont à manier avec circonspection;à côté de lui,Léautaud avait une exigence de vérité quasi universitaire.../

Alain Goulet,FICTIONS GIDIENNES ET VIE SOCIALE.Représentations,interprétations et fonctions de la vie sociale dans l'oeuvre d'André Gide(1910-1925)
A.N.R.T. UNIVERSITE DE LILLE III.Lille THESES ISSN 0294 1767.
/la thèse d'A.Goulet disponible sur microfiches/

COMPTES RENDUS
A.Goulet,Giovanni papini juge d'André Gide,Centre d'Etudes Gidiennes,Univ.Lyon II,1982
par Luigi Tundo,in:Litteratura Francese Contemporanea: BERENICE ,fasc.n°11,luglio 1984,p.140-1.

MEMOIRE DE MAITRISE

Raphaël SAFOU,André Gide et la question coloniale à travers son "Voyage au Congo".Mémoire de Maîtrise de Lettres Modernes(Dir.:Prof.Geraldi Leroy).Université d'Orléans,1984.Un vol. dactyl.,21 x 29,7 cm,VI-144 pp.
/Un compte rendu de ce travail paraîtra dans notre rubrique "Gide et la Recherche universitaire"./

Correspondance
La Correspondance Gide-Mauriac,Cahier André Gide n°2 a été rééditée par les Editions Gallimard,avril 1985.

Echo des ondes...

Nous recevons de M.Bernard MARTINEAU,notre abonné, que nous remercions vivement,la transcription suivante d'une émission en partie consacrée à André Gide:

Rediffusion sur France-Culture le 26 mars 1985 dans le cadre de l'émission Subjectif:Séquence Rétro:"MILHAUD EVOQUANT GIDE"en décembre 1970.

Darius Milhaud:

Ma première rencontre avec André Gide remonte il y a très longtemps,vers 1913,quand j'avais fini d'écrire Alissa.Je lui ai envoyé un petit mot;il m'a donné un rendez-vous;je suis allé lui jouer à la Villa Montmorency.Et à partir de ce moment-là,nous avons continué à nous voir de temps en temps,et surtout au début de la guerre,quand il s'occupait du Foyer Franco-Belge. Moi,je n'étais pas mobilisé à cause de ma mauvaise santé,et étant allé le voir là,il m'a dit:Pourquoi ne travaillez-vous pas avec nous ?

Alors ,j'ai passé un an et demi au Foyer Franco-Belge,où je l'ai vu quotidiennement,mais toujours au milieu d'une foule de gens comme dans tous ces machins-là.Mais il venait quelquefois dîner à la maison,et j'étais très intrigué par ses Notes sur Chopin qui n'avaient pas encore paru.Il a fait quelques difficultés, mais il a fini par me les apporter et me les lire.Moi, j'ai trouvé ça merveilleux,et je fus content quand il les publia.

Ensuite,je lui ai parlé de l'Enfant Prodigue.Il m'a dit qu'il était d'accord,et je l'ai écrit au Brésil.

J'ai reçu plusieurs lettres de lui,très belles d'ailleurs,quand j'étais à Rio;au retour je l'ai revu quel-

ques fois.Oh ! vous savez,à ce moment,la vie nous sépare.Il voyage beaucoup,moi aussi.Enfin ,tout de même,la dernière fois que je l'ai vu,c'est après la seconde guerre;il est venu un jour m'apporter sa correspondance avec Claudel,je crois.

Claude Samuel:
Est-ce qu'on pourrait faire un parallèle,uniquement sur le plan du goût musical,entre Claudel et Gide ?

Darius Milhaud:
Claudel suivait mon travail avec beaucoup de pertinence;souvent il me donnait des suggestions intéressantes.Gide,lui,ce serait tout de même:tout ce qu'il aimait en musique était greffé autour de Chopin.

Claude Samuel:
Finalement,lorsqu'on lit le Journal de Gide,préoccupé sur le plan artistique,et notamment littéraire par beaucoup de nouveautés,on voit que sur le plan musical il a des goûts excessivement traditionnels.

Darius Milhaud:
Oui,je n'ai jamais pu l'entendre jouer du piano; il était d'une timidité extraordinaire.Il paraît qu'à Cuverville,s'il sentait quelqu'un dans la maison,il s'arrêtait.

Claude Samuel:
Je voudrais,pour conclure,que vous nous parliez peut-être du Gide que vous avez connu,mais sur le plan humain,puisque vous avez eu à l'époque de la guerre des rapports assez suivis avec lui.

Darius Milhaud:
Humain extraordinaire,par la façon dont,à son bureau,il intervenait quand il voyait le cas de tous ces réfugiés de Belgique ou du Nord de la France;la manière dont il est arrivé à leur distribuer des secours avec de l'argent américain surtout;et le ton dont il parlait d'eux,et dont il parlait avec eux.

Cinéma...

PRESENCE D'ANDRE GIDE

Toujours présent,et bien présent,André Gide ! Preuve en est que pour la projection du film de Marc Allégret,le 15 mars dernier,la salle était comble.Bien campé dans de confortables fauteuils, le public se composait aussi bien de jeunes gens que de personnes plus âgées,d'anciens membres de l'A.A.A.G. que de nouveaux,tous réunis dans le désir de voir revivre André Gide,presque en chair et en os.

Pour commencer la soirée,une surprise était réservée à nos membres:l'extrait du film de Nicole Védrès La Vie commence demain(1949),où Gide accorde une interview à Jean-Pierre Aumont. Malgré un certain apprêt de la mise en scène qui peut faire sourire aujourd'hui,le charme et le sourire de Jean-Pierre Aumont réussissent à rendre cette séquence beaucoup plus naturelle.On croirait aussi que Gide,tout à l'amusement que lui procure le "dictaphone" finit par oublier la présence de la caméra.Après ce court extrait-qui nous fait regretter de ne pas voir le film dans son intégralité- nous avions un invité de marque:Jean-Pierre Aumont lui-même qui avait eu la gentillesse de se déplacer.Avec humour et simplicité,il nous raconte sa première rencontre avec André Gide:on cherchait, pour ce qui sera Le Lac aux dames,un jeune homme

pour un rôle.Jean-Pierre Aumont se présente,et à son plus grand étonnement,on lui demande de se déshabiller! Il ne savait pas que le rôle était celui d'un maître-nageur,et il fallait bien juger du gabarit. Marc Allégret et son collaborateur font une moue désapprobatrice,trouvant le garçon peu épais,mais une troisième personne,calée dans un fauteuil,intervient:"Mais non,après un mois d'exercices,il se sera fait des muscles et il sera parfait." C'était ...André Gide,et le maître-nageur sera un des premiers grands rôles de Jean-Pierre Aumont.La situation ne manquait évidemment pas de piquant,car le caleçon n'est en général pas la tenue que l'on adopte pour faire connaissance avec un grand écrivain;et tant mieux si Jean-Pierre Aumont a pu en éprouver de la gêne,car son témoignage aujourd'hui n'est rien moins que pittoresque.

Que le tournage du film se soit étalé sur deux ans (1949-début 1951) présente pour nous un gros avantage: nous n'avons pas de Gide que l'image d'un vieux vieillard,mais aussi celle d'un vieillard jeune.Pour Marc Allégret,il y a bien sûr un profit tout technique:les premières images montrent l'enterrement de Gide,puis après cette triste évocation,par flash-back,sa vie est retracée de son début jusqu'à sa fin.Outre la valeur inestimable de ce documentaire,il faut une fois pour toutes dire les qualités cinématographiques réelles du film,qu'on oublie trop souvent de louer.Certes,il y a un"héros",qui est notre grand homme,mais aussi un grand réalisateur qui est Marc Allégret.

Il faudrait revoir plusieurs fois le film pour s'en imprégner et le bien dire,ou le redire plutôt.Aussi n'est-ce que quelques impressions que j'en garde,toutes personnelles et subjectives,mais non pas fugitives. Que Cuverville était beau! La vue d'avion que l'on nous montre éclaire bien des pages de Gide,que l'on ne peut

plus guère comprendre aujourd'hui,maintenant que Cuverville est hélas devenu ce qu'il est.Comme le château est beau au milieu de ce carré de forêt,qui littéralement lui sert de rempart et de forteresse.Il sent le refuge,l'asile et l'abri,l'isolement aussi,et l'épanouissement pourtant.On comprend combien Madeleine devait s'y trouver bien,et réellement chez elle.C'est un petit domaine qu'il faut gérer et faire vivre,et je perçois pourquoi Gide pouvait s'y sentir à la fois serein et intrus.Les autres paysages que nous présente la caméra sont au contraire très ouverts;c'est le creux douillet et sinueux où s'installe La Roque,avec ses bois et ses prairies qui alternent à la débandade; c'est la garrigue d'Uzès avec ses chemins fuyants,ou encore Cabris avec ses vues splendides sous le soleil. Il y a vraiment deux sortes de paysages:le paysage de Madeleine,chaleur et sécurité;les paysages d'André, charmants et désordonnés.

Même si la fameuse séquence où la caméra nous fait visiter une large partie du Vaneau a été supprimée dans la copie dont nous disposions,nous avons tout de même un bel aperçu de ce désordre.Sans mentir on se croirait plus volontiers chez son concierge que chez un Prix Nobel(ou tout au moins l'idée que l'on peut s'en faire).Dans un coin,le petit lavabo,genre "chambre d'hôtel meublé" sur lequel on ne serait pas surpris de voir un blaireau ou une brosse à dents;sur la table un cendrier qui déborde à côté du paquet de "Camel" et de la grande tasse de café.Mais rien de bohème dans tout cela;c'est simplement un appartement qui vit, qui respire et l'on ne peut que se réjouir du fait que Marc Allégret n'ait pas cherché à ranger un peu,avant les prises de vue.Il n'y serait de toute façon pas parvenu...Imposible de garder un cendrier propre tant Gide -et tous ses amis d'ailleurs-sont incapables de tourner sans une cigarette à la main ou à la bouche:Roger Martin

du Gard à Bellême,la Petite Dame ou Elisabeth à Cabis,Schlumberger au Vaneau,Gide partout...et c'est irrésistible pour un spectateur fumeur,comme moi, obligé de s'abstenir.

Mais que l'on n'imagine pas un désordre sale. C'est un désorde au contraire sympathique.Désordre ne signifie pas forcément négligence et nous le voyons bien chez Gide dans sa manière de se tenir et de s'habiller.J'aime qu'il lui soit impossible de se tenir droit dans un fauteuil ou sur une chaise. Il faut à chaque siège qu'il se penche,s'incline,se courbe,qu'il prenne la forme.De côté,de travers,de biais,il faut qu'il adhère aux choses.Négligé dans sa tenu ? Que nenni:il préfère un soyeux foulard autour du cou à une cravate qui l'étrangle,un beau tweed chaud à un veston étriqué qui le serre aux épaules ,une cape qui le protège bien du vent à un pardessus qui le sangle,un chapeau modelé à la forme de son crâne à un couvre-chef bétonné.C'est le côté "chat" de Gide:il faut qu'il tourne en rond,se retourne, palpe,tâte ,triture,jusqu'à ce que vraiment il trouve sa place,qu'il se coule dans ses vêtements comme dans un moule.C'est cela le confort:simplicité,qualité,aisance.

La gêne ou l'apprêt,en revanche,sont sensibles dans la diction de Gide.Outre les nombreux textes dits par Jean Desailly,Gide en lit lui-même quelques-uns:"Avant d'quitterrr r'Uzès..."Mais n'oublions pas que nous entendons là un vieil homme,assez précieux et qui l'a toujours un peu été,dont les tics de langage se sont accentués avec l'âge.Timidité sans doute et surtout incapacité à être vraiment naturel devant une caméra.Mais devant un micro,c'est encore pire(rappelons-nous les Entretiens avec Amrouche !!).C'est peut-être à cause de cela que la célèbre séquence "la leçon de piano" me paraît si longue.Elle ne man-

que certes pas d'intérêt mais la petite Annick Morice a dû beaucoup souffrir,car finalement tout ce que Gide veut bien lui dire sur Chopin,même pour l'époque, n'a rien de si terriblement révolutionnaire,d'aussi nouveau,qu'il le laisse entendre.Mais c'est là un autre sujet...

Une merveilleuse séquence rachète l'autre:Gide grand-père .Tout à coup la voix devient moins affectée,presque naturelle,et nous devinons combien il devait être un compagnon agréable.Non seulement ses petis enfants Nicolas et Isabelle sont adorables, mais il sait leur parler à merveille,jouer avec eux et les faire participer au jeu. Il y a là un Gide dont on parle trop peu.Foin de l'individualiste,de l'égoïste,du pédéraste ! Voilà un excellent homme, capable d'esprit familial et de tendresse,de sympathie et d'amour.

Je veux garder cette image de Gide aux Français, durant la répétition des Caves:attentif et sans pose,écrivain et humain.Et à côté je mettrai cette autre image de Gide,à Torri del Benaco,pensif en regardant l'eau.Ce qui frappe le plus dans ce visage d'un homme qui va bientôt s'éteindre,c'est qu'une fois ôtées l'attention soutenue et la dureté des lunettes,une fois ôtés la malice et le clin d'oeil du chapeau,il en émane tant de douceur et de sérénité.

Bernard METAYER

Remerciements.

Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidé à préparer cette projection: MM.Rieupeyrou et Pinel et Mme.Haas,de la Cinémathèque française;M.Borger, de "Variety New-York";Mmes.A.-M. Drouin et D.Rosch

pour le prêt des documents exposés à l'entrée;M.Rubin,pour la séquence " Gide " de La Vie commence demain; J.-P. Aumont,bien sûr,qui a spontanément accepté de venir quand je le lui ai demandé;et surtout M.Pierre Braunberger,producteur du film,sans qui cette soirée n'aurait pas pu avoir lieu;enfin tous mes amis qui m'ont rendu tant de services.

Rappelons que la copie que M.Braunberger avait généreusement mise à notre disposition est celle qui fut présentée au Festival de Venise en 1951,et la seule actuellement disponible,semble-t-il.Espérons que l'on retrouvera un jour la version intégrale du film(perdue ou volée) qui est deux fois plus longue.

B.M.

que certes pas d'intérêt mais la petite Annick Morice a dû beaucoup souffrir,car finalement tout ce que Gide veut bien lui dire sur Chopin,même pour l'époque, n'a rien de si terriblement révolutionnaire,d'aussi nouveau,qu'il le laisse entendre.Mais c'est là un autre sujet...

Une merveilleuse séquence rachète l'autre:Gide grand-père .Tout à coup la voix devient moins affectée,presque naturelle,et nous devinons combien il devait être un compagnon agréable.Non seulement ses petis enfants Nicolas et Isabelle sont adorables, mais il sait leur parler à merveille,jouer avec eux et les faire participer au jeu. Il y a là un Gide dont on parle trop peu.Foin de l'individualiste,de l'égoïste,du pédéraste ! Voilà un excellent homme, capable d'esprit familial et de tendresse,de sympathie et d'amour.

Je veux garder cette image de Gide aux Français, durant la répétition des Caves:attentif et sans pose,écrivain et humain.Et à côté je mettrai cette autre image de Gide,à Torri del Benaco,pensif en regardant l'eau.Ce qui frappe le plus dans ce visage d'un homme qui va bientôt s'éteindre,c'est qu'une fois ôtées l'attention soutenue et la dureté des lunettes,une fois ôtés la malice et le clin d'oeil du chapeau,il en émane tant de douceur et de sérénité.

Bernard METAYER

Remerciements.
Je tiens à remercier tous ceux qui m'ont aidé à préparer cette projection: MM.Rieupeyrou et Pinel et Mme.Haas,de la Cinémathèque française;M.Borger, de "Variety New-York";Mmes.A.-M. Drouin et D.Rosch

pour le prêt des documents exposés à l'entrée;M.Rubin,pour la séquence " Gide " de La Vie commence demain; J.-P. Aumont,bien sûr,qui a spontanément accepté de venir quand je le lui ai demandé;et surtout M.Pierre Braunberger,producteur du film,sans qui cette soirée n'aurait pas pu avoir lieu;enfin tous mes amis qui m'ont rendu tant de services.

Rappelons que la copie que M.Braunberger avait généreusement mise à notre disposition est celle qui fut présentée au Festival de Venise en 1951,et la seule actuellement disponible,semble-t-il.Espérons que l'on retrouvera un jour la version intégrale du film(perdue ou volée) qui est deux fois plus longue.

B.M.

Colloques...

AUTOUR D'ANDRE GIDE

par
Henri HEINEMANN

André Gide:Le Contemporain capital.C'est ainsi que se définissait le récent colloque en Sorbonne et à la Cité Universitaire de Paris,qui s'est déroulé à la mi-janvier,sous la présidence d'honneur de René Etiemble,le tout animé par Robert Mallet.Outre les communications fort intéressantes de professeurs venus de pays lointains et témoignant de l'actualité d'André Gide parmi les jeunes,il a été hautement instructif de demander à diverses personnalités ce qu'avait représenté Gide dans leur existence.Pour Jacques Brenner,l'auteur des "Lumières de Paris",il existe une filiation indiscutable entre Gide et les étudiants en révolte de mai 1968...,mais ceux-ci l'ignoraient! C'est à 17 ans que Brenner a découvert Gide,par la lecture de "Si le grain ne meurt". Très émouvante l'intervention de : Michel Drouin,petit-neveu de Gide.N'ayant connu Gide que pendant deux ans,il l'a découvert ensuite par la musique,car son professeur avait été marqué par sa rencontre avec Gide.Michel Drouin,lui,avait été envoûté par les "Notes sur Chopin".Puis comment chasser de son oreille ce conseil du vieillard,l'écoutant interpréter un morceau,qui lui redisait:"Tu sais,mon petit,c'est un "nocturne".

Roger Vrigny-avec ce côté débraillé,journaliste en vadrouille qu'on lui connaît- a trouvé en Gide lorsqu'il avait seize ans,une morale de l'effort,le fameux "suivre sa pente,mais pourvu que ce soit en montant". Leur première,et unique rencontre se raconte d'ailleurs comme une histoire savoureuse.Au rez-de-chaussée du"Figaro"se trouvent nez à nez le vieillard illustre et l'auteur rougissant d'un premier roman.Le vieillard ,qui ne connaît pas Vrigny,insiste pour que les deux prennent l'ascenseur:"Si,si! Montons ensemble."Le jeune homme tente une manoeuvre maladroite pour s'effacer,l'autre le pousse: "Passez le premier,ce sera plus simple!" En haut,l'écrivain tout neuf s'assoit sur une banquette;au fond du couloir,Gide pénètre chez Pierre Brisson,le directeur,qui ressort aussitôt,demandant qui est monté avec son visiteur.Vrigny,gelé,se tait.Brisson rentre, ressort:"M.Gide veut absolument savoir qui... etc...etc...Bref,Vrigny ne répondit pas et... la rencontre n'eût jamais lieu.

Quant à celle de Gide avec Robert Mallet, ce dernier la relate avec humour aussi.On avait rapporté les termes d'un discours fait par Gide devant les étudiants de Moscou et en substance ceci:"Etudiants soviétiques,je vois enfin que j'ai été compris..." Puis ce fut le fameux "Retour de l'U.R.S.S." Mallet y alla l'année suivante,et y vit ce que l'autre avait vu,et en tira les mêmes leçons.D'où, rentré en France un manifeste rédigé avec quelques camarades,du genre:"Monsieur Gide, nous vous avions compris avant!"A leur grande surprise,Gide les reçut.Ainsi s'amorça entre

l'écrivain et Robert Mallet une relation qui eut des prolongements littéraires,non sans tribulations.Lorsque Gide s'avisa de publier ses "Feuillets d'Automne",il y avait inséré des passages réputés scabreux,tel celui décrivant ses relations avec des gamins du Caire.Sollicité de donner son avis,Mallet s'inqiéta de la parution desdits passages,ce qui déclencha une épouvantable colère de l'auteur.Ce sont de tels passages,dit-il,que justement il se devait d'imposer.

Ce que Gide a démontré en permanence, c'est qu'il est impossible de détacher le corps de l'âme;il a imposé la vision d'un être global qui s'engage,même à rebrousse-poil du qu'en dira-t-on,même et surtout, en dérangeant.L'idée que l'oeuvre d'art doit être dérangeante,reçue maintenant comme un poncif,ne courait guère les rues et les salons à l'aube de notre siècle:quand Gide l'a proclamée,il prêchait en solitaire.C'est en cela qu'il a été et demeure un contemporain capital.

Un des temps forts de ce colloque,l'un des plus émouvants à mon gré,ce fut le témoignage apporté par Jacques Drouin,neveu de Gide,qui reste l'un des derniers à avoir vécu dans son intimité.

"Il portait sur nous,enfants qu'il retrouvait à Cuverville,son regard chinois.Nous admirions ses souliers impeccablement cirés,ce veston à poils : de chameau dans lequel on le sentait bien dans sa peau.Il montrait la plus grande attention aux moindres changements intervenus dans les bacs à fleurs.A l'heure du petit déjeuner,l'Oncle André croquait voracement des tartines grillées qui lui étaient

servies par les petites bonnes luxembourgeoises...

Que de fois,l'après-midi,avons-nous écouté les exercices de piano auxquels il se livrait avec une application exigeante qui le faisait grogner lorsqu'il reprenait certains passages;jamais je n'ai entendu jouer Chopin si merveilleusement,et même par les plus talentueux...S'il lui arrivait de préférer la sieste dans sa chambre monacale située à l'angle ouest de la demeure,alors,tout bruit de vaisselle était interdit !

Le dimanche,il jouait au tennis avec nous,vêtu d'un vieux pantalon retroussé laissant à nu ses mollets musclés,et chaussé d'espadrilles.

Au fur et à mesure,des souvenirs resurgissent.Tenez,j'avais quatre ou cinq ans,et je revois-avant 1914,donc-sous l'orage menaçant,une cavalcade d'hommes en tenue de bain à rayures,Gide,Ghéon,Copeau,Schlumberger,mon père Marcel Drouin,spectacle peu ordinaire assurément.Tout cela s'est terminé par une douche en plein air:un seau d'eau chaude placé au-dessus d'eux et déversé à tour de rôle, provoquant plaisir et grognements,tandis que tonnait l'orage.Autre souvenir,celui de l'automne 1928,où j'étais resté seul auprès de l'Oncle André et de Tante Madeleine;il y avait des chats siamois dans un panier d'osier.Durant les soirées très familiales,il nous faisait de nombreuses lectures à haute voix,en respectant soigneusement les silences...

Encore des réminiscences,certes désor-

données:Gide actionnant devant nous une montgolfière,ou jouant au croquet;Madeleine tirant fort bien à la carabine,ce à quoi lui répugnait...S'il pleuvait,nous nous régalions des trésors de lecture que notre oncle nous réservait:Stevenson,Kipling.A l'occasion,avec force conseils sur l'art de tourner soigneusement les pages,il nous autorisait à lire "L'Illustration" si bien que demeurent présentes à mon esprit des fresques de guerre coloniales,ou bien d'accidents gigantesques,tel l'incendie de l'Opéra.

Puis,je le vois,curieux des premiers balbutiements de la radio,traitant avec désinvolture les deux boutons qui,à l'époque,permettaient de régler les imposants récepteurs.Un jour,Tante Madeleine lui a dit: "Cher,ne crains-tu pas de démoraliser(sic!) le poste en le tripotant ainsi?" Une des passions de Gide,c'était de jouer aux échecs,également.Par ailleurs,l'homme savait recevoir et écouter les plus humbles, journaliers et fermiers,insistant par un "Allez-y,mon ami,je veux comprendre".

Ce qui me reste de Cuverville,c'est un charme inexprimable,voulu par Tante Madeleine,admis par Gide,entre lesquels je précise que jamais je n'ai ressenti la moindre gêne dans leurs rapports apparents.Et puis;c'est le défilé d'illustres visiteurs de Copeau à Martin du Gard,qui ont fait de Cuverville une illustre maison de la littérature française.Me revient une image dramatique entre autres,alors que j'avais environ quinze ans: Martin du Gard déchirant des pages d'un manuscrit,parce que tel chapitre des "Thibault" n'était pas bon au dire de Gide.

Mes souvenirs du Vaneau[1] datent d'après la guerre 1939-1945.Gide avait vieilli,mais le regard demeurait vif,aux aguets derrière les lunettes;une fois,il triturait avec une évidente curiosité (toujours elle)un des premiers stylos à bille.Antérieurement tout de même, j'ai connu la Villa Montmorency,et je ne puis oublier Gide,éclairé d'un rayon tombant d'une fenêtre située à sa gauche,jouant Chopin et modulant quelquefois à voix basse la partition de la main droite..."

Rien n'est plus poignant,ne vous remue tant que d'entendre à propos d'un être illustre disparu,de telles confidences.Jacques Drouin a promis de les réunir en un livre.Tant mieux !

Henri HEINEMANN

1.Entre les deux guerres,André Gide demeura d'abord dans une demeure vaste et hybride de la Villa Montmorency,non loin de la Porte d'Auteuil,à Paris.Ensuite ce fut dans un appartement de la Cité Vaneau,donnant dans la rue du même nom.Sur le même palier habitaient Elisabeth Van Rysselberghe,avec Catherine Gide,et la mère d'Elisabeth bien connue sous le nom de "La Petite Dame".

TROIS ECRIVAINS FRANCAIS ET L'ALLEMAGNE:

GIDE,PEGUY,RIVIERE

Organisé par les Associations Gide,Péguy ,Rivière, et l'Université de Paris X,le 20 avril 1985,ce brillant colloque a réuni les communications suivantes:
R.Winling:"L'Allemagne dans les Cahiers de la Quinzaine";
G.Leroy:"L'Allemagne dans l'oeuvre de Péguy";
Y.Rey-Herme:Jacques Rivière:du service militaire à L'Allemand";
C.Foucart:"Gide et l'Allemagne.Réciprocité d'intérêts"(1ère partie);
D.Durosay:Paris-Berlin via Luxembourg.Un relai dans les relations franco-allemandes de la N.R.F.:Le Colpach des époux Mayerisch ;
C.Foucart:"Gide et l'Allemagne(2ème partie).
Les communications ont été agréablement précédées et suivies de rencontres et d'échanges fructueux entre un grand nombre de membres de nos trois Associations.

M.Winling se limite à la contribution des amis et collaborateurs de Péguy,dont il présente une étude thématique en cinq points:-le socialisme allemand,l'enseiment allemand,l'armée et la défense des frontières,les minorités(Polonais,Alsace-Lorraine),l'idéologie littéraire(Gobineau,Nietzsche,Romain Rolland).Il en ressort la conviction que le socialisme ne pourra s'opposer à la guerre imposée par l'empereur,le prestige de la recherche allemande et le sentiment d'une supériorité qui oppose,aux yeux des Allemands,les nations jeunes aux nations décadentes.Ces études alimenteront la pensée de Péguy.

Tardivement présente dans l'oeuvre,expose M.Leroy,l'Allemagne n'a cesé d'exercer une influence capitale sur la personnalité et la pensée de Péguy. Visible dès les cahiers de l'école primaire,sa présence reste discrète et indirecte durant la période socialiste.L'événement de 1905,Tanger,remet en cause cette réserve.Péguy doute dès lors de la capacité de la Social-Démocratie à remodeler les rapports internationaux.C'est aussi le retour du refoulé que disent bien Notre Patrie et ses inédits:l'outrage de 1871,la question de l'Alsace -Lorraine doivent conduire à la guerre et il faut se préparer à l'épreuve.Péguy,alors assez proche des opinions de Maurras,prononce des jugements sommaires sur l'Allemagne.Reste qu'il a eu une vue lucide -la guerre l'a prouvé- de l'attitude de la social-démocratie:il ne suffit pas de refuser la guerre pour qu'elle n'ait pas lieu.Péguy est à l'origine du sursaut patriotique qui a permis la Marne.

Selon M.Rey-Herme,c'est la guerre qui a déterminé l'intérêt de Rivière pour l'Allemagne et L'Allemand tient une place importante dans l'oeuvre.Avant 1914, on a l'impression que la politique ne l'intéresse pas et qu'il ne peut prendre parti dans le débat sur l'Allemagne.Puis le contact avec la NRF modifie sa pensée. En 1914,il est patriote et pense que la guerre est imposée par le pangermanisme..Combattant un mois,captif trois ans,il est en contact avec le peuple allemand en guerre. L'Allemand est écrit par un prisonnier,en pleine guerre,ce qui explique l'outrance.Rivière écrit ce livre pour passer outre,comme il fera vis à vis de tous les écrivains qui l'ont marqué.Cette captivité a été un élément essentiel de sa vie et de sa pensée.De 1919 à 1925,il va devenir un militant ardent du rapprochement franco-allemand.

M.Foucart s'attache surtout à ce que les Allemands pensent de Gide.Quand ce dernier va à Weimar en 1903, il est introduit dans un cercle groupé autour de Mme. Förster Nietzsche et Kessler,qui veut fonder à Weimar un centre culturel qui fasse contrepoids à Berlin et à l'influence étatiste de Guillaume II.Le Weimar qu'il connaît reste celui de Goethe.Il y est appelé pour appuyer une politique,et cette prise de position influera sur toute sa vie.Par Mme Förster Nietzsche,il entre en relation avec le cercle de Berlin autour de Rathenau.Gide veut rejoindre ces cercles qui doivent constituer l'Europe.De là il connaît Rilke.L'échec de Candaule montre que Gide prend pied dans le milieu culturel, mais pas dans le milieu critique,bien qu'il recoure à des traducteurs de renom:Blei,Kassner,Rilke.L'intérêt de la gauche littéraire allemande pour l'écrivain français s'éveille dès avant la guerre en vertu de son cosmopolitisme,mais Gide ne l'a pas vu(Voir sa réception d'Einstein en 1912-Journal,314) .

M.Durosay:Entre la NRF et Colpach,la liaison dure jusqu'en 1925,à la mort de Rivière.La politique de l'entente franco-allemande y repose sur Gide,Schlumberger et Rivière,liés d'amitié avec les Mayerisch. Amitié littéraire et politique,le Luxembourg étant en pleine crise du Zollverein.Dès 1919,Dudelange étant incommode,les Mayerisch organisent le château de Colpach en lieu de rencontre de Gide,Rivière,Schlumberger,Rathenau,E.-R.Curtius.La politique y précède la Littérature.Le rapprochement franco-allemand est pour Emile Mayerisch un but constant.En 1919,Rivière introduit la politique dans la N.R.F. .D'où un débat qui faillit lui coûter son poste de directeur.En 1923, Schlumberger et Rivière optent pour l'entente franco-allemande.La mort de Rivière brise tout.La NRF.,par

l'Allemagne,devait s'ouvrir aux considérations économiques,sous la plume d'Alain Desportes,alias Mme. Mayerisch,qui écrit sur Rathenau et Curtius,et les invite à Colpach.Gide voit,par l'intermédiaire de Curtius,des relations possibles avec l'Allemagne nouvelle.En somme les Mayerisch ont suppléé la carence des institutions.Colpach n'est pas facile à définir,mais est plus efficace que Pontigny.

La seconde partie de l'exposé de C.Foucart concerne l'après-guerre.Ce qui frappe alors les Allemands,c'est le silence de Gide.Pour lui,Rathenau,vu en réformateur,apparaît comme une troisième voie entre le nationalisme et l'internationalisme.Il gardera cette position jusqu'à l'arrivée de Hitler:tout ce qui nuit aux intérêts français nuit à l'Allemagne.Gide est ensuite l'objet d'une méfiance grandissante.Sur les questions sexuelles,il provoque une réaction morale.Il apparaît comme un guide vieillissant et dépassé:l'Allemagne apparaît comme la jeunesse qui représente l'avenir de l'Europe.Gide,entouré de gens qui croient au danger communiste,ne verra qu'après Munich la menace allemande.Les prises de position gidiennes provoquent un malaise, par exemple chez T.Mann.A Pertisau,en 1946,Gide s'efforcera de donner un idéal à la jeunesse allemande.Exaltant l'homme face à la masse,il incarne alors la vertu du petit nombre.

On envisage la publication de ce passionnant colloque sur l'un des plus graves problèmes de l'Europe commençante:celui des relations franco-allemandes.

GIDE AU COLLOQUE DE DUISBURG SUR L'INTERTEXTUALITE

Rappel:

Un important colloque,intitulé:
FORMES ET FONCTIONS DE L'INTERTEXTUALITE DANS LA LITTERATURE FRANCAISE DU XXèmeSIECLE
SE TIENDRA DU 26 au 28 septembre 1985 à l'Université de Duisburg(République Fédérale d'Allemagne).Organisé par les Professeurs Raimund THEIS et Hans T. SIEPE et le Fachbereich 3:Sprach- und Literaturwissenschaft: Romanistik,il propose une grande richesse de communications,parmi lesquelles on relève les exposés suivants consacrés à l'oeuvre de Gide:
A. Goulet:Narcisse au travail dans l'oeuvre de Gide;
P.Masson:Production-reproduction.L'intertextualité comme principe créateur dans l'oeuvre de Gide;
D.Moutote:Intertextualité et journal dans l'oeuvre d'André Gide;
R.Theis:La "mise en abyme" de Gide et le jeu de miroirs dans les romans de Butor.

Les Actes du Colloque seront publiés ultérieurement.

COLLOQUE DE LONDRES:

Nous avons eu vent du colloque:
ANDRE GIDE ET L'ANGLETERRE
prévu à Londres,courant novembre 1985,organisé par Eric MARTY,auteur d'une thèse remarquée intitulée: L'ECRITURE DU JOUR:Le Journal d'André Gide.

Dès que le projet se précisera,nous informerons nos lecteurs.

HOMMAGE A MADAME DE BONSTETTEN

Comme déjà annoncé dans le Bulletin de janvier,notre amie,Mme de Bonstetten s'est vu remettre la médaille de vermeil de la Ville de Paris en remerciement de son action sociale et culturelle.

La cérémonie a eu lieu le matin du 26 février à l'Hôtel de Ville.L'Adjoint au Maire pour la Culture,Mme de Panafieu, avait tenu à donner à l'événement un caractère assez intime et c'est dans son propre bureau qu'elle a reçu notre amie accompagnée de ses deux filles et de Messieurs R.Mallet et H.Heinemann.Après avoir fait admirer la vue sur Paris que l'on a de ce quatrième étage,les peintures contemporaines et la tapisserie de Beauvais qui ornent les murs,Mme de Panafieu félicite notre amie:elle rappelle comment toute la dernière guerre durant,Mme de Bonstetten s'est entièrement dévouée au service de la Croix-Rouge suisse.Grâce à elle,des milliers d'enfants ont pu être sauvés.Chaque mois,elle faisait le voyage pour mener à bon port et sains et saufs tous ces gosses démunis.Mme de Panafieu évoque ensuite les activités culturelles de Mme de Bonstetten et plus particulièrement son rôle dans l'A.A.A.G.,ses inlassables efforts pour toujours servir mieux la mémoire de Gide.Assez émue,Mme de Bonstetten remercie en expliquant que c'est tout naturellement qu'elle a participé à la fondation de notre association,ayant toujours été fervente lectrice de la N.R.F. et de Gide plus pré-

Photo ci-contre:Mme.de Panafieu,Mme de Bonstetten et Mme Jacques Freymond,fille de Mme de Bonstetten.

cisément,qu'elle a longtemps été notre trésorière,puis notre "antenne" parisienne,s'efforçant de rencontrer souvent les membres de l'association,d'organiser des rencontres et des excursions.Notre amie rappelle enfin combien l'A.A.A.G. souhaiterait qu'existât à Paris une rue ou un square André Gide,comme c'est déjà le cas pour tant d'écrivains français du XXème siècle.Déjà le Recteur Mallet s'était fait notre porte-parole:il semblerait qu'enfin notre souhait se réalise bientôt. C'est par un appétissant buffet et le traditionnel verre de Champagne que se termine la cérémonie.

Ce même jour,en fin d'après-midi,pour fêter l'événement,Mme Michel Clerc,fille de Mme de Bonstetten,offrait chez elle une bien sympathique et généreuse réception.La famille et quelques vieux et fidèles amis se sont retrouvés autour de notre amie,rayonnante de jeunesse,pour la féliciter:la médaille est là, sur la cheminée,debout dans son écrin ouvert, frappée aux armes et à la devise de la Ville de Paris et gravée indélébilement au dos du nom de la récipiendaire.Dans le salon trône un buffet brillant d'abondance et de couleur auquel est fait grand honneur:canapés,petits fours et verres de Champagne sont engloutis avec sourires et de la plus belle humeur. tous les visages sont épanouis et celui de votre serviteur,qui s'était pour l'occasion transformé en barman,ne l'était pas moins.

Félicitations à notre amie,et merci à Mme Clerc pour une soirée si chaleureuse et tellement réussie:on souhaiterait que Mme de Bonstetten reçût une médaille tous les ans.

Bernard Métayer

AVIS DE RECHERCHE

M. Bernard DANDOIS demande que l'on repasse l'avis de recherche inséré dans le BAAAG 55(juillet 1982), p.136-mais en donnant sa nouvelle adresse: 138,avenue Ducpétiaux,1060 BRUXELLES(Belgique)

NOS AMIS PUBLIENT...

Henri Heinemann souhaite que nous signalions "l'excellente Anthologie du poème en prose de Luc Decaunes(Seghers),paru en fin 1984".

MARIE ROMAIN ROLLAND(1895-1985)

Mme Romain Rolland est morte le 27 avril dernier, dans sa quatre-vingt-dixième année.Seconde épouse de l'écrivain,qui l'avait épousée en 1934(son premier mariage en 1892 avec Clotilde Bréal,fille du grand philologue,s'était terminé par un divorce en 1901), elle lui aura survécu plus de quarante années(Romain Rolland est mort le 30 décembre 1944 à Vézelay),pendant lesquelles elle a jalousement veillé à l'exploitation de son oeuvre:c'est grâce à elle que vingt-cinq Cahiers Romain Rolland ont paru depuis 1948 chez Albin Michel.Fille d'une institutrice française et d'un officier russe,Maria Pavlovna avait d'abord épousé le prince Koudachef, dont elle eut un fils;veuve en 1921,elle s'éprit de Jean-Christiphe et de son auteur,avec qui elle correspondit longtemps avant de le rencontrer.La publication du journal de Georges Duhamel,l'an dernier(v.BAAG 63,p.489),avait ranimé certaines polémiques au sujet du rôle qu'elle avait apparemment été chargée,par les services secrets soviétiques,de jouer auprès de Romain Rolland.Signalons que notre ami Bernard Duchâtelet prépare un important ouvrage sur les rapports de Romain Rolland avec les écrivains du groupe de la NRF.

THEO VAN RYSSELBERGHE

M.Fred LEYBOLD ,amateur d'art,nous informe de la vente le 20 mars,à l'Hôtel Drouot,d'une "assez belle toile de Théo Van Rysselberghe".Il nous transmet l'extrait correspondant du catalogue et le résultat de la vente:

38.PORTRAIT PRESUME DE JEANNE PISSARRO.
Huile sur toile portant le cachet de l'atelier au dos de la toile et sur le chassis.65 x52 cm.Ce tableau sera répertorié dans le catalogue raisonné en préparation par Ronald Feltkamp et F.Henry.
Résultat de la vente: 500 000 Frs.
Et il conclut:"Quelle joie pour Théo que de voir un de ses tableaux estimé au prix d'un bel appartement!"

COTISATIONS

Nous félicitons les Sociétaires qui ont à ce jour spontanément fait tenir à notre Trésorier leur cotisation pour 1985,et souhaitons que leur exemple soit promptement suivi par les autres Membres de l'AAAG -dont plusieurs voudront bien songer à combler leur retard pour 1984,1983...Merci à tous,pour que vive notre association !

NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

Enregistrés de mars à mai 1985.

1189	M.Jean PENARD	92410 VILLE D'AVRAY
1190	Mlle Christine GALLAIS	49300 CHOLET
1191	Dr.Med.Hans Joseph WEH	2000 HAMBURG 65
1192	Bibliothèque de l'Université Catholique de l'Ouest	49005 ANGERS
1193	M.François OUELLET	Ste-FOY,Quebec G1X 3B6,CANADA
1194	Mlle Marie Noëlle BOURNICHON	75014 PARIS
1195	Mme. Sandra de FAULTRIER	75016 PARIS
1196	Mme M.-L. LATOUR	13007 MARSEILLE
1197	M.Hubert CORTY	40240 LABASTIDE D'ARMAGNAC
1198	Mme Solange GUICHARD-MONTGUERS	37230 LUYNES
1199	CENTRE D'EXPORTATION DU LIVRE FRANCAIS	75012 PARIS
1200	Mlle Line HEMERY	75014 PARIS
1201	Mrs HUTCHINSON HILARY	ARMIDALE,N.S.W. 2351, AUSTRALIE
1202	Mlle Alice TOURTELLIER	35000 RENNES
1203	M.Claude DAUBINET	63000 CLERMONT-FERRAND
1204	M.Edmond NAVEAU	92300 LEVALLOIS-PERRET

1205	M.HENRI GODARD	75015 PARIS
1207	Mlle Isabelle LAMOUCHE	91260 JUVIGNY SUR ORGE
1208	Mme Jacqueline ROHMER	92200 NEUILLY SUR SEINE
1209	CENTRE D'EXPORTATION DU LIVRE FRANCAIS	75012 PARIS
1210	Mme Martine JEY	75009 PARIS
1211	M.Robert S.THORNBERRY	EDMONTON,Alb. T6G 2E6 CANADA
1212	M.Arnoul CHANOY	45110 CHATEAUNEUF SUR LOIRE
1213	M.Marc ERKEN	1120 BRUXELLES BELGIQUE

au Centre d'Études Gidiennes

LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE
(1879 – 1951)

répertoire, préface, chronologie, index et notices
établis par
CLAUDE MARTIN
avec le concours de l'Équipe du Greco 130053 du CNRS
FLORENCE CALLU, JEAN CLAUDE, JACQUES COTNAM, PETER FAWCETT, CLAUDE FOUCART, ALAIN GOULET, PIERRE MASSON, NICOLE PRÉVOT

Six fascicules brochés, 29,5 x 20,5 cm, tirés à 100 exemplaires numérotés.

Fascicule I (1879–1900)	à paraître
Fascicule II (1901–1910), 67 pp., 1984.	37 F
Fascicule III (1911 1920)	à paraître
Fascicule IV (1921–1930), 75 pp., 1984.	37 F
Fascicule V (1931–1940), 78 pp., 1984.	39 F
Fascicule VI (1941–1951)	à paraître

Commandes à adresser au Directeur du Centre d'Études Gidiennes,
3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,
accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'AAAG
(ou, sur demande, facture établie et jointe à l'envoi)

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1985

Cotisation de Membre fondateur . . . . . 200 F
Cotisation de Membre titulaire . . . . . 150 F
Cotisation de Membre étudiant . . . . . 100 F
Abonnement au *Bulletin des Amis d'André Gide* . . . . . 100 F
BAAG, prix du numéro courant . . . . . 26 F

Les cotisations donnent droit au service du *Bulletin* trimestriel et du *Cahier* annuel en exemplaire numéroté (exemplaires de tête, nominatifs, pour les Membres fondateurs).

Pour recevoir le *BAAG* outre-mer *par avion*, veuillez ajouter 30 F à la somme indiquée ci-dessus dans la catégorie choisie.

Règlements

¶ par virement ou versement au CCP Paris 25.172.76 A ou au Compte bancaire ouvert à la Banque Nationale de Paris de Cayeux-sur-Mer sous le n° 00006059022, de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

¶ par chèque bancaire à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE, envoyé à l'adresse (ci-dessous) du Trésorier

¶ exceptionnellement, par mandat envoyé aux nom et adresse (ci-dessous) du Trésorier

Tous paiements en FRANCS FRANÇAIS et stipulés SANS FRAIS

MARIE-FRANÇOISE VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Secrétaire générale
15, rue d'Armenonville
92200 **NEUILLY-SUR-SEINE**
Tél. (3) 093 52 22

HENRI HEINEMANN
Trésorier
59, avenue Carnot
80410 **CAYEUX-SUR-MER**
Tél. (22) 27 66 58

CLAUDE MARTIN
3, rue Alexis-Carrel
69110 **STE-FOY-LES-LYON**
Tél. (7) 859 16 05

Délégués aux publications

PIERRE MASSON
92, rue du Grand Douzillé
49000 **ANGERS**
Tél. (41) 66 72 51

IRÈNE DE BONSTETTEN
Antenne renseignements
14, rue de la Cure
75016 **PARIS**
Tél. (1) 527 33 79

DANIEL MOUTOTE
307,r.de la Croix de Figuerolles
34100 MONTPELLIER
Tél.(67) 75 57 66

Rédaction,composition,mise en page:D.Moutote

Publication trimestrielle — Directeur responsable : D.Moutote
Commission paritaire : N° 52103 — ISSN : 0044-8133 — Dépôt légal : janvier 1985

Achevé d'imprimer sur les Presses de
l'Imprimerie de Recherche – Université Paul Valéry
Montpellier

ISSN 0044 - 8133
Comm. parit. 52103

SECTION ANDRE GIDE
Centre d'Etudes Littéraires du XX^{e} Siècle
UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER III
B.P. 5043 34032 MONTPELLIER CEDEX

PRIX DU NUMÉRO : 26 F